TOME XXXI. N° 18. PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e) 15 DÉC. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Lois de la Politique française [1]

S'il était possible qu'un tel rapprochement ne parût pas d'une présomption ridicule, j'avertirais qu'il faut prendre ici le mot lois *au sens même que Montesquieu a défini dès la première ligne de son grand ouvrage, et depuis lors rendu classique :*

« Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. »

Nous dirons donc, en termes à peine altérés :

Les lois de la politique française sont les rapports nécessaires qui dérivent pour elle de la nature de la France et de la nature des Français

Par la nature de la France, on doit entendre sa géographie et son histoire; par la nature des Français, leur démographie et leur psychologie.

Ce sont elles d'abord, toutes ensemble, qui commandent et conditionnent la politique française, qui ainsi en dictent les lois. Et ce qui fait que ces prescriptions, ces conditions sont bien des lois, c'est justement leur caractère de nécessité, c'est aussi leur caractère de constance, de permanence.

Une fois déterminés, ces rapports nécessaires valent pour tous les temps et pour tous les régimes. Il peut arriver que, par vanité ou par ignorance, certains hommes se croient permis de s'en affranchir. Mais tôt ou tard les lois inviolables se vengent. A qui n'a pas voulu les reconnaître comme une nécessité, elles s'imposent comme une fatalité. Les faux hommes d'État ont peut-être déjà passé. Mais les nations restent, et ce sont elles qui paient, coupables au moins de les avoir choisis ou de les avoir supportés.

« *Si le populaire avait le jugement sain, il estimerait ceux qui savent, et non ceux qui, sans savoir, osent se mêler de gouverner. — Lorsque l'on gouverne au hasard, on se retrouve à la fin livré au hasard : la bonne manière est de peser, d'examiner, de bien considérer toute chose, même minime; et encore, en s'y attachant, il est très difficile de conduire à bien les affaires : pensez comme il en va quand on se laisse porter au cours de l'eau.* »

Revenons à la bonne manière.

En les ramenant toujours à ce principe : la politique a ses lois tirées de la nature et de l'histoire, nous considérerons successivement les rapports nécessaires, les conditions permanentes qui commandent la politique française, quant à ce qui intéresse le plus la vie, la défense et le développement, le gouvernement de la nation.

Comment se sont constitués, à l'intérieur, les cadres territoriaux de la nation française.

Le territoire habité par la nation française s'est, dans la succession des temps, divisé et subdivisé en circonscriptions plus ou moins vastes, plus ou moins variables, selon : 1° des éléments permanents ; 2° des groupements mobiles.

Les éléments permanents des circonscriptions territoriales, les cadres territoriaux de la nation française ont été déterminés dit M. Camille Jullian : 1° par la possession commune ; 2° par la culture ou l'exploitation ; 3° par les relations économiques. Aux deux premières séries de faits sociaux correspondaient le *pagus* (*pagus minor*), le « pays », caractérisé par la terre ; à la troisième série, la *civitas* (*pagus major*), la « cité », province ou région, articulée par la route.

D'autre part, à ces éléments permanents se superposaient,

ou plutôt dans ces cadres fixes s'inséraient, suivant les circonstances, des groupements mobiles : organismes de domination, de gouvernement ou d'administration.

La figure politique et administrative de la France se massa et se modela peu à peu sur cette double armature. A l'époque gauloise, des ligues de cités, avec l'Armorique, fédération des cités maritimes de la Manche et de l'Atlantique, et des alliances entre cités suzeraines et cités clientes. (Quelque chose, en somme, de comparable à la structure de l'ancienne Confédération helvétique.) Après la conquête romaine, un rapprochement de ces cités en grandes provinces civiles et militaires. Puis, les différents royaumes francs. Ensuite, la période féodale : enchevêtrement des possessions des grands seigneurs, de quelque nom qu'on les appelât ; mélange de droits privés et de puissance publique ; chevauchements de la suzeraineté et de la souveraineté. Ensuite, la période royale : regroupements périodiques des gouvernements, provinces ou délégations de la monarchie victorieuse (administration et justice), à tous les degrés, du haut en bas, de la capitale aux chefs-lieux, et de la ville au village. Enfin, le découpage révolutionnaire en départements (artificiel, sans doute, mais, dans plus d'un cas, moins pourtant qu'il n'est passé en axiome de le dire). « Au travers des cadres traditionnels fixés par la nature et les habitudes des hommes, la politique fit circuler des lignes de frontières et des limites qui se déplacèrent incessamment comme des contours d'ombres sur le sol immuable. »

Mais toujours les groupements mobiles, organismes de domination, de gouvernement et d'administration, se sont subordonnés et conformés aux éléments permanents des circonscriptions territoriales tracées en profondeur : le pays, la région. Les lignes ne se sont déplacées qu'à la surface du sol. Toujours sont restés par-dessous, comme un cloisonnement de rocher, les cadres fixés par la nature et les habitudes des hommes.

Comment s'est formée l'unité morale et intellectuelle de la France.

Dans ces cases aux parois tantôt plus rapprochées, tantôt plus reculées, mais aux fondations indestructibles, s'est

constituée une unité nationale portée à ce point qu'elle est probablement sans seconde. Unité non seulement politique, ce qui ne serait rien, laissant trop au hasard des événements, mais morale et intellectuelle ; d'une telle harmonie, d'un tel « fondu », qu'il n'est peut-être pas un peuple qui, autant que le peuple de France, ait réalisé et qui réalise aujourd'hui, outre l'unité politique, « la cohésion des âmes dans un même vouloir pour les destinées de la patrie ».

A cette œuvre de perfection ont coopéré, avec des instruments très efficaces, des agents assez nombreux. Les mêmes facteurs qui ont contribué à former l'unité politique de la France ont formé aussi son unité intellectuelle et morale. Les grandes puissances unifiantes ont été d'abord celles dont on a dit que chacune était une : le roi, la loi, la foi. Mais ç'a été, dans la première période, beaucoup plus vrai du roi et de la foi que de la loi ; et c'est, dans la suite, devenu, pour le roi et la loi, de plus en plus vrai ; pour la foi, de moins en moins.

« Un Dieu, un Roi, une Loi, une Foi », telle était la devise que, dans leurs voyages, les ambassadeurs vénitiens, au seizième siècle, lisaient sur les portes des villes, et qu'ils interprétaient en la forçant et la faussant : « Les Français veulent dire par là qu'il n'y a qu'un roi au monde, le leur, comme il n'y a qu'un Dieu, une loi, une religion, la chrétienne [pour eux la Très-Chrétienne]. » Une des choses qui ont le plus frappé ces observateurs admirables et que, de l'une de leurs *Relations* à l'autre, ils ne se sont pas lassés de mettre en lumière, c'est l'union intime, toute pénétrée de sentiment, l'espèce de mariage mystique, longtemps sans trouble et sans brouille, de la nation française et de son roi. Ordinaires ou extraordinaires, résidant en France ou venus à l'occasion de quelque solennité, les envoyés de la Sérénissime répètent à l'envi que le roi est « aimé de ses peuples » ; bien plus, qu'il en est « adoré » ; que ses sujets ont une passion pour lui ; littéralement, lui sont attachés du fond des entrailles (*sviscerati*). Il est aimé d'eux et il en est craint, réalisant l'idéal des rapports entre gouvernants et gouvernés, accomplissant le miracle de l'art du prince, et donnant en pratique à la fameuse question : lequel vaut le mieux? sa réponse intégrale : il vaut mieux les deux ; de toute façon, et pour ce double motif, il en est exactement, parfaitement obéi.

Peut-être quelques témoins exagèrent-ils quand ils disent

qu'il peut tenir pour sien tout l'argent qui existe en France parce que, en cas de besoin, chaque fois qu'il demande, on lui apporte volontairement, « par l'incomparable bienveillance de ces peuples envers leur roi » ; et ceux-là mêmes ne croient pas tout ce qu'on leur raconte, par exemple, que, lorsqu'on le charge d'un nouvel impôt, le Français s'écrie : « Dieu soit loué ! Vive le roi ! » Mais sa fidélité, appuyée à ces deux colonnes, l'amour et la crainte, n'en est pas dangereusement ébranlée, et il est visible que les étrangers s'en émerveillent.

Ils notent avec soin qu'en France le roi s'appelle *roi des Français*, et non *roi de France*, à la différence de tous les autres rois, qui prennent leur titre du pays, et non des hommes, comme *roi d'Espagne*, *roi d'Angleterre*, et non *roi des Espagnols* ou *roi des Anglais*. Ici, il s'appelle le *roi des Français*, c'est-à-dire des hommes : or, « ce sont les hommes qui, par leur nombre, leur valeur, leur richesse, font les rois dignes d'être plus ou moins considérés ». Plus tard, on a voulu faire de cette nuance de langage le signe que le prince était simplement le chef de la nation, et non le seigneur ou le maître de la terre ; mais le seizième siècle n'y voyait rien de pareil. Quels que soient les mots, et quel qu'en soit le vrai sens, le peuple français apparaît alors « dévoué » de cœur à son roi, plein d'une vénération religieuse — et même « très religieuse » — envers la majesté royale, vénération naturelle chez lui et à laquelle il associe d'une inclination spontanée la famille royale tout entière. Sous la plume de ces Vénitiens, républicains aristocrates qui ne peuvent éprouver pour leur compte un sentiment semblable, la constatation revêt parfois une expression peu obligeante. « Les Français, écrit l'un d'eux, peut-être parce qu'ils ne se reconnaissent point aptes à en user, ont remis tout à fait leur liberté et leur volonté à leur roi ; si bien qu'il lui suffit de dire qu'il veut tant, qu'il approuve ceci, qu'il décide cela, pour que tout soit exécuté et fait à point précis comme s'ils l'avaient eux-mêmes résolu. Et la chose est allée si loin que quelqu'un qui a plus d'esprit que les autres dit que, comme autrefois leurs rois se nommaient *reges Francorum*, maintenant ils peuvent les appeler *reges Servorum*, car, en plus de payer ce qu'on leur demande, ce qui leur reste est aussi à la disposition du roi, toujours prêt. » Ou, quelque autre, plus brutalement encore : « On avait coutume d'appeler le roi de

France roi des bêtes, voulant dire qu'il gouvernait ses peuples comme s'ils eussent été un troupeau. » Ce n'est pas qu'ils ne fussent, en tout temps, « faciles et prompts aux soulèvements, pour ce qui les touche en leurs intérêts, mais finalement ils aiment la grandeur de la couronne, dont dépend leur grandeur particulière, et ils veulent être dominés par un roi grand. » L'union ainsi comprise et expliquée trouve sa plus haute expression dans la pensée de Henri IV : « Tant vaut le roi, tant vaut la France. »

Encore le Béarnais ne connut-il qu'une France tant bien que mal réconciliée après les guerres de religion. Jusqu'à la Réforme, la foi avait été une comme le roi était un, chacune de ces deux unités solidaire et complémentaire de l'autre, l'unité de la foi corroborant singulièrement l'unité du pouvoir royal. Dédoubler la foi, c'était menacer, atteindre et affaiblir le roi. Les guerres religieuses furent donc avant tout des guerres politiques. Elles le furent des deux parts, et ce qui le prouve, c'est l'esprit pour ainsi dire « républicain » dont on a toujours voulu que le protestantisme fût animé ; en tout cas, ce qu'il eut d'antidynastique, d'antivaloisien. Personne ne s'y trompa, les ambassadeurs vénitiens moins que personne. L'amour du peuple pour son roi, intact en général, n'empêchait pas qu'il y eût des mécontents, principalement dans la noblesse, et c'est dans la noblesse, en partant de la plus haute, à qui les prétextes, ou même les raisons, et même des raisons colorées de patriotisme, contre l'influence italienne et les manières florentines, « les tours florentins », contre Catherine et sa cour, ne manquaient pas ; c'est dans les châteaux et dans les palais, dans le Louvre même, que se recruta d'abord l'Église dissidente. « Tous les mécontents se rangèrent de ce côté-là, espérant, sous le manteau de la religion, trouver des partisans dévoués et pouvoir agir à leur gré dans le royaume », remarque, en 1561, Michele Suriano ; explication que justifie l'affirmation péremptoire d'hommes qui avaient vu ces choses de très près : « Il y eut plus de mécontentement que de huguenoterie. » Marc'-Antonio Barbaro accuse nommément « les Bourbons » (le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et le prince de Condé, son frère) d'avoir favorisé l'hérésie en France, « par ambition impie » et par haine des Guises. « L'issue des événements, conclut-il, nous montrera au juste s'ils ont bien fait. »

Jeu périlleux pour l'unité de la nation, derrière l'unité du royaume, et que le roi lui devait, autant qu'il se le devait, d'arrêter. Il est curieux que les ambassadeurs, spectateurs personnellement désintéressés ou presque, intéressés fort indirectement et seulement comme catholiques du dehors, n'aient trouvé à blâmer, au sujet de la Réforme en France et des désordres qu'elle y provoqua, que la mollesse ou l'inconstance de la répression. « Si l'on eût poursuivi par de bonnes mesures un aussi grand et beau commencement, sans aucun doute l'humeur de la huguenoterie restait totalement éteinte, ou si mortifiée qu'elle n'aurait plus eu la force de molester le royaume. Mais, au lieu de cela, tant d'erreurs furent commises, on vit tant d'instabilité et des délibérations si contraires l'une à l'autre que l'on reconnaît bien que ladite exécution fut résolue à l'improviste et non de longue main, comme je l'ai toujours cru », ne craint pas d'écrire Sigismondo Cavalli, deux ans après la Saint-Barthélemy, en 1574. Affaire de liberté de conscience, oui ; mais aussi, et peut-être surtout aux yeux des contemporains, affaire d'unité de puissance, et, par l'unité de la puissance royale, affaire d'unité nationale. Par bonheur, le travail était déjà assez avancé, car un outil irremplaçable allait désormais faire défaut à l'ouvrier.

En revanche, la loi, l'emportant à mesure que les coutumes provinciales et municipales s'effaçaient, que les justices seigneuriales cédaient du terrain, et que le fief avec ses privilèges tendait à n'être plus que la propriété avec ses droits, l'unité de la loi allait s'affirmer de plus en plus dans l'unité de la langue. Louis XI, et peut-être Philippe le Long, avaient, semble-t-il, pensé à unifier la loi et la justice par la langue. Mais, après les grandes ordonnances du seizième siècle, après celle de Villers-Cotterets (1539), il y eut une langue législative et judiciaire du royaume. Après cette ordonnance, « le pas décisif était fait ; la langue était hors de page ; il y avait une langue d'État ». Une ordonnance de Louis XIII (janvier 1629) l'imposa aux tribunaux ecclésiastiques. Le dix-septième siècle dut garder des ménagements dans les pays nouvellement conquis : Flandre, Roussillon, Béarn, Alsace. Mais les progrès du français ne se bornaient pas aux frontières, et, devenu langue nationale, il devenait bientôt pour la diplomatie langue internationale ; prééminence, ou mieux préexcellence reconnue dès le traité de

Nimègue (1678), confirmée dans la suite à Ryswick, Rastadt, Bâle.

Pour que, comme langage courant, avant même d'être élevé à ces dignités de langue officielle au dedans et au dehors, une langue française, *une*, sortît du latin par le « roman rustique », il avait fallu beaucoup de temps et pas mal de luttes. Plus facile dans le Nord, l'œuvre d'unité rencontra des résistances dans le Midi, et même dans le Centre. Jadis, en effet, le parler d'oïl était confiné à la Neustrie, aux lisières de la Bretagne, à la Flandre et au bassin de la Saône. La Loire, ou une ligne légèrement au Sud, formait limite ; par delà, non seulement dans le Midi méditerranéen et languedocien, mais en plein Centre, la langue d'oïl se heurtait au parler d'oc, riche en dialectes divers : limousin, auvergnat, languedocien, rouergat, gascon, béarnais. Si la guerre des Albigeois décida du sort des deux langages, si la bataille de Muret (1213) consacra la défaite du parler d'oc, ce ne fut pas instantané : le *Livre du Trésor*, de Brunetto Latini (1625), n'est encore qu'une ébauche où les formes n'apparaissent pas très pures ; et ce ne fut pas définitif du premier coup, puisqu'on a dit que l'avènement de Henri IV eût pu rouvrir la question.

Mais justement vers ce temps-là, pendant le règne de Henri IV, et tout de suite après lui, la littérature française commençait à se « nationaliser », et aussi à se « socialiser », à se faire nationale et sociale ; entendons, par cette dernière épithète, à s'adapter aux conditions et à se façonner aux goûts de la vie de « société ». La « nationalisation » est ainsi une de ses fins ou de ses tendances, la « sociabilisation » est l'autre. A partir de 1610, « la nationalisation de la littérature, si les circonstances ne lui permettent pas de se réaliser encore, est devenue l'objet que les écrivains, la société, la royauté même vont se proposer ». Richelieu n'y épargna pas ses soins. « Du moment que l'écrivain ou le poète, au lieu de s'isoler en eux-mêmes, se mêlaient au monde, et, pour lui plaire, commençaient par accepter la discipline que le monde leur imposait, il conçut la pensée de faire servir cette docilité nouvelle aux desseins de sa politique. Utiliser le pouvoir de l'esprit et s'en faire un instrument de règne, ou, si l'on veut, intéresser les gens de lettres à la réalisation de ses plans ambitieux, sans leur en livrer le secret, il lui sembla que ce serait sans doute une grande chose et que ce

qu'il voyait autour de lui lui en offrait les moyens. » D'où la fondation de l'Académie. « L'Académie française n'a pas été créée pour autre chose que pour inféoder les destinées de la littérature à celles de la France même, et pour qu'il ne fût pas dit qu'une force sociale aussi considérable qu'était déjà celle de l'esprit pût échapper entièrement à l'action du pouvoir central. » Avec Louis XIV, et par lui, la courbe atteint son sommet, dans la suprématie royale, qui est la supériorité française. Comme il a raison de dire : « L'État, c'est moi ! » Et comme ce mot a été travesti, compris petitement, rabaissé ! En vérité, lui, c'était l'État. La royauté, la foi, la loi, la langue, la littérature, les belles manières, le bon ton, la mode même, tout collabore et tout converge. Des provinces à la ville, de la ville à la Cour, emporté d'un seul mouvement, tout gravite, dans l'orbite du roi, vers l'unité de la nation. A peine la noblesse pauvre, qui n'est pas toujours la moins authentique, se tient-elle à l'écart dans ses gentilhommières ; et encore, le service aux armées, quelque apparition à Versailles tous les ans ou tous les deux ans, l'obligent-ils à prendre le contact et à subir l'influence. Elle fait comme la Cour, qui fait comme le maître, et les gens de robe, les financiers, les gros marchands, les bourgeois font comme elle. L'imitation ne joue nulle part autant que dans les États monarchiques et les sociétés aristocratiques. L'éducation elle-même, imprégnée des leçons de l'antiquité classique, et plus en profondeur qu'en étendue, est une machine à fabriquer de l'unité. Elle en développe de bonne heure, et dans les différentes classes qu'elle rapproche, le sens, le besoin, la passion. Fortement assise et cimentée, la construction survivra aux démolitions du dix-huitième siècle. Les révolutions, rénovations ou résurrections du dix-neuvième ne la mettront pas en péril. La renaissance provençale, par exemple, éclatante entre toutes, ne fait que rendre un fleuron à la couronne. « La splendide unité française, en matière de littérature et de langage peut jouir du luxe et de la gloire de régner sur la diversité des dialectes rajeunis et se rajeunir elle-même à la source poétique des terroirs. » Mais il fallait premièrement forger et fermer la couronne. La diversité n'était possible ou tolérable que dans l'unité, que sous elle, et les terroirs supposent le territoire qu'ils composent, comme les dialectes supposent la langue, le rajeunissement, la durée, et comme la source appelle, pour

ne pas jaillir en vain, le fleuve où elle s'écoule par mille filets et qui, de ses millions de gouttes fugitives, fait un cours puissant et fécond.

Comment l'étranger s'est représenté l'esprit et le caractère français.

Il existe, du Français, aux regards de l'étranger, un type conventionnel et traditionnel, dont l'on peut dire qu'il est fixé au moins depuis le seizième siècle, que le dix-septième n'y a rien changé, et que, si le dix-huitième y a ajouté, il a fallu la Révolution et les agitations du dix-neuvième siècle pour le surcharger de traits nouveaux, mais qui n'ont point effacé les anciens. Ce sont des Italiens, gens de Florence ou de Venise surtout, esprits subtils, yeux pénétrants et mains artistes, qui l'ont dessiné avec le plus de relief. Une des premières esquisses, un peu sèche encore, s'en trouve dans deux petits écrits de Machiavel, le deuxième, une simple note, un brouillon jeté en courant, les *Ritratti delle cose della Francia* et *Della natura de' Francesi*. Tous ceux qui ont suivi y ont fait des emprunts, souvent textuels, les Vénitiens qui, d'ailleurs, se sont copiés les uns les autres, et se sont, à la file, contentés de reproduire un poncif, y mettant le rehaut de leur riche couleur.

Voici, d'abord, le crayon machiavélique. « Ils (les Français) estiment tant le profit et le dommage présents qu'ils ont peu de mémoire des injures ou des bienfaits passés et peu de souci du bien ou du mal futurs. — Ils sont plutôt ladres que prudents. — Ils ne s'inquiètent pas beaucoup de ce que l'on écrit ou de ce que l'on dit d'eux. — Ils sont plus cupides d'argent que de sang. — Ils ne sont « libéraux que dans les audiences. » (C'est-à-dire : ils ne sont généreux qu'en paroles.) — Si on leur demande un service, ils pensent au profit qu'ils en peuvent tirer, avant de penser au bien qu'ils peuvent faire. — Avec eux, les premiers accords sont les meilleurs. — Quand ils ne peuvent te faire du bien, ils t'en promettent ; quand ils t'en peuvent faire, ils le font avec difficulté ou ne le font pas. — Ils sont très humbles dans la mauvaise fortune, insolents dans la bonne. — Ils tissent bien ce qu'ils ont mal ourdi, avec la force. — Ils sont changeants et légers. — Ils font foi de vainqueurs. »

Mais les *Ritratti*, principalement, sorte de « Relation » toute semblable à celles que les ambassadeurs vénitiens étaient obligés de lire au Sénat après leur retour, semblent être devenus le prototype des tableaux de ce genre, et plus d'un passage de ces rapports officiels, en particulier dans la seconde partie du seizième siècle, n'est que la paraphrase ou même la transcription littérale de celui-ci. Tel le morceau sur la mauvaise qualité de l'infanterie française, les Gascons exceptés, par opposition à l'excellence des gens d'armes, et sur les raisons de l'une et de l'autre. Puis le fameux aphorisme renouvelé de l'antique, et que Machiavel place sous l'autorité de César, que dans les combats « les Français, au commencement, sont plus que des hommes, et, à la fin, moins que des femmes ». Que de fois ne le retrouverons-nous pas ! Et nous retrouverons aussi quelquefois cette note plus âpre encore : « La nature des Français est avide du bien d'autrui, et puis elle est prodigue tout ensemble du sien et de celui d'autrui. Et, par conséquent, le Français *volerait avec le souffle* pour manger et gaspiller et se gaudir avec celui qu'il a volé. Nature contraire à celle de l'Espagnol, avec qui, de ce qu'il te vole, tu ne revois jamais rien. »

La peinture est sans bienveillance, et se ressent des circonstances dans lesquelles le Secrétaire florentin avait dû remplir ses quatre missions à la cour de Louis XII, en 1500, en 1504, en 1510 et en 1511. La seule touche agréable, nous la connaissons déjà et nous la reverrons : « Les peuples de France sont humbles et très obéissants et ont en grande vénération leur roi. » Encore avons-nous relevé que, chez certains, l'éloge finira par tourner à la critique : ils blâmeront l'exagération même de ce dévouement. — « Le Français peut vivre à bon compte, et vit bien, car son pays abonde de tout, et chacun possède quelque chose. Mais il est économe, se vêt grossièrement et d'étoffes peu coûteuses ; homme ou femme, il évite la soie, de peur de se faire remarquer de son seigneur. » C'est à peu près tout ce que dit Machiavel, sauf, néanmoins, ce qu'il dit au cardinal d'Amboise, que « les Français n'entendent rien à la politique » ; et c'est le thème qu'à l'envi, dans les siècles suivants, vont développer les Vénitiens, avec moins de partialité, plus de sympathie, et nous pouvons le croire, plus de justice.

Il demeure convenu pour eux que le propre du Français est d'être oublieux également des bienfaits et des injures,

qu'il ne faut se fier ni à ses démonstrations, ni à ses paroles, que très attentif à son intérêt, indifférent à celui des autres, persuadé qu'où est l'avantage est aussi l'honneur, c'est là-dessus qu'il mesure son amitié ; mais il croit volontiers ce qu'il désire et se laisse aisément berner par des promesses et des espérances. Le Français est difficile en affaires ; on ne saurait prendre avec lui trop de précautions ; sinon il trouvera, avant de conclure ou d'exécuter, des raisons nouvelles, des exceptions, des excuses. Trois choses lui sont coutumières : ne pas faire ce qu'il dit, ne pas écrire comme il parle, et — encore ! — n'avoir ni reconnaissance, ni rancune. Il est souvent infidèle. Ce n'est peut-être pas tant mauvaise foi que légèreté. Il est irréfléchi, brusque et changeant dans ses résolutions, inconstant, impatient : « l'impatience est toujours la compagne de cette nation ». Avec le Français, il faut aller vite ; il manque de méthode, il met tout en train et n'achève rien. Ami des nouveautés, enclin aux soulèvements pour ses vues et ses fins particulières, il n'est retenu que par la grandeur de la couronne. Il est fantasque, bizarre et capricieux à l'extrême. Insouciant, imprévoyant, improvisateur, il approuve et admire ceux qui se préparent de longue main à tout événement, mais il ne les imite pas et compte sur son génie et sur sa chance, le péril pressant, pour se débrouiller. Sur terre, il ne se donne pas la peine de bâtir des forteresses, comme si elles n'étaient bonnes que pour les peuples faibles et les princes inférieurs, et comme s'il se fiait plus dans les poitrines que dans les murs, dans le fer et dans la bravoure plus que dans les remparts. Sur mer, il montre cette fatale négligence qui habitue les hommes à ne pas s'employer jusqu'à ce que la nécessité les y force. A la veille des grandes guerres de Louis XIV, il n'y a que trois coups à tirer par pièce de canon. Le Français est fier et superbe, soupçonneux et d'esprit altier, prompt à s'irriter et à s'émouvoir. Impétueux et d'un emportement, d'un élan terribles, quiconque le prend dans cette fureur peut en attendre toute sorte d'exploits, mais, cette première ardeur passée, il s'attiédit, se dégoûte et ne se fait pas scrupule de s'en aller. C'est folie que de l'attaquer ; mieux vaut le lasser en temporisant ; le délai est son pire ennemi. Insupportable dans la prospérité, audacieux aux entreprises, il s'estime au-dessus de tous autres, et il veut dominer partout. Le repos, chez lui et autour de lui, n'est jamais que « repos de

France, qui n'a de certain que l'incertitude » ; il faut tâcher de s'arranger pour être l'ami du Français et pour n'être pas son voisin.

Quoi de plus? Les premiers en date de ces observateurs avaient, on s'en souvient, vanté l'amour, l'adoration même du Français pour son roi. Ils l'avaient exalté jusqu'à prétendre qu'il en donnait cette marque étonnante de payer avec joie, et comme en louant Dieu, l'impôt, quelle que fût la quantité qu'il plaisait au prince de tirer de lui. Il est vrai que tous ne l'avaient pas avancé sans réserves. L'amour du roi, entier, absolu, du moins avant les guerres de religion, oui, certes, mais non pas sous la forme de dévouement fiscal. Il semble, au contraire, que le Français, dès le temps des Valois, se soit révélé médiocre contribuable. Peut-être plus regardant à son argent qu'à sa personne, plus empressé à mettre à l'abri l'un que l'autre. Il aurait pratiqué dès lors « l'évasion des capitaux » qui ne serait donc pas un phénomène lié spécifiquement à l'extension et à l'internationalisation de la fortune mobilière dans les sociétés modernes. « Au milieu des troubles de ce malheureux royaume, écrit, sous Charles IX, Giovanni Correr, j'ai souvent entendu des Français s'écrier : « Oh ! si j'avais tous mes biens à Venise ! » Ils venaient ou bien ils envoyaient s'informer chez moi si la République prenait de l'argent à intérêt, si la Zecca était ouverte... Ils voulaient y déposer de grosses sommes, comptant que là elles seraient au moins en sûreté. »

Jusqu'ici la toile n'a guère fait que se couvrir d'ombres ; elles n'ont point été ménagées. Elles n'ont épargné personne. Larges et épaisses, elles enveloppent, distribuées toutefois inégalement, la noblesse et le peuple, les hommes et les femmes. » « Si les femmes françaises, note, avec un sarcasme, Lippomano, ont quelque vice signalé, elles ont celui de l'avarice ; c'est un dicton que l'or fait tout faire à toutes les femmes du monde, et que pour celles de France il suffit de l'argent. » Mais attendons ! Les lumières vont avoir leur tour et reléguer tout ce noir à son plan.

Ce qui a d'abord frappé l'un des premiers envoyés de Venise dont les impressions nous soient parvenues, c'est la gaieté du Français, son entrain, son allégresse qui lui rend tout aimable, tout aisé ou tout possible. S'il n'est pas né soldat, il est né guerrier. Race belliqueuse et hardie, dont une partie, ce qui est et ce qui se dit gentilhomme, s'adonne,

par profession, habitude ou point d'honneur, aux exercices militaires, et dont la masse roturière s'y plie au début par nécessité, mais, à la longue, y prend goût si bien qu'à peine est-il paysan ou bourgeois qui n'ait fait campagne au dedans ou au dehors, et que les enfants eux-mêmes jouent à la bataille. Impatient de nature, le Français, dans la grande adversité, est capable de devenir patient; fougueux, il s'accoutume même à une guerre longue et lente, où même son instabilité le sert : il s'en va, mais il revient; il tombe, mais il se relève; de ses retraites, il fait des départs et de ses ruines, des fondations. Le même, alors, à la fin qu'au commencement, avec quelque chose de plus, il est imbattable et ne peut être vaincu que par lui-même. La seule chose qu'il ne souffre pas est la gêne, la seule qui soit au-dessus de ses forces est l'immobilité, il ne sait supporter ni les privations, ni l'ennui. L'ordre aussi lui est difficile, et toute espèce d'ordre. Pour qu'il soit pleinement en possession de ses moyens, il faut que quelque souffle l'agite. Le Français est semblable à l'eau, qui se corrompt quand elle dort.

Il ne se peut pas que, sur un pareil sujet, et avec tant de témoins, il n'y ait point, dans un tel espace de temps, beaucoup de redites et plus d'une contradiction. On nous a dit du Français en général qu'il était avare, ou du moins avide et cupide : on va nous dire maintenant de la noblesse française qu'elle est généreuse ou plutôt prodigue; pas de gentilhomme qui, au bout de l'année, ne soit au bout de son revenu et qui n'ait même entamé celui de l'année suivante. On nous a dit que le Français est peu sûr, qu'il faut prendre des précautions lorsqu'on négocie avec lui : on va nous dire maintenant qu'il est d'un caractère franc et ouvert, sans dissimulation ni tromperie. S'il est déconcertant dans la conduite d'une affaire, s'il dérange les desseins et déjoue les calculs, c'est précisément parce qu'il est trop libre, trop expansif, et non, comme l'Espagnol, sagace et secret. Si parfois, dans les perturbations et les calamités, il lui arrive de se laisser entraîner au meurtre et à la félonie, même à l'égard de ses rois, à l'ordinaire pourtant, étranger à la vengeance, il n'use ni des poisons, ni des assassinats, ou choses semblables tenues par tous en grande abomination. Nation vaillante et dédaigneuse des périls et de la mort, pleine d'intelligence, de vivacité d'esprit et de rapidité

dans l'action, il ne lui manque que d'être plus tempérée de raison et mieux armée de foi envers Dieu et envers les hommes, moins rapace et moins insolente, pour servir de modèle et de miroir à tous les autres. Mais le monde est le monde, et l'homme n'est jamais que l'homme. « La nature qui, par l'imperfection de la matière, unit toujours le bien avec le mal, le vice avec la vertu, et l'imparfait avec le parfait, a voulu marquer de ces taches les parties louables de cette race, et obscurcir ainsi sa gloire qui, par ailleurs, serait très claire. »

Au surplus, ce ne sont que des taches et, toute compensation faite, la somme des qualités dépasse celle des défauts. Ou, pour ainsi parler, la qualité de ces qualités annule la plupart de ces défauts. Peu à peu, les lignes s'assemblant et se superposant, de ces portraits du Français tentés à des époques et dans des circonstances différentes, pris au plus bas et au plus haut de la courbe de notre histoire, sort une image de la France, assez sombre vers la fin du seizième siècle, radieuse vers la fin du dix-septième, car la fortune change, aux yeux qui les épient, le visage des nations comme la figure des hommes. En 1668, lorsque Marco Antonio Giustinian rend compte de son ambassade, Louis XIV, dans tout l'éclat de sa jeune maturité, vient de soumettre la Flandre en trois mois, la Franche-Comté en trois semaines ; il a humilié la cour d'Espagne à Londres, le pape Alexandre VII à Rome, secouru le Portugal contre l'Espagne, la maison d'Autriche contre les Turcs, ce qui touche directement la Sérénissime, envoyé sa marine renaissante à la chasse des pirates barbaresques. C'est donc un hymne à la France qu'entend alors le Sénat de Venise ; à « ce royaume de France qui, dans l'étendue de l'Europe, est toujours apparu avec quelque supériorité que lui donnent les précieuses grâces obtenues du ciel et les riches qualités à lui dispensées par la nature ; qui, aussi, à pu répandre partout, comme ses rayons, les idées de sa propre excellence et de sa grandeur innée. La douceur du climat a donné à ses habitants un tempérament très justement équilibré, qui les rend capables de tout art, prêts aux initiatives, zélés pour la religion, affectueux et tendres pour les amis, en courtoisie sans rivaux dans la vie civile, en courage sans égaux dans les armes. Aucune entreprise ne s'est jamais faite dans la chrétienté et ne se fera jamais à l'avenir sans l'intervention de cette généreuse

nation dont le très noble génie ne connaît pas de difficultés quand il s'agit d'acquérir de la gloire, et qui ne marchande ni les souffrances ni son sang pour immortaliser son nom. Il est certain que les vertus ont choisi la France pour demeure, que c'est là que les sciences ont transféré leur nid, là seulement que s'apprend l'art militaire, là que la religion recueille les respects les plus sincères, dans ce pays qu'est renfermé le plus pur de l'humanité. C'est de lui que dépendent la force et la puissance ; le prince qui a l'amitié des Français possède un grand trésor, il en faut bénir les premiers auteurs et mettre beaucoup de prudence à la conserver, parce qu'il est avéré que le bien et le mal des États étrangers, leur félicité et leur misère, peuvent dériver de leurs bons ou de leurs mauvais rapports avec cette nation. »

Giustinian continue (et ici reviennent quelques-unes des anciennes ombres) : « Ce qu'on peut craindre ou espérer d'elle demanderait un long discours. Je m'en tiens aux conclusions suivantes : qu'avec les Français, on ne doit ni tout espérer, ni désespérer de tout ; qu'ils entreprennent facilement les défenses, et facilement les abandonnent ; que le gain et la gloire sont les aliments de cette nation, et qu'elle préfère bien souvent celle-ci à celui-là ; que la France est une grande caserne, tous les Français étant aptes à la guerre, qu'en peu de temps s'y forment les armées de 200 000 hommes, mais qu'elles s'y dissolvent en moins de temps encore ; que le temps et la patience vainquent les Français mieux que la force et les armes ; que l'or peut beaucoup plus dans ce royaume que les commandements royaux, et que qui en dispose a entre les mains un grand sceptre pour conduire ce peuple à son gré ; que les Français sont sujets d'un seul roi, mais n'ont jamais perdu leur liberté ; que les discordes et les brouilleries, comme ils disent, travaillent pour eux. et qu'ils n'omettraient jamais d'y avoir la main ; qu'ils seront toujours amis de ceux qui seront éloignés d'eux, gênants pour ceux qui seront leurs voisins ; que des princes prudents ne devront jamais s'aliéner leur amitié ; que la courtoisie et la politesse peuvent beaucoup servir pour se les concilier, le décorum et la magnificence aider beaucoup à traiter d'affaires avec eux. »

Trois ans encore après la paix d'Aix-la-Chapelle, Giovanni Morosini redouble dans l'éloge et le dithyrambe : « On peut dire que le culte sacré, les arts et l'usage des armes, ayant

déserté toute autre région de la terre, ont établi leur siège en France pour illustrer plus grandement ce très noble royaume, miracle de la nature et de l'industrie. »

Qualités et défauts sont les mêmes depuis quinze cents ans et au delà ; ce sont ceux et celles que les Latins avaient déjà notés chez les Gaulois ; ils font au Français une manière de constance dans son inconstance. Il n'a pas plus perdu les unes qu'il ne s'est corrigé des autres. Il est toujours prompt à la main, rapide d'esprit, impatient, ennemi de l'attente, libéral, complimenteur, officieux, obligeant, prometteur, peu fidèle à ses promesses, colère ; toujours il passe à l'improviste de l'amour à la haine ; il met toujours flamberge au vent pour rien, pour le plaisir ; il aime toujours les nouveautés, vit mollement et joyeusement, fuit autant qu'il le peut les tracas et les soucis domestiques. Toujours il montre les plus heureuses dispositions, noble pour les armes, et, quelle que soit sa naissance, pour les lettres. Il est resté brave et d'attaque, sans être devenu prudent ; il est devenu adroit, mais non circonspect.

Tel il était autrefois, tel il s'est maintenu, tel le voit et le peint Francesco Vedramin la première année du dix-septième siècle, tel il sera, tel il se maintiendra, tel on continuera de le voir et de le peindre. Un aventurier subtil comme Primi Visconti, un diplomate un peu lourdaud comme Ézéchiel Spanheim, des voyageurs qui traversent les provinces en courant la poste, qui n'ont pas le temps et qui ne sont pas en position de bien regarder, n'ajouteront rien à ce portrait, auquel toute une école, la plus habile qui fût jamais, a travaillé. « Monsieur, déclare à Primi Visconti François-Egon de Fürstenberg, évêque de Strasbourg, en ce pays-ci on fait toutes les bassesses quand on a besoin de vous, et, lorsqu'on a obtenu ce qu'on désire, on vous dit des sottises ». — « Les Français vont vite en tout, et personne ne les égale pour concevoir ou pour réaliser tout ce qu'ils entreprennent, remarque Primi de son cru. — Caractère léger, pays turbulent, tempérament sanguin, toujours en ébullition. — L'ambition est la plus grande passion des Français. »

Nous connaissons et reconnaissons tout cela. Nous connaissons également ceci, sur quoi l'on ne saurait trop insister, et qui est à retenir par-dessus tout. « Il faut à ce peuple une autorité. Les nobles ont peur du roi comme les écoliers de

leur maître. En somme, les grands vivent aujourd'hui sous le roi comme autant de novices sous un Père directeur. » — Après l'affaire des poisons, lorsque Louis XIV, par réaction contre la licence générale et le désordre des mœurs, ou par repentir de ses propres fautes, accentue les pratiques et les allures de la dévotion, Primi Visconti résume son jugement dans cette note où il se répète : « En somme, telle est la vie de ces Français qui, pour la majeure partie, paraissent dans les pays étrangers si capricieux, fous et insolents. Ici, ils sont modestes et sages, et le royaume paraît un séminaire. »

Dans ce royaume du miracle, s'accomplit, entre autres, un miracle perpétuel ou séculairement reproduit : la soudaineté des relèvements après des chutes si profondes que partout ailleurs elles eussent été définitives. « Une preuve bien évidente de la florissante fécondité de la France, écrit Giovanni Sagredo en 1655, est que j'ai vu, dans l'espace de peu de mois, le pays tout détruit par la guerre et tout refleuri en un instant par la paix, à telles enseignes que disparurent en un éclair les vestiges les plus funestes des ruines et destructions militaires, et que l'on vit, la même année, les champs parsemés de cadavres, abandonnés par les habitants, et, peu après, blondissants d'épis et rendus à la plus délicieuse culture. »

Mais le miracle lui-même de la nature et de l'art, en tant qu'il est un effet de l'art, à quoi tient-il, au fond des siècles? On n'en peut douter, et pas un de ces observateurs si pénétrants, les ambassadeurs vénitiens, n'en doute : à la merveilleuse unité française, à l'intime union de la France et de son roi. De cette accumulation confuse de petits traits, un maître trait se détache en relief : la France ne peut être vaincue que par elle-même, elle ne peut périr ou péricliter que si elle se divise contre elle-même. Elle se rassemble donc instinctivement, se ramasse, se serre autour de son roi. Obéissante avec des apparences d'indiscipline, docile malgré ses remuements, elle accepte, comme une loi de salut, que l'autorité royale ne soit ni limitée, ni circonscrite, « puisque la monarchie est comme le point qui n'admet pas de division. » Une pensée lui est intolérable : c'est que son roi puisse ne pas être le plus grand des rois, et deux choses lui sont, l'une pénible, le gouvernement d'une femme, et l'autre odieuse, la domination d'un prince étranger. L'amour, l'adoration du roi s'étend à la maison royale. La France est

dynastique plus encore que monarchique. Affaire de sentiment plus encore que de raison. « Il semble que, par une certaine inclination, ou plutôt par un destin céleste, le lys ne puisse pas se nourrir hors de France, et qu'en France il ne puisse y avoir de vertu autre que le lys. »

Ni le dix-huitième siècle, ni le dix-neuvième n'ont modifié essentiellement, en son fond, l'image que l'étranger s'était faite dès longtemps du Français et de la France. Les libertins, les philosophes, les encyclopédistes ont pu ébranler l'autel. La Révolution a pu renverser un trône et menacer les trônes. L'esprit français a été comme saisi et soulevé par une rage de prosélytisme, qui a effrayé. L'Empire a déchaîné sur l'Europe une tempête de guerres, pour être ensuite emporté dans leur tourbillon. Mais ces phénomènes nouveaux, ces manifestations nouvelles ne sortaient pas du plan, au contraire, le développaient, ne brisaient pas, ne rompaient pas avec « la nature des Français », au contraire, ne faisaient que l'exprimer. Propagande révolutionnaire et guerres impériales, prétendue volonté d'instituer à notre profit une monarchie universelle, qu'était-ce, sinon le désir inquiétant des nouveautés et la passion de dominer partout, l'irrésistible tendance à la *prepotenza* si redoutée, dans tous les genres, des Italiens de tous les temps?

Ainsi le portrait subsistait en sa construction, avec, seulement, quelques retouches et surcharges superficielles. Il n'est pas encore effacé. Il peut ne pas nous plaire ; nous pouvons ne pas le trouver ressemblant. Nous savons, nous, ou nous croyons savoir en quoi il nous déforme et nous défigure. Mais, si ce n'est pas ainsi que nous sommes, c'est ainsi qu'on nous voit.

La politique française ne doit pas l'ignorer ; elle doit en tenir compte dans les impondérables, dans les facteurs psychologiques, car il en est des peuples comme des hommes : ils ne sont jamais absolument ce qu'ils sont, mais ce qu'ils sont plus ce qu'on se représente ou moins ce qu'on se représente qu'ils sont.

CHARLES BENOIST,
de l'Institut.

(A suivre.)

Vie de Jean Racine [1]

V

Cette implacabilité du jeune Racine triomphant contre Molière, contre Port-Royal, bientôt contre Corneille, peut-être révèle-t-elle un cœur par ailleurs comblé. Un seul être accapare toutes ses puissances de tendresse : on n'aime plus personne quand on aime. Notre amour confisque à son profit toutes nos réserves de faiblesse et de miséricorde. Les autres ne comptent guère : nous n'en prenons conscience que comme d'obstacles. Rien de si factice que cette opposition entre le tendre Racine et le cruel Racine où la critique se complaît. Souvent un homme est irritable dans la mesure où il est tendre. Il ne supporte rien d'autrui parce qu'il supporte tout d'une personne unique.

Mais ce Racine qui, l'année d'*Andromaque*, en 1668, entre dans une gloire qui jusqu'en 1677 ne connaîtra pas d'éclipse, entre en même temps, pour nous, dans une obscurité étrange. Nous ne connaissons presque plus rien de ce triomphateur, hors ses triomphes ; son histoire se confond avec celle de ses tragédies : *Andromaque*, les larmes dont Madame en honora la lecture, les sanglantes épigrammes de Racine ; *Britannicus*, la pièce des connaisseurs, son demi-échec, les préfaces

(1) Copyright 1927 by Librairie Plon. Voir *la Revue universelle* du 1er décembre 1927.

qui chargent furieusement le vieux Corneille ; *Bérénice*, les allusions aux amours du roi et de Marie Mancini ; le jeu cruel que joue Madame de mettre aux prises sur le même sujet le jeune poète, au comble de la gloire, et un vieillard illustre mais fourbu ; *Bajazet* et ses Turcs qui ne sont pas de vrais Turcs, et cette grande tuerie dans les raisons de quoi Mme de Sévigné n'entrait pas ; *Mithridate*, *Iphigénie*, les fêtes de la cour et tous les pleurs que fait répandre la Champmeslé ; *Phèdre*, et dans l'éclair de cette première défaite, Jean Racine, non plus l'auteur, mais l'homme qui reparaît à nos yeux avec ce beau visage vieilli, torturé, tel que l'a peint de Troy dans le portrait qui est à Langres, et que nous reconnaissons, enfin, après dix ans d'une gloire qui, mieux qu'aucune ténèbre, nous le déroba.

Mais ces tragédies seules ne nous éclairent-elles point déjà le cœur qui les conçut ? Louis Racine, avec plus de subtilité qu'il n'a coutume d'en montrer, soutient que la tendresse qui règne dans le théâtre de son père ne saurait être attribuée à un caractère plein de passion et dénonce le préjugé de ceux qui s'imaginent qu'un auteur se peint dans son ouvrage. Mais il ne s'agit point d'attribuer à Racine (bien qu'on l'ait fait, et non, comme nous le verrons, sans quelque apparence de fondement) aucune des violences d'une Hermione ou d'une Roxane. Les actes des personnages sont le plus souvent, dans un drame, la part de l'invention. Intrigue, péripéties, c'est affaire de métier, et chez Racine, c'est même souvent ce qu'il emprunte aux anciens, — ce qu'il imite. Tant de suicides et d'assassinats nous pourraient être aussi bien contés par l'auteur le plus douceâtre, pouvu qu'il ait lu les Grecs. Mais nous verrons, quand il sera temps d'en parler, que Jean Racine, le premier chez nous, osa regarder en face les passions de l'amour ; le premier, il dépouille l'amour de ses oripeaux ; et ce qui détourna ses contemporains de s'en rendre compte, ce fut sans doute la perfection même d'une poésie inimitable ; — perfection si haute qu'elle nous paraît préétablie, et qu'il semble que certains vers de Racine furent non pas inventés, mais découverts. Ce miracle, aujourd'hui encore, nous entretient dans une euphorie qu'il faut vaincre pour mesurer l'apport immense de Racine. Nous y reviendrons à loisir. Mais marquons déjà, contre Louis Racine, que l'homme qui donnait des passions une peinture si nouvelle, en avait subi le feu. A qui sut peindre

l'amour, rien n'est venu de l'extérieur ; rien de neuf ne s'observe en dehors de nous, toute découverte s'accomplit sur notre propre chair ; nous empruntons aux autres des tics, des ridicules, des manies ; un auteur qui ne fait métier que d'observer les hommes, ne dépassera guère la caricature ; sans doute peut-il s'élever jusqu'à peindre des *caractères;* mais malgré tout ce que nous devons au mérite de l'admirable La Bruyère, il a raison d'assurer qu'il rend au public ce que le public lui a prêté, et ce n'est pas beaucoup dire. Ce que les hommes espèrent de nous, c'est une vérité qu'ils puissent s'appliquer, mais une vérité dont notre unique cœur renferme les éléments : une seule parole profonde sur l'amour est le prix de tout un destin passionné.

La Du Parc, la Champmeslé : toute l'expérience amoureuse de Jean Racine tient-elle dans ces deux noms? S'il aima passionnément la première, elle mourut en 1668, l'année même d'*Andromaque*. Faut-il admettre que jusqu'à *Phèdre*, le cœur de Racine fut occupé entièrement par cette Champmeslé dont il partageait les faveurs avec beaucoup d'autres? C'est surtout dans ce qui touche aux chose du cœur que nous admirons l'assurance des biographes et des critiques. Parce que ces deux seuls noms de femmes ont surnagé, nous ne nierons pas l'existence de celles qui nous demeurent inconnues. La Du Parc, la Champmeslé furent les interprètes de Racine : elles doivent à ce titre de n'avoir pas sombré avec tant d'autres êtres charmants qui, mieux qu'elles peut-être, surent guider Racine dans ce labyrinthe des passions où il s'est perdu à leur suite, puis enfin retrouvé.

Les historiens de la littérature admettent tous que « son caractère était plein de passion » selon le témoignage de Valincour, mais qu'il fut une flamme sans aliment. Il n'existe pourtant pas d'être créé pour l'amour, doué pour l'amour, qui n'ait passé sa vie à aimer. Ne soyons pas dupes des images, ni des symboles : l'amour est une flamme, mais une flamme qui crée ce qui la nourrit, et qui le créerait dans la pire solitude. Si nous admettons avec tous ses contemporains que Jean Racine, au comble de la gloire, jeune et d'un visage noble et charmant, au milieu d'une cour la plus galante du monde, sous un roi qui déifiait ses maîtresses, si nous admettons qu'il fut rempli de la passion dont il nous a donné une peinture éternelle, reconnaissons aussi que cette

passion trouva d'autres personnes à qui se prendre que ses deux interprètes officielles.

N'avons-nous point d'ailleurs le témoignage de Mme de Sévigné? Elle écrit à propos de *Bajazet :* « Si jamais il n'est plus jeune et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. » La question ne se posait même pas pour cette vivante gazette de la cour et de la ville : Racine jamais ne cessait d'être amoureux. Rappelons-nous ce qu'elle écrivait après *Esther :* « Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. » La Du Parc étant morte alors depuis vingt et un ans, s'il n'y avait eu que la Champmeslé pour occuper le cœur de Racine jusqu'à sa conversion, la dame n'eût-elle pas écrit : « Comme il aimait *sa* maîtresse »?

Dans *les Amours de Psyché*, de La Fontaine, nous voyons Acante (qui est Racine) s'émouvoir d'un récit amoureux : « Acante, qui se souvint de quelque chose, fit un soupir... » Ainsi ses amis voyaient-ils Racine : un cœur toujours troublé.

Mais avant d'atteindre cette crise de 1677 qui nous permettra d'avancer plus avant dans « l'intérieur » de Jean Racine, suivons rapidement ce faîte étincelant de son destin d'*Andromaque* jusqu'à *Phèdre*. Que le lecteur ne se choque point de cette marche précipitée : nous referons, par le dedans, toute la route.

VI

Andromaque naquit en 1668, sous les auspices d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans : « On savait que Votre Altesse Royale avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie. On savait que vous aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements. On savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes, dès la première lecture que je vous fis... »

La pièce fut d'abord représentée dans l'appartement de la reine, puis en novembre, à l'hôtel de Bourgogne. Mlle Du Parc, que Racine, amoureux, avait enlevée l'année précédente à Molière, tenait le rôle d'Andromaque ; la Des Œillets fut Hermione, Floridor Pyrrhus, et Monfleury Oreste. Admirateurs et adversaires, tous passionnés, s'accordaient au moins pour reconnaître l'importance de l'ouvrage. Le parti de Corneille courut aux armes : d'Angleterre, Saint-Évremond rendit l'oracle que Racine devait avoir plus de

réputation qu'aucun autre, mais *après Corneille.* Toutes les attaques contre Racine étaient inspirées par le lion devenu vieux qui n'entendait point laisser la place. Il avait eu en main le manuscrit de l'*Alexandre* et avait jugé que ce débutant, dépourvu de talent pour la tragédie, n'aurait pas tort de cultiver un autre genre. Le condamné avait fait appel de cette sentence, avec un succès accablant pour son vieux juge qui le traita d'enjoué et de doucereux. Soutenu par Madame et par toute la jeune cour, Racine fit front avec une audace incroyable. Au vrai, reproches et louanges s'attachaient à des vétilles : pour les contemporains, le tout est de savoir si Pyrrhus n'est pas trop brutal pour un prince amoureux, ou si au contraire ce roi barbare ne fait point figure d'un Céladon. Les gens du dix-septième siècle étaient bien plus préoccupés que nous ne le sommes de ce qui s'est appelé depuis : couleur locale. Ils n'acceptaient point, comme nous faisons, que la tragédie classique soit, pour tout ce qui touche au dehors, le comble du convenu et de l'artifice, et qu'elle n'ait à chercher la vérité que dans les sentiments. A propos de *Britannicus*, et de *Bajazet*, les thuriféraires de Corneille s'acharneront à quereller Racine sur ses Romains et sur ses Turcs.

Il fallait que le jeune poète se sentît soutenu par toutes les puissances de l'État, pour s'offrir le plaisir d'écraser des censeurs tout-puissants à coups d'épigrammes atroces. Celle qu'il décocha contre Créqui et d'Olonne passe toute mesure, si l'on se souvient que le duc de Créqui avait beaucoup moins que de l'inclination pour les femmes, et que d'Olonne était un mari célèbre par son infortune :

La vraisemblance est choquée en ta pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

Le Racine de ce temps-là unit beaucoup de souplesse envers les puissants à une témérité folle ; et quoi qu'on en ait dit, cette merveille de courtisan aura toujours de ces échappées qui compromettront ses trames les mieux ourdies et qui finiront par le perdre.

Cependant Molière se vengeait de Racine en donnant à son théâtre une absurde parodie de Subligny : *la Folle querelle.* Qu'importait à l'auteur d'*Andromaque*? Les femmes

continuaient de pleurer à sa pièce et jusqu'à Mme de Sévigné qui, bien qu'engagée dans le parti de Corneille, avouait à sa fille qu'elle avait versé « plus de six larmes » ; et c'était à Vitré, aux représentations d'une troupe de campagne.

Le 11 décembre 1668, Mlle Du Parc mourait en couches. Nous avons un témoignage de la douleur de son amant par la chronique rimée de Robinet qui nous montre, derrière le cercueil, les poètes du théâtre

Dont l'un, le plus intéressé,
Était à demi trépassé.

Racine avait veillé cette agonie sur laquelle se penchaient de louches figures... Était-ce le fruit de leur amour qui coûtait la vie à la malheureuse? Quand elle eut expiré, commit-il l'imprudence d'enlever une bague de cette main chaude encore? Disputa-t-il des souvenirs à la meute qui entourait cette alcôve? Actrice assez médiocre, mais qui avait su tirer profit des leçons de Racine (elle l'avait connu à l'âge de vingt-cinq ans, étant veuve déjà de l'acteur Du Parc), elle était la fille d'un certain Giacomo de Gorla marié en secondes noces à Benoîte Lamarre. C'est cette Benoîte Lamarre qui aurait, selon la Voisin, accusé Racine d'avoir empoisonné sa maîtresse. Il faut attendre douze ans encore pour connaître le retentissement terrible de cette mort dans la vie du poète. Notons seulement que le jeune Racine, en même temps qu'il lisait ses pièces à Madame et se poussait à la cour, fréquentait aussi un milieu plus que suspect, puisque la Voisin y avait ses entrées. Nous savons qu'il tint sur les fonts un enfant dont la fille de la Du Parc était marraine. De même qu'entre Port-Royal et le monde, il existait des régions intermédiaires où le petit Racine fit sa mue, le milieu des honnêtes gens n'était pas plus qu'aujourd'hui séparé par des abîmes de celui des irréguliers, ni même de la crapule. Racine devait payer cher, un jour, les plaisirs troubles, les profits clandestins qu'il dut trouver alors dans de telles fréquentations.

Sa douleur ne l'empêchait pas d'être sensible au succès des *Plaideurs*, conçus d'abord, durant cette folle année de 1668, comme une farce pour Scaramouche ; mais le fameux Italien quitta Paris. Racine écrivit alors une pièce plus régulière, imitée d'Aristophane, et se servit de tous les ridicules

dont il avait été le témoin au cours d'un procès « que ni mes juges ni moi, dit-il, n'avons jamais bien entendu ». Bien qu'il se flatte qu'on ait beaucoup ri à sa pièce, nous savons qu'il fallut le rire du roi pour dérider les courtisans ; et à vrai dire, s'il n'y avait pour soutenir la gloire de Racine que cette farce... Il ne laissait pas pourtant d'en être assez fier, et sans doute se flattait-il d'avoir égalé, sinon battu sur son propre terrain, Molière auquel il lance, dans sa préface, un coup de patte : « Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde. Mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude d'où quelques auteurs plus modestes l'avaient tiré. »

L'année suivante, *Britannicus* échoue plus qu'à demi. C'est le temps de la grande offensive des amis de Corneille et de Corneille lui-même qui assistait dans une loge à cette première représentation dont Boursault nous a laissé un récit fameux : quoique adversaire de Racine, il reconnaît que si l'assistance est clairsemée, c'est que les marchands de la rue Saint-Denis sont allés en place de Grève, assister au supplice du marquis de Courboyer. Racine, dans sa préface, répondit à Corneille par une attaque de front, et non plus par des allusions : « Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaicté de cœur (allusion à l'*Attila*), un lacédémonien grand parleur (*Agésilas*), un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour (César dans *Pompée*), une

femme qui donnerait des leçons de fierté à un conquérant (Cornélie dans *Pompée*). Voilà sans doute de quoi faire écrier tous ces messieurs. »

Britannicus plut surtout à la cour où Agrippine, Néron, Narcisse, Burrhus n'étonnaient personne, ni surtout « la fameuse Locuste ». Nous savons, par le témoignage de Boileau, que la fureur de Néron à monter sur le théâtre détourna Louis XIV de figurer dans les ballets. Tel était alors le prestige de Racine. Il entre dans le jeu cruel de Madame lorsqu'elle songe à lui donner la joie de vaincre Corneille à la face du monde. On assure qu'elle choisit elle-même ce sujet de *Bérénice*, fait à souhait pour Racine. Elle l'avertit qu'il pouvait oser des allusions aux jeunes amours du Roi avec Marie Mancini et avec elle-même. Mais la mort allait la sevrer du plaisir de se reconnaître sous les traits de la reine de Palestine.

Les dés étaient pipés et le grand Corneille d'avance battu. Non content d'accaparer la seule troupe qui sût jouer le tragique : celle de l'hôtel de Bourgogne, Racine réussit à faire passer sa pièce huit jours avant le *Tite et Bérénice* de Corneille (21 novembre 1670). D'ailleurs cette élégie dialoguée n'alla pas aux nues et Boileau lui-même fit des réserves. Il ne suffit pas à Racine de l'emporter sur Corneille ; dans sa préface, il charge encore son vieil ennemi à terre, il le piétine : « Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. »

Ce n'était point, pour Racine, le temps d'avoir pitié : La Champesmélé prêtait au rôle de Bérénice une voix qui, nous dit La Fontaine, allait droit au cœur. Cette petite fille de Des Mares, président au parlement de Normandie, et femme du médiocre mais intelligent acteur Champmeslé (ou Chammelay) avait enchanté Racine en interprétant le

rôle d'Hermione. Louis assure qu'elle ne fût arrivée à rien si son père ne s'en était mêlé ; il n'y mit peut-être d'abord que de la patience, puis ne laissa pas d'y trouver bientôt de l'agrément. Que lui fut au juste une femme dont les contemporains ne semblent guère avoir aimé que la voix, et dont ils s'accordent pour témoigner que sa peau n'était pas blanche et qu'elle avait les yeux extrêmement petits et ronds? Aima-t-il farouchement une personne que Mme de Sévigné, qui ne prenait point au tragique les amours de son fils Charles, appelait plaisamment sa belle-fille, et cela en avril 1671? A propos de la Champmeslé, Boileau écrivit un jour à Charles-Amédée de Broglie : « Vous étiez alors assez épris d'elle et je doute que vous en fussiez rigoureusement traité. » Il y en eut d'autres, sans compter M. de Clermont-Tonnerre, qui fut du dernier bien avec elle, longtemps avant de supplanter ouvertement Racine. Le poète qui buvait beaucoup de champagne, avec tout ce beau monde, à la table des Champmeslé, doutait si peu d'être la sixième roue du carrosse, qu'il écrivit à ce sujet une épigramme grossière ou, tout au moins, qu'il y collabora. Une femme dont il se montrait si peu avare, put-elle être sa profonde passion? L'auteur et l'interprète, comme c'est encore souvent l'usage, « étaient ensemble ». Mais le drame secret de Racine a pu se jouer ailleurs. Aussi dévot qu'il fût devenu en 1698, nous admirons qu'il ait osé parler, à son fils Jean-Baptiste, de la Champmeslé mourante sur ce ton détaché : « M. de Rost m'apprit avant-hier que la Chamellay était à l'extrémité, de quoi il me parut très affigé ; mais ce qui est le plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère apparemment, je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie. » Et quelques jours plus tard : «... Je vous dirai, en passant, que je dois réparation à la mémoire de la Champmeslé qui mourut avec d'assez bons sentiments après avoir renoncé à la comédie, très repentante de sa vie passée, mais surtout fort affligée de mourir. »

C'est vrai qu'il l'avait quittée alors depuis plus de vingt ans et que peut-être il ne répugnait pas à donner le change aux siens. L'insistance naïve de Louis, dans ses *Mémoires*, à nier qu'il y ait rien eu de coupable dans les relations du poète et de la comédienne, serait pour nous en persuader. On reproche à un fils d'embellir l'image de son père, sans

songer que presque toujours c'est le père qui, de son vivant, a tracé de lui-même le modèle idéal auquel ses héritiers devront se conformer. L'instinct de l'homme le plus sincère n'est pas de l'être avec ses enfants ; et il est remarquable que de notre temps, où les écrivains montrent une telle passion de sincérité et une si forte inclination à exhiber le pire d'eux-mêmes, ils semblent s'être donné le mot pour ne pas donner la vie. S'il n'avait abandonné sa progéniture, Rousseau eût-il osé écrire *les Confessions?* Et si André Gide...

Ce fut d'ailleurs la chance de Racine de laisser un fils bien propre à être dupé et qui eut la naïveté d'écrire : « De tous ceux qui ont fréquenté (mon père) dans le temps qu'il travaillait pour le théâtre, aucun ne m'a nommé une personne qui ait eu sur lui le moindre empire... » comme si les gens eussent osé rapporter à ce fils dévot ce qu'ils savaient à ce sujet !

C'est en 1672-73, dans le plein de sa passion pour la Champmeslé, et alors qu'il témoigne de si médiocres dispositions pour la jalousie, que Racine crée la jalouse Roxane de *Bajazet.* Le clan de Corneille recommença sur tous les tons l'absurde reproche touchant ces Turcs qui ne sont pas de vrais Turcs ; au vrai, aucun drame romantique atteignit-il jamais à nous rendre cette atmosphère de sérail lourde, confinée, étouffante, avec son peuple tremblant et féroce d'esclaves, d'eunuques, de muets? L'obstination nous frappe des salons de ce temps-là à n'aborder un ouvrage que par ses plus petits côtés. Bien que les critiques fissent rage, il est remarquable que les préfaces de Racine deviennent modérées de ton et laissent en paix Corneille. Sans doute est-il au comble de la faveur ; le voici, en 1674, trésorier de France à Moulins, titre qui confère l'anoblissement transmissible aux enfants. Le Grand Condé l'adore et les plus grands seigneurs sont de ses amis : les Mortemart, Mmes de Thianges et de Montespan, d'Effiat, le duc de Chevreuse, Colbert. Pourtant, nous allons voir, au moment de *Phèdre*, que le succès ne diminue en rien l'irritabilité du poète ; l'apaisement qui se fait en lui, vers 1673, annonce les douces mais passagères influences que n'a jamais cessé d'épandre de loin l'Académie française sur ceux qui en tentent l'approche. Alors les plus fielleux montrent de la suavité, et les plus vindicatifs remettent de se venger au lendemain du jour où ils occuperont enfin leur fauteuil. Racine s'assit dans le sien le 12 janvier 1673, succédant à La Motte Le

Vayer. Sa harangue fut si médiocre qu'elle n'a pas même été conservée ; au témoignage de Louis Racine, il la prononça à voix basse et tout le succès de la journée fut pour Fléchier, reçu à la même séance.

L'année suivante, le roi exigea pour Versailles la primeur d'*Iphigénie*. Ce fut à l'occasion des divertissements qu'il donna à toute sa Cour, au retour de la conquête de la Franche-Comté. Félibien a laissé une relation de la fête et décrit le théâtre dressé pour *Iphigénie* au bout de l'allée qui va dans l'orangerie. C'est un étrange assemblage de grottes rustiques, de candélabres, de grenadiers, de statues d'or, de fontaines et de tritons. Que le poète eût encore ses puissantes griffes, nous le savons par l'épigramme fameuse dont il accabla l'académicien Leclerc et Coras qui avaient eu le front d'écrire eux aussi une *Iphigénie* : première ébauche de ce qui allait être tenté bientôt par la même méthode, mais avec plus de bonheur, contre *Phèdre*.

Bien que deux années dussent encore s'écouler avant *Phèdre*, il ne faut pas croire que Racine ait pu changer durant ce temps-là au point d'être un autre homme en 1677 que le mauvais coucheur qu'il fut toujours, et de rejeter sur ses ennemis seuls tout l'odieux de la fameuse dispute. Il est certain qu'à l'instigation du grand seigneur poète et bel esprit, Philippe Mancini, duc de Nevers, et de l'orgueilleuse duchesse de Bouillon sa sœur, Mme Deshoulières alla chercher un jeune poète rouennais, Pradon, auteur de deux tragédies misérables, pour opposer un second Hippolyte à celui de Racine. Mais enfin c'était recommencer, à leurs risques et périls, le jeu de *Bérénice*. Quelles raisons avait donc Racine pour redouter d'être battu? Ceci est indéniable : il intrigua auprès de Louis XIV, s'efforça d'obtenir que défense fût faite à son obscur rival de faire jouer sa pièce. Voilà une des actions les plus basses de Racine. La duchesse de Bouillon et sa cour de beaux esprits sans doute était dangereuse : il lui reste la honte d'en avoir eu peur.

Phèdre qu'on étouffait même avant que de naître,
Par ordre de Louis sut se faire connaître,

dit Pradon dans son Épître à Madame la Dauphine. On lui mit encore bien d'autres bâtons dans les roues : « Mon lecteur, a-t-il écrit, ne pourra pas apprendre sans rire que ces Messieurs veulent ôter la liberté aux auteurs de faire des

pièces de théâtre, aux comédiens de les jouer, aux libraires de les imprimer, et même au public d'en juger. »

Cependant Racine réussissait, comme pour *Bérénice*, à faire passer sa pièce quelques soirs avant que Pradon pût donner la sienne. Est-il vrai, comme l'assure Louis, que la duchesse de Bouillon loua les deux salles, de l'hôtel de Bourgogne et du Palais-Royal, pour les six premières représentations, et qu'il lui en coûtât quinze mille livres? Le fait a été contesté, au moins pour la première. Le certain est que Valincour vit Racine « au désespoir » du succès de son rival. L'eût-il été, s'il ne s'était agi que d'une réussite obtenue par le stratagème de la duchesse de Bouillon? Pradon paraît avoir triomphé tout le mois de janvier 1677. A un sonnet du duc de Nevers (ou de Mme Deshoulières) contre *Phèdre*, Racine et Boileau, ou tout au moins les amis de Racine et de Boileau : le chevalier de Nantouillet, Fiesque, d'Effiat, Guilleragues et Manicamp, répondirent sur les mêmes rimes par un autre sonnet dont Bussy-Rabutin assure qu'il n'y eut jamais rien de si insolent : « Deux auteurs, écrit Bussy au père Brûlart, reprochent à un officier de la couronne qu'il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien ; que sa sœur, la duchesse de Mazarin, est une coureuse, et qu'il a de l'amour pour elle, quoiqu'il soit Italien. Et bien que ces injures fussent des vérités, elles devaient attirer mille coups d'étrivière à des gens comme ceux-là... » Si Racine ni Boileau ne furent bâtonnés, comme le duc de Nevers se vanta de l'avoir fait, ils le durent à une protection toute-puissante : « Si vous n'avez pas fait le sonnet, leur écrivit le fils du Grand Condé, venez à l'hôtel de Condé, où M. le Prince saura bien vous garantir de ces menaces, puisque vous êtes innocents ; et si vous l'avez fait, venez aussi à l'hôtel de Condé, et M. le Prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très plaisant et plein d'esprit. »

C'est trop simple de dire que le dépit fit tomber la plume des mains de Racine. Aucun doute qu'en ce mois de janvier 1677, il ait senti passer la défaite ; mais si le vent n'en eût soufflé que du côté des Mancini, des Deshoulières et des Pradon, il était homme à s'irriter, certes, à perdre toute mesure, — non à rendre les armes. Racine, à ce moment-là, heurte du front un obstacle que nous ne voyons pas d'abord. Durant les deux années mystérieuses, entre *Iphigénie* et

Phèdre, des événements mal connus ont agi sur cet ambitieux : des événements d'ordre intérieur, un sourd réveil de cette religion qui, une fois reçue dans l'enfance, peut ne s'éliminer jamais? Ce sera à voir. Des menaces du dehors? Mais lesquelles? Peut-être ce tacticien, à un tournant périlleux, ne cède-t-il à la poussée de la Grâce que parce qu'il s'agit aussi de son salut temporel. Nous commençons à le connaître un peu, Jean Racine : ceux de sa race s'agitent encore au milieu de nous ; — ceux qui ne se résignent pas à perdre la partie, qui n'acceptent pas que la vie soit une partie qu'il faut toujours perdre. Jean Racine jamais ne consentit à être battu. A toute extrémité, la religion peut lui être apparue comme la chance suprême, comme la carte dernière. Non qu'à trente-sept ans, il juge raisonnable de mettre là-dessus tout son enjeu ; mais l'art de vivre défend de s'éloigner d'une source avant qu'elle paraisse épuisée ; s'il en est une qui s'épuise, peut-être : la Poésie dramatique à laquelle Racine buvait à longs traits, la Religion, elle, du moins, ne semble jamais tarie ; il en restera toujours cela : une espérance. Tout est peut-être concerté dans la conduite d'un Racine ; ce qui ne signifie pas que tout soit le fait de sa volonté libre. Pascal disait des événements qu'ils sont des maîtres que Dieu nous donne de sa main ; il en est de plus d'une sorte que nous allons voir fondre sur le poète, à ce tournant de son destin ; mais il n'a pas souffert d'en être dominé : Racine le lucide. Toujours, il fut, comme l'Ulysse de son cher Homère, à la hauteur des circonstances ; — il a su être tout ce qu'il a voulu.

Il n'empêche que son renoncement à la poésie est un sacrifice démesuré, la plus grande exigence de Dieu... Son renoncement à la poésie? Osons d'abord affirmer qu'il n'appartient à aucun créateur de décider, à froid, qu'il ne créera plus. Lorsqu'il a dit son dernier mot, qu'il a donné tout son fruit, il peut s'imiter lui-même et, grâce au métier, continuer de produire : ainsi fit Corneille. En revanche, aucune volonté de sacrifice ne peut retenir de force en lui ce qui déjà y prend vie, et demande à voir le jour. Que restait-il de puissance créatrice à Racine, au moment de *Phèdre*? ou du moins quelles ressources lui réservait encore la Tragédie? Pour y voir clair, il faut remonter à la naissance de toute l'œuvre racinienne, la plus *achevée* qui existe dans notre littérature, et qui atteint dans *Phèdre* son achèvement.

VII

A une société dont les poètes, les auteurs de romans et de tragédies, considéraient l'être aimé comme un objet qu'il faut conquérir, *Andromaque* enseigna qu'il est inaccessible. Selon le jeu d'amour chevaleresque et précieux, il n'était guère de maîtresse qui ne se laissât vaincre de haute lutte, ni de cruelle qu'on ne pût à la fin adoucir. Aussi long que fût le temps d'épreuve, un amant passionné recevait un jour la récompense d'avoir servi fidèlement sa belle « sous des cheveux châtains et sous des cheveux gris ». L'impuissance sans nom d'Oreste devant Hermione, l'inexistence même d'Hermione devant Pyrrhus, c'est cela que le monde n'osait plus regarder en face, qu'il avait oublié depuis les grands anciens et que Racine dérobe à Euripide. Racine rompt avec cette convention d'un jeu d'amour tendre et charmant où il ne faut jamais désespérer. Il ne rompt pas d'un coup : le faux dans les sentiments dépare encore *Alexandre*, et il ne cessera d'y avoir dans toutes ses tragédies et jusque dans *Phèdre*, des roucoulements.

Il n'empêche que dès les premières paroles, nous savons qu'Oreste n'attend rien d'Hermione, ni Hermione de Pyrrhus, même lorsqu'ils s'efforcent de se duper. Dès l'entrée de cet enfer, ils ont perdu toute espérance. Ce que certains jugent, dans la tragédie classique, comme le comble de l'artifice : les « fureurs », les « imprécations », voilà peut-être ce qu'elle renferme de plus humain ; que peuvent tenter ces malheureux? Rien ne sert de rien : ni tendresse ni menaces. C'est que l'être chéri ne nous voit pas, ne nous entend pas. Il est lui-même orienté vers un autre ; possédé lui aussi, il appartient à son soleil, à son aimant. Aucune force au monde ne peut le détourner de ce qu'il aime, ni le tourner vers ce dont il est aimé. Si parfois il jette un regard sur le cœur qu'il torture, c'est qu'il songe à s'en servir pour vaincre le cœur par lequel il est torturé. Sa victime n'existe à ses yeux que pour désarmer son propre bourreau : ainsi Hermione consent à écouter Oreste ; ainsi Pyrrhus feint de revenir à Hermione. Trêve illusoire : eux-mêmes n'y croient pas, sauf Pyrrhus, parce que lui seul a une raison de ne pas désespérer : son Andromaque est, elle aussi, possédée, mais par

un mort. Oreste n'a aucune réalité pour Hermione, ni Hermione pour Pyrrhus ; mais Pyrrhus existe aux yeux d'Andromaque : le dernier des vivants a toujours des chances de l'emporter sur un souvenir, fût-ce le souvenir d'Hector ; rien n'entretient les souvenirs, hors le désir d'une chair vivante. Le temps travaille pour Pyrrhus, il a l'oubli comme allié. Andromaque s'aide, il est vrai, de sa vertu, et songe à sa gloire ; c'est justement l'espèce d'obstacle qu'un grand amour, à la fin, surmonte. Cela seul demeure infranchissable à la passion : le barrage d'une autre passion, puisqu'aux yeux de l'objet chéri, elle nous frustre de la première chose indispensable : de l'existence. Rien n'est si beau, dans *Andromaque*, qu'un cri d'Hermione au quatrième acte. Pyrrhus, revenu définitivement à sa chère Troyenne, tente, auprès d'Hermione, une visite de convenance ; le maladroit ne prononce pas une parole qui n'atteigne en plein le cœur de sa victime. Il juge habile de prendre à la lettre ses ironies et feint de croire qu'elle ne l'a jamais aimé. Hermione éclate, se livre toute à une fureur d'adoration. (« Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ! ») Mais soudain, la folle s'interrompt ; elle découvre que Pyrrhus, la tête un peu détournée, *ne l'écoute même pas;* l'entend-il seulement? Il est ailleurs, à mille lieues de cette furie ; alors pour la première fois, peut-être, comprend-elle que son corps, que son cœur, que tout ce qui est Hermione, n'existe pas aux yeux du bien-aimé, qu'elle ne possède à ses yeux aucune réalité :

Vous ne répondez point? Perfide, je le voi :
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus...

Elle n'attend rien, désormais, du poignard dont elle arme Oreste, que cela : obliger Pyrrhus expirant à penser que c'est elle, Hermione, qui le tue, — le forcer de croire à l'existence d'Hermione, à la passion d'Hermione, au moins durant cette seconde-là.

Racine qui avait une connaissance habituelle, quotidienne, du pouvoir absolu, fut hanté par le néant de cette toute-puissance devant les passions de l'amour. Si Oreste pour attendrir Hermione, si Hermione pour fléchir Pyrrhus,

ne possédaient rien que leur tendresse même, en revanche Néron, Mithridate, Roxane détiennent le suprême pouvoir et peuvent dire à ceux qu'ils aiment : « Aime-moi ou meurs. » Mais il n'appartient pas à l'être aimé de choisir de vivre. Bajazet le voudrait, lui qui s'efforce de feindre, qui consent à courber la tête devant l'animale petite esclave de qui dépend tout son destin. Il s'abaisse vainement : rien n'est si lucide que la passion d'une Roxane, ni moins aveugle que cette fureur. Ceux qui se laissent prendre à des simagrées, c'est qu'ils n'aiment guère ; ou ce sont des lâches que cela repose d'être dupes. Le feu connaît le feu, on ne le trompe pas. Roxane n'eût-elle découvert le secret d'Atalide et de Bajazet, n'en aurait pas moins connu leur trahison, avant même de posséder Bajazet. Nous ne savons pas toujours qu'on nous aime, mais nous savons presque toujours que nous ne sommes pas aimés.

Racine, semble-t-il, ne voit profondément la passion qu'arrêtée, que refoulée. Il n'en prend conscience que comme d'une vague toujours furieuse, toujours vaincue. Il n'y sait voir que cette obstination aveugle, cette immense force inutile qui se résout en écume. Ses amants heureux n'existent guère et, n'était l'adorable vers racinien, nous souffririons mal de les écouter. Racine ignore, en dépit de Junie et d'Aricie, le frémissement de Juliette, quand Roméo l'approche. Seule, de ses amantes aimées, la reine Bérénice existe parce que, toute chérie qu'elle soit, sa passion trouve une résistance et que Titus la sacrifie à Rome. La seule vivante des amantes aimées, elle l'est beaucoup moins, pourtant, que les désespérées, Hermione, Roxane et Phèdre. Les héroïnes raciniennes prennent corps, prennent vie, en proportion de l'obstacle contre lequel leur passion se précipite et se brise.

Des hommes rêvent de capter la puissance des marées : ainsi, autour de ces passions furieuses et vaines, des habiles rôdent, des politiques, persuadés que ces forces obscures aideront à leur avancement. Mais tout comme le pouvoir suprême de Néron ou de Roxane, les profonds calculs de Burrhus, d'Agrippine, de Narcisse, d'Acomat, sont vaincus par ces lames de fond qui emportent tout.

Non moins que dans ses « amantes insensées », Jean Ra-

cine s'est exprimé dans ses courtisans et dans ses affranchis, observateurs glacés des passions de leurs maîtres. Leur passion, à eux, est de jouer dangereusement avec le feu, et de se pousser le plus loin possible en utilisant les cœurs désordonnés de qui dépendent leur fortune et leur vie. A quoi sert de s'aveugler? Racine, certes, ne fut pas que cela ; mais il fut aussi cela : un homme qui passe du service de la Montespan à celui de la Maintenon. Il fut l'écrivain dont Saint-Simon nous rapporte « qu'il prêta sa belle plume pour polir les factums de M. de Luxembourg », et aussi que le roi et Mme de Maintenon « envoyaient chercher Racine pour les amuser » ; il fut le courtisan qui, au dire de Spanheim, envoyé de l'Électeur de Brandebourg, « complimente avec la foule, blâme et crie dans le tête-à-tête, s'accommode à toutes les intrigues dont on veut le mettre ». Directeur de l'Académie française, il terminait ainsi un discours : « Tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paraissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre illustre protecteur. » Plus tard, en 1685, il devait avoir le front d'appeler Louis XIV « le plus sage et le plus parfait de tous les hommes. » Racine qui définit un jour le monde : « Une grande bête ! on étudie ses inclinations, on trouve bien ce qu'il trouve bien, mal ce qu'il trouve mal... » nous concevons qu'il n'ait point cherché seulement dans les auteurs anciens les maximes de Narcisse, ni les préceptes d'Acomat.

Acomat et Narcisse sont au dedans de lui, mais aussi Roxane et Hermione. C'est en lui que se meuvent les grandes forces obscures qu'il incarne dans ses princesses furibondes, forces toujours pareilles d'une tragédie à l'autre. N'eut-il pas conscience de ce piétinement? Sans doute, Racine, après *Bajazet*, craint de se répéter, cherche ailleurs : *Mithridate*, le moindre de ses chefs-d'œuvre, et dont Dangeau nous dit qu'elle était la comédie qui plaisait le plus au roi (comme aussi à Charles XII et au prince Eugène) en dépit de Monime, tire son intérêt d'une peinture historique à l'usage des conquérants. *Iphigénie* marque mieux encore chez son auteur le parti pris d'étouffer en lui l'éternelle Hermione, l'éternelle Roxane et de ne plus laisser passage à leur monotone furie. *Iphigénie* est une étude parfaite d'après l'antique. Le poète se détourne de son propre cœur ; mais

comme la cour et la ville attendent sa tragédie de chaque année, il copie Euripide (comme un tel maître sait copier). Le monde ne s'y trompe pas et déjà les dévots se réjouissent de ce qu'il n'y a presque point d'amour dans cette pièce. Un jésuite, Pierre de Villiers, dans son *Entretien sur les tragédies de ce temps*, s'exprime ainsi : « On peut dire que le grand succès de l'*Iphigénie* a désabusé le public de l'erreur où il était qu'une tragédie ne pouvait se soutenir sans un violent amour. »

Racine résistera deux années encore à la femme qu'à plusieurs reprises il a mise au monde, et qui demande une fois encore à renaître ; — une dernière fois? Et le poète le pressent-il? Le certain est que sa créature, qu'il porte plus longtemps que les autres, se nourrit aussi de lui-même plus que n'ont fait Hermione et Roxane. Nous ne savons rien de ce que fut sa vie cachée de 1675 à 1677, mais cette *Phèdre* conçue durant ces années mystérieuses, de quelle expérience nous apparaît-elle chargée ! Ici, impossible de ne pas nous rappeler le visage souffrant du portrait de Langres.

Phèdre, cette reine mourante et dont se dérobent les genoux, si elle appartient à la même race que les autres amantes raciniennes, nous révèle dès ses premières plaintes qu'elle se meut dans un autre univers : Hermione, Roxane suivaient la loi de leur sang ; elles ne connaissaient aucune autre loi que la chair et le sang ; elles se précipitaient, somnambules, vers l'objet de leur faim ; elles n'imaginaient pas qu'elles pussent offenser personne. Racine communique à Phèdre, durant les années qu'elle se forme en lui, cette certitude fatale au bonheur humain, que l'amour charnel est le mal, — le mal que nous ne pouvons pas ne pas commettre.

Pour nous expliquer ce réveil du sang chrétien de Racine aux abords de la quarantaine, il ne serait besoin d'aucune raison que ces abords mêmes. Tout autant que le démon de midi, existe l'ange de midi. Le jour de ses quarante-deux ans, Jules Renard écrit dans son journal : « La mort m'apparaît comme un grand lac dont j'approche et dont les contours se dessinent. » Alors l'homme sent la fatigue du passé qu'il tire après lui ; alors notre destinée prend figure ; elle revêt déjà pour nous son aspect éternel, et nous ne sommes plus assez aimés pour en être divertis. Étonnement de ne plus inspirer l'amour qui, dans la jeunesse, entretenait en nous cet eni-

vrement léger, propre à nous détourner des pensers sombres. De la Champmeslé, il est certain que Racine, vers le temps de *Phèdre*, ne tire plus que de la douleur. Peut-être supporta-t-il moins aisément de n'être pas le seul aimé, quand il s'aperçut qu'il n'était pas le plus aimé. Les amants de cœur ne se résignent jamais à ne plus l'être. Il faudrait toute sa vie avoir été trompé, pour ne point souffrir de reconnaître dans son miroir, un triste matin, la tête repoussante d'Arnolphe. Que ce fût de Troy le peintre, ou Clermont-Tonnerre, ce n'était plus Racine que la Champmeslé chérissait. Sur le déclin de leurs amours, nous ne savons rien sauf ce que nous laisse entrevoir cette anecdote rapportée par Brossette : « La première représentation de la *Phèdre* fut donnée à Versailles devant le roi et Mme de Montespan. La Champmeslé ne voulait point absolument réciter ces vers :

.....Je ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Mais M. Racine ne voulut jamais consentir qu'elle les retranchât. Bien des gens les remarquèrent dans la représentation. »

Nous imaginons aisément le ton d'une dispute entre les amants sur un tel sujet, — qui est celui qu'une femme perdue de mœurs ne nous pardonne jamais de toucher à propos d'elle. Racine, surtout s'il souffrait, ne dut pas lui ménager quelques-unes de ces railleries mortelles qu'il n'était pas accoutumé à retenir. Sans doute avait-il déjà inspiré, sinon écrit, les vers obscènes qui couraient sur sa maîtresse :

De six amants contents et non jaloux...

Rien de si propice au réveil des profondes impressions chrétiennes dans un cœur, que cette salissure d'une liaison finissante, que ce déclin boueux. Il faut alors avoir été, dès l'enfance, imperméable au christianisme, comme fut Stendhal, pour juger avec lui que la chasteté est une vertu comique. Racine, en quittant au petit jour l'hôtel de la rue Visconti où vivait la Champmeslé, dut, vers ce temps-là, se souvenir souvent des « anges mortels », des vierges de Port-Royal dont, adolescent, le ravissaient les plaintes.

Mais Racine veut que la religion soit vraie, comme nous voulons que tel remède guérisse. *Il n'a pas la passion de la connaissance*. Avec Boileau, tous leurs discours tournent au-

tour d'un cas de prosodie ou de l'interprétation d'un texte. Il ignore l'inquiétude religieuse et retrouve sa foi parce qu'il en a besoin. Nulle part elle n'est mise en question par le poète qui, jusque dans ses désordres, pressentait que ce refuge lui serait rouvert un jour, et qu'il s'y reposerait d'avoir été lui-même. Esprit positif, un instinct profond le pousse aux pâturages dont il sait que l'herbe lui est salutaire.

Qu'avant toute cabale il fût désireux de faire la paix avec ses anciens maîtres, la préface de *Phèdre* en témoigne. Il suffit de rappeler le passage fameux où, après avoir assuré qu'il n'avait point fait de tragédie qui mette mieux en honneur la vertu, et s'être loué de ce que les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses, il ajoutait : « Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes, célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir... »

Durant ces deux années, nul doute que Racine enfante *Phèdre* dans une angoisse où la religion a sa part ; et ce Dieu qui le tourmente n'est pas celui des Jésuites ni du roi. Racine faux dévôt? Ce n'est pas soutenable. Que le roi fit beaucoup pour l'éloigner du théâtre, nous le verrons en son temps. Mais c'est encore l'époque où il crée lentement sa dernière tragédie profane. L'esprit religieux dont il l'imprègne n'a rien de commun avec celui dont les habiles commencent de faire parade à la cour. Le Dieu de Saint-Cyran pèse effroyablement sur Phèdre. Si Racine songe à séduire quelqu'un, ce n'est pas Louis XIV, mais le grand Arnauld et tous les saints qu'il a outragés.

Il n'a jamais cessé de croire à ce que Nicole, un jour, lui mit en tête : il est un empoisonneur, il a perdu des âmes, il en perdra, tant que ses ouvrages seront représentés au théâtre. Il est le poète de son siècle, d'un siècle où l'ambition et l'amour ont armé tant d'Orestes et de Roxanes, où le poison de Locuste a fait expirer tant d'esclaves et de princes *(la savante Locuste a redoublé pour moi de soins officieux...)*

Il y a de la terreur dans *Phèdre*. Racine, durant ces deux années, dut avoir peur. Peut-être se sent-il tenu, — tenu par un Dieu qui se sert contre lui des anciens complices de

ses péchés. Nourri dans la foi en une Providence qui agit sur nous par des volontés particulières, rien ne lui arrive qu'il n'y voie le signe de desseins adorables et terrifiants. Et il lui advint, en effet, une aventure faite pour impressionner de plus braves. Sans doute avait-il changé de vie depuis deux années déjà lorsque, le 21 novembre 1679, devant la Chambre ardente, la Voisin l'accuse d'avoir, onze ans plus tôt, empoisonné sa maîtresse la Du Parc. Elle affirme que Racine « ayant épousé secrètement Du Parc, était jaloux de tout le monde et particulièrement d'elle, Voisin, dont il avait beaucoup d'ombrage et qu'il s'en était défait par poison, à cause de son extrême jalousie, et que, pendant la maladie de Du Parc, Racine ne partait point du chevet de son lit, qu'il lui tira de son doigt un diamant de prix, et avait aussi détourné les bijoux et principaux effets de Du Parc, qui en avait pour beaucoup d'argent. »

C'est sans doute l'historiographe du roi, bien en cour, marié, déjà père de famille, que vise Louvois dans sa lettre écrite, le 11 janvier 1680, au conseiller d'État Bazin de Bezons : « Les ordres du roi nécessaires pour l'arrêt du sieur Racine vous seront envoyés aussitôt que vous le demanderez. » Mais de ce que la mine n'éclata que deux années plus tard, on ne saurait conclure que dans le temps qu'il écrivait *Phèdre*, le poète ignorait tout de cette menace souterraine — de celle-là, ou d'une autre. Nul auteur ne fit moins pour se faire pardonner son génie. Tant de malignité dans le triomphe risque de coûter cher à ceux qui n'ont pas une vie toute pure. Racine, sans doute, n'eut guère de peine à se disculper (d'autant moins que son accusatrice ne donnait aucune preuve). Mais enfin, ce qui remontait à la surface, du fond de sa jeunesse effrénée, avait de quoi le faire pâlir, lui qui avait appris dès l'enfance qu'il n'est point d'acte celé aux yeux de l'Être Infini. Si nous ne sommes pas toujours coupables de ce dont le monde nous accuse, d'autres fautes, inconnues du monde, demeurent un secret entre Dieu et nous. Racine voulait-il fait qu'avortât la Du Parc? A-t-il, à son insu, causé la mort de sa maîtresse? Cela seul est certain : jeune, il avait adoré de vivre dans un monde interlope ; il avait eu partie liée avec ces êtres qui ne lâchent pas toujours leurs complices du beau monde, quand ceux-ci les veulent lâcher. « Nos actes nous suivent. » Ceux du jeune Racine, après dix ans, n'avaient pas fini de proliférer.

Comme alors il dut sentir croître son amour pour le roi! Quelle consolation que de se savoir chéri de lui, que de se blottir dans l'ombre de son trône et de sa maîtresse et d'embrasser les genoux sacrés ! Le Roi ; Dieu.

Ainsi *Phèdre* naît dans ce grand trouble. De toutes les tragédies de Racine, après *Iphigénie*, la plus fidèlement imitée d'Euripide (et de Sénèque), la moins originale en apparence ; et pourtant la plus « racinienne », celle où Racine livre tout son secret ; œuvre unique, irremplaçable, copie qui ne ressemble à rien. Non peut-être le chef-d'œuvre de Racine, car le personnage de Phèdre concentre en lui toute l'humanité de la pièce. Le soleil luit pour elle seule, contre elle seule. Les autres humains n'existent pas. Hippolyte même n'apparaît que dans la fulguration du désir de Phèdre. Euripide pourtant fournissait à Racine un adolescent chaste, un enfant qui court les forêts ; — pure et trouble figure où la cour, peut-être, aurait vu des allusions à tels seigneurs qui, à l'exemple de M. de Créqui, ne tournaient pas vers Diane, hélas, la ferveur dont ils frustraient le sexe. « Qu'auraient pensé les petits maîtres d'un Hippolyte ennemi de toutes les femmes? écrivait Racine. Quelles mauvaises plaisanteries n'auraient-ils point faites ! » Au vrai, nous sommes bien résignés à ne voir personne, dans la pièce, hors la fille de Minos. Aricie a raison d'exister, puisque, sans elle, Phèdre n'eût pas poussé le cri immortel :

Hippolyte est sensible et ne sent rien pour moi!

La face exténuée de Phèdre attire toute la lumière : à l'entour, des ombres s'agitent.

Deux protagonistes : Phèdre et Dieu. Un poète soumet au tribunal de Dieu le procès de l'amour humain. Ce qui est pardessus tout interdit au chrétien, c'est cela même qui paraît le plus mêlé à son sang ; cela qui lui vient des morts dont il est issu ; qui, à la fois, intéresse les régions basses de son être, et usurpe toutes ses puissances de sacrifice, de dévouement, de renoncement.

Le miracle de *Phèdre* est d'exprimer, en quelques centaines de vers, les plus beaux qu'aucun homme ait jamais conçus, les deux aspects du même amour qui tourmentent les humains. Le plus simple amour, d'abord ; car en dépit de

la fable, rien de moins criminel que le trouble de Phèdre ; rien de réel n'y répond à ce mot affreux d'inceste, puisque le sang de Phèdre ne coule pas dans les veines d'Hippolyte. Sa passion n'offre aucun caractère d'étrangeté. Ce qu'on appelle aujourd'hui un psychiâtre n'y saurait découvrir quoi que ce soit d'anormal, sinon ce penchant d'une femme déjà au déclin pour un jeune être intact : maternité du cœur, ardeur folle du sang. Il n'est pas dans Phèdre que de la frénésie, mais une faiblesse qui est celle de tous les cœurs aimants. Sans jamais ressembler à des monstres, toutes les femmes ont soupiré, à un moment de leur vie :

Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante...

Ainsi, dans le plus ordinaire amour, Phèdre déjà dénonce une souillure. En elle, Hermione et Roxane s'éveillent à l'idée que leur tendresse offense un Être inconnu.

Mais Racine veut que sa dénonciation atteigne un autre aspect de la passion humaine. Si le sang ne lie pas à Hippolyte la femme de Thésée, il suffit que l'infortunée se croie incestueuse pour l'être en effet ; en amour, c'est souvent la loi qui crée le crime. D'ailleurs, l'anecdote ici ne compte guère ; la malédiction qui pèse sur cette femme la dépasse et s'appesantit sur sa race tout entière : la race des êtres voués aux erreurs étranges et tristes.

O haine de Vénus! O fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

Ces égarements de Pasiphaé que Phèdre ose rappeler devant Œnone, nous savons qu'ils touchent au fond de l'abîme, qu'ils atteignent le dernier cercle de notre enfer. Dans Euripide, la nourrice balbutie : « Pour ce taureau, ô ma fille, est-ce là ce que tu veux dire... » Si coupable qu'elle soit, Phèdre n'est qu'un moment de sa race ; elle le sait, et que dans ces sortes de passions les hommes accomplissent à leur insu les gestes de tel mort qui les a précédés. Plus cette passion est monstrueuse, plus aussi sa misérable victime lui appartient comme une proie inerte et jamais secourue. A peine peut-elle dérober son mal, quelque temps, aux yeux des hommes ; jusqu'au jour où cela même lui est retiré, comme à la fille de Minos :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée...

Nous aimons Phèdre pour ses moments d'humilité. Elle ne se défend pas ; elle connaît son opprobre ; l'étale aux pieds même d'Hippolyte. L'excès de sa misère nous apparaît surtout lorsque lui ayant décrit son triste corps qui a langui, qui a séché dans les feux, dans les larmes, elle ne peut se retenir de crier à l'être qui est sa vie (rien de plus déchirant n'est jamais sorti d'une bouche humaine) :

Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.

Prodigieuse lucidité. Où cette nouvelle Hermione, cette dernière incarnation de Roxane, a-t-elle appris à se connaître? Hermione n'erre plus en aveugle dans le palais de Pyrrhus. Roxane est sortie du sérail obscur. Sous les traits de Phèdre, elles entrent en pleine lumière et soutiennent en frémissant la vue du soleil sacré : « Il faut aller jusqu'à l'horreur quand on se connaît... » écrit Bossuet au maréchal de Bellefonds. Phèdre va jusqu'à cette horreur. Elle est fille des dieux, fille du ciel ; elle le sait, de cette même science qui était celle de Racine dans le temps où il l'a mise au monde. Lui aussi, dès qu'il a commencé de balbutier, ce fut pour adorer le Père qui est au ciel ; et à travers tous les désordres où sa jeunesse l'engagea, il ne perdit point le souvenir de sa filiation divine. Dans le pire abaissement, le chrétien se connaît comme fils de Dieu.

Mais Phèdre ignore le Dieu qui nous aime d'un amour infini. Son cœur malade ne peut se tourner vers ce juge dont elle n'attend rien qu'un supplice nouveau propre à châtier son crime. Aucune goutte de sang n'a été versée pour cette âme. Elle est de ces misérables que les maîtres du petit Racine frustrent sereinement du bénéfice de la Rédemption. Ils avaient une pire croyance : ils ne doutaient pas que le Dieu tout-puissant ait voulu aveugler et perdre telles de ses créatures. Leur Divinité rejoignait le « Fatum » : un destin qui ne serait pas aveugle, — terriblement attentif au contraire à la perte des âmes réprouvées dès avant leur naissance : Phèdre traîne après elle une immense postérité d'êtres qui savent ne pouvoir rien attendre ni espérer ; — exilés de tout amour, sur une terre déserte, sous un ciel d'airain. Nous retrouvons à chaque tournant de notre route sa figure morte, ses lèvres sèches, ses yeux brûlés qui demandent

grâce ; — tristes corps, perclus de honte et dont le seul crime est d'être au monde.

Qui sauverait Phèdre du désespoir? Et soudain elle découvre une raison de s'y précipiter, du même élan qu'Hermione et que Roxane. L'obstacle surgit qu'elle ignorait : le même contre lequel se sont brisées ses deux furieuses sœurs. Elle se fiait à la chasteté d'Hippolyte, n'imaginait pas qu'elle pût avoir une rivale... Ah! douleur non encore éprouvée! Phèdre retombe du rang où sa qualité de fille du Ciel l'avait élevée ; elle redevient cette bête jalouse qui ne souhaite que de mordre et que de détruire, avant d'être soi-même anéantie. Encore ce piétinement monotone devant une porte infranchissable. Que Racine peut-il inventer d'autre? Les lois même de la tragédie l'y obligent : il ne saurait peindre l'amour qu'au moment où il suscite une catastrophe. Impossible de prendre les choses de plus haut : le respect dû à l'unité de temps le limite à une action qui n'excède pas vingt-quatre heures.

Phèdre l'a entraîné au delà de ce qu'aucun de ses émules n'avait atteint (sauf Corneille dans *Polyeucte*), jusqu'à ces hautes régions de la prédestination au vice et de la Grâce.

Mais si la fille de Pasiphaé l'incite à entr'ouvrir les portes sur ces mystères de la sensibilité, où, depuis, nous nous sommes rués comme des brutes, Racine demeure sur le seuil ; il sait, lui, que l'artiste véritable ignore, oublie ce que l'homme connaît. Nietzsche a retrouvé le secret de Racine lorsqu'il assure que la vérité doit être voilée pour demeurer vérité, et qu'il admire les Grecs d'être superficiels par profondeur.

Voici donc la fille de Minos de nouveau confondue avec les autres créatures raciniennes. L'expression d' « amante insensée » dont se servait Hermione pour se peindre, Phèdre en use aussi. Racine recommence Racine. Et il ne saurait en être autrement : le théâtre, et surtout la tragédie classique avec ses règles étroites, est, de tous les genres, celui où un auteur atteint le plus tôt sa limite et trouve le moins de facilité pour se renouveler.

Racine a atteint non seulement sa propre limite, mais celle de la tragédie. Il ne laisse après lui de place qu'à des pastiches. Voltaire n'est qu'un pasticheur. Sans doute ce théâtre racinien est à l'image d'une société qui, dès la mort de Racine, menace ruine ; ce genre languit et meurt avec

le régime qu'il reflétait. Surtout il n'est plus à la mesure du cœur humain dont les modernes aspirent à connaître non les lois générales, mais le plus particulier et le plus étrange qui ne se décèle qu'avec le temps. Or ce qui ne saurait être introduit dans la tragédie, c'est la durée. Impossible dans ces cinq actes qui fractionnent une seule journée et qui évoluent dans un seul endroit, de montrer à la fois la naissance de l'amour, ses progrès, ses reculs, ses reprises, son paroxysme, ses intermittences, sa diminution et sa mort.

Il n'a d'ailleurs servi de rien au théâtre d'être délivré du joug des unités. S'il a perdu en puissance, en rigueur et en harmonie, nous ne voyons pas qu'en revanche il ait bénéficié de l'illusion du temps ; ou du moins, le temps n'intervient-il qu'entre les actes. Les meilleures pièces modernes donnent souvent l'impression que l'essentiel se joue quand le rideau est baissé. Tous les efforts pour se renouveler que tentent les écrivains de théâtre visent à nous rendre sensible cette dimension du temps dont Proust était obsédé, et que l'on pourrait croire inexprimable dans un *spectacle.*

Et sans doute Racine n'a jamais envisagé ces sortes de difficultés. Il n'imaginait même pas qu'on pût rien changer aux règles du jeu où il excellait, — pas plus qu'à la constitution du royaume ou qu'aux dogmes de la vraie religion. Mais ce qu'il a vivement senti, c'est le retour des mêmes effets d'une tragédie à l'autre ; et sans doute, dans les dispositions de cœur où il se trouvait alors, inclinait-il à en rendre responsable cette passion, l'unique sujet de son théâtre, et se persuadait-il déjà qu'il y aurait de quoi employer son génie dans un drame dont l'amour serait exclu. Mais cela demeurait vague encore dans son esprit ; car lui qui avait fait front avec une si joyeuse méchanceté dans toutes les cabales qu'il avait subies, montre au moment de *Phèdre* qu'il se sent touché, jusqu'à abandonner le champ de bataille. Savait-il qu'après cette œuvre, dont il connaissait l'unique beauté, il n'y avait plus pour lui de route et qu'il ne lui restait plus qu'à revenir sur ses pas? Le certain est que, de même qu'après *Bajazet*, il avait génialement et patiemment copié l'*Iphigénie* d'Euripide, il s'appliquait déjà, après *Phèdre*, à des copies selon le modèle antique : une *Iphigénie en Tauride*, une *Alceste*. (Et ce n'est pas très sûr qu'il ait eu grand mérite à les jeter au feu.)

Pourtant, les angoisses cachées de sa vie, ses frayeurs, ses

remords, bien loin d'amoindrir dans un artiste sa puissance pour créer, devraient, au contraire, l'exciter et la nourrir. Racine s'interrompt d'écrire en pleine crise, à l'heure où d'autres souhaitent le plus vivement de se délivrer par une œuvre. Sans doute est-ce là une idée de moderne, que Racine aurait eu quelque peine à concevoir. Mais les lois de la création sont de tous les temps : l'instinct créateur nous pousse à mettre en lumière, à fixer le plus obscur, le plus trouble de nous-même. Ici encore, la perfection de son art oblige Racine au silence. La tragédie racinienne est d'abord netteté et clarté ; elle ne saurait prétendre à exprimer ce qui, dans l'homme, relève des genres littéraires les moins purs. La limpide, la lumineuse tragédie fait son choix dans le cœur humain ; elle élimine telles passions, isole telle autre ; il lui faut des contours nets ; elle répugne à cette confusion, à ces remous dont nous faisons aujourd'hui nos délices. Non seulement le Racine troublé, traqué de 1677 n'a pu même songer à son art comme à une aide et à un soulagement, mais il a peut-être craint que cet état de trouble intérieur nuise à son ouvrage ; il ne s'est plus cru capable d'atteindre à la transparence, à la simple ordonnance des Grecs.

Peut-être enfin Racine s'était-il juré, un jour, au sortir d'une représentation d'*Attila* ou d'*Agésilas* : « Moi, avant qu'il soit trop tard, je saurai me taire. » Il se souvient, aujourd'hui, de Corneille, de cette vieillesse humiliée. Dans sa jeunesse, l'instinct du créateur, cette nécessité intérieure d'accomplir son ouvrage, s'était unie en lui avec la passion d'aimer et de posséder ce qu'il aimait, non seulement pour qu'il tînt tête aux supplications et aux menaces de sa famille et de ses anciens maîtres, mais encore pour qu'il les accablât de ses moqueries. Dès que cette double concupiscence, sous les coups redoublés du destin, s'affaiblit en lui, la Grâce de nouveau y pénètre. Impuissante contre une œuvre à faire, elle triomphe aujourd'hui que la création semble achevée. L'œuvre existe à jamais, toute belle, indestructible, même si son créateur la renie. Il peut maintenant vaquer à son salut.

FRANÇOIS MAURIAC.

(A suivre.)

Suite impaire des Saisons

I

Si vos flèches d'ambre
Passent l'horizon,
Soleil de décembre,
Dorez ma maison

Couronnez de roses
L'acanthe et le buis,
La douleur des choses
Et mon propre ennui

Douce flamme oblique,
Riez aux langueurs
Du Mélancolique
En deuil de son cœur!

II

Un souffle émeut la mer et la terre,
Chacun, de l'algue au pin, reconnaît
L'Amant qui rouvre à pleines anthères
La gousse d'or en feu du genêt.

Quelle fureur de vivre, élancée
Du cœur de l'Être où bout notre sang,
Partout épanouit ses fleurs insensées
A la stupeur des dieux impuissants!

Mûrirez-vous, *dit l'Esprit qui veille,*
O gloire, ô joie, ô feu des Plaisirs !
Le tourbillon des jeunes merveilles
Rit d'un destin qui doive finir.

III

Clair égal et tendre
Des lunes d'été,
Où volent les cendres
De vos charités?

Où, belle Mesure
Des nuits et des jours,
S'en va notre usure
De vie et d'amour?

Où se laisse atteindre
L'atome épuisé?
Où va-t-il s'éteindre
Et se reposer?

IV

Dard aigu de Télégone,
Quand l'olive et le raisin
Auront fait à notre automne
Leurs présents demi-divins,

Ton orgueil se flatte! (ô songe!)
Que par toi sera touché
L'éponyme du Mensonge,
De la Haine et du Péché :

Mais apprends qu'au vieil Ulysse
Mieux que toi jurent la mort
Ses amphores que remplissent
Le vin pourpre et l'huile d'or.

CHARLES MAURRAS.

1927.

La Terreur communiste[1]

(1793-1794)

Le Comité de Salut public élu le 10 juillet 1793, après la chute du Comité Danton-Cambon, se composait de neuf membres : Jeanbon Saint-André, Barère, Gasparin, Couthon, Hérault, Thuriot, Prieur de la Marne, Saint-Just et Robert Lindet. Gasparin donna sa démission le 24 juillet pour protester contre l'arrestation de Custine ; Thuriot donna la sienne le 20 septembre pour protester contre la destitution de Fouchard. Robespierre remplaça Gasparin le 27 juillet. Le 14 août entrèrent Carnot et Prieur de la Côte-d'Or, le 6 septembre Billaud-Varenne et Collot d'Herbois. Soit, en dernier lieu, douze membres dont onze resteront en fonctions jusqu'au 9 thermidor.

Agissant et gouvernant en corps, le Conseil est, dans son intérieur, divisé et discordant. Hérault de Séchelles y joue les Alcibiades. Il a été avocat général au Parlement de Paris, assidu au cercle de la Reine et ami de Mme de Polignac. C'est un roué d'ancien régime : riche, voluptueux, corrompu. On l'a chargé de la diplomatie, mais la diplomatie chôme.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er décembre 1927.

Quand Hérault sera décapité, personne ne songera à lui donner un successeur.

Carnot et Prieur de la Côte-d'Or étaient capitaines du génie en 1789 : à eux la section militaire. A Jeanbon Saint-André, ancien capitaine au long cours et ancien pasteur protestant, la marine. A Robert Lindet, que ses quarante-sept ans font le vétéran du Comité, les subsistances.

Billaud-Varenne et Collot d'Herbois, un avocat et un acteur, représentent la faction hébertiste avec qui ils font la liaison. Pour les distinguer des techniciens, « *des gens d'examen* », on les appelle « *les révolutionnaires* ». Ils sont là pour souffler la mort et réclamer du sang. A l'occasion, Collot met la main à la pâte.

Si Prieur de la Marne, toujours en mission, ne donne guère l'occasion de parler de lui, Barère se charge de faire du bruit pour quatre. C'est le maître-Jacques de la maison. Il supplée les absents, aide les présents, prépare et lit les rapports à la Convention. Intarissable, doué d'une mémoire excellente, toujours prêt à improviser n'importe quoi, sur n'importe quel ton, c'est un instrument méprisable, méprisé et commode.

Pour terminer, « *les hommes de la haute main* » : Saint-Just, Couthon et Robespierre à qui sont réservées la politique générale et la direction de l'esprit public. Avec ses vingt-six ans, Saint-Just est le benjamin des douze. S'il n'était pas d'une bravoure à toute épreuve, on dirait que c'est un rhétoricien excité. Persuadé que la raison éternelle s'est incarnée en lui, il abonde en sentences tranchantes et en aphorismes définitifs. Il est beau, insolent, cruel, d'une vanité sans mesure. Comme sa grande ambition est de devenir connétable de la République, il se fait envoyer en mission aux armées, s'y agite beaucoup et déteste Carnot.

Après l'écolier, l'infirme. Couthon est paralysé des jambes, on le traîne dans une petite voiture. On le porte dans les escaliers. C'est un sanguinaire à froid qui a, par accès, des vues d'homme d'État.

Enfin, Robespierre.

Maximilien-Marie-Isidore de Robespierre naquit à Arras le 6 mai 1758, quatre mois après le mariage de ses parents. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par son grand-père maternel, un brave homme de brasseur qui ne put mieux

faire que d'envoyer son petit-fils suivre les cours du collège. C'est, semble-t-il, à cet âge, un bon petit garçon, appliqué, travailleur, aimant les jeux calmes et fier de ses succès. L'évêque le remarque et lui fait obtenir une bourse à Louis-le-Grand. Excellent élève, il est désigné en 1775 pour haranguer le roi qui visite le vieil et célèbre établissement. Louis-le-Grand gardait ses boursiers pendant les études d'université : Maximilien ne le quitte qu'en 1781, licencié et avocat. Somme toute, une enfance austère, sans être particulièrement heureuse. Peu d'événements. De bonnes études. Un brillant succès. Toutes choses assez courantes.

De retour dans sa ville natale, Robespierre est admis sans retard à plaider au Conseil d'Artois. Un président le prend comme secrétaire. L'évêque le nomme juge au tribunal épiscopal : débuts honorables, sans être éclatants. Un portrait de Boilly nous le représente à peu près à ce moment : petit bourgeois propret à la mise soignée ; regard doux, nez retroussé, sourcils bien nets, menton fort, l'expression satisfaite d'un chat ronronnant.

Sa sœur, Charlotte, nous apprend qu'il se levait à sept heures, déjeunait d'une tasse de lait, mettait beaucoup d'eau dans son vin, n'avait de préférences pour aucune sorte de mets, terminait ses repas par une tasse de café, passait ses soirées avec des camarades ou en famille et travaillait dans son bureau quand il n'était point au palais, en visites ou en promenades. M. de la Palisse vivait de cette manière. A ses moments de loisir, Robespierre envoyait aux dames des galanteries laborieuses, comme on en écrit au sortir de l'école et composait des petits vers badins dans le goût du temps, ni bons, ni mauvais.

Ses ennemis disent qu'il avait la voix criarde. Lorsqu'il se surveillait, il la rendait agréable et claire. Sa carrière d'avocat fut banale. Affaires médiocres en médiocre quantité : de quoi vivre. Aussi Robespierre est-il en assez mauvais termes avec ses vieux collègues qu'il accuse, comme bien d'autres, de fermer la route aux jeunes. Un jour, enfin, arrive une cause retentissante. Un M. de Vissery, de Saint-Omer, avait fait mettre sur son toit un paratonnerre en forme de globe hérissé de dards. Les voisins prennent peur et le font abattre par les échevins. L'avocat Buissart qui a le dossier le passe à Robespierre. Durant trois audiences, Robespierre plaide pour la raison bafouée, la science blessée,

le progrès des lumières méconnu. Thème facile, commun à tout le siècle. Succès triomphal : le tribunal fait droit à la demande de Vissery qui redresse aussitôt son globe et ses dards. Mais les voisins ayant provoqué une expertise, on établit que le paratonnerre a été mal installé, qu'il est plus dangereux qu'utile et il est à nouveau renversé. Cause gagnée en première instance, perdue en appel : il n'y a rien là de surprenant.

Les apologistes de Robespierre ont présenté cette période de sa vie comme une ère de succès continuels. Ses détracteurs, comme une ère de déboires incessants. A regarder les choses de près, on ne voit pas qu'ils aient raison, ni les uns, ni les autres. Robespierre est un petit avocat de province, dont la clientèle n'est pas encore assise, mais qui a eu la chance de faire parler de lui hors de sa ville.

Existence recluse, isolée dans le silence d'une ambition aigrie? Pas le moins du monde. Robespierre a des amis particuliers et il fait partie d'une société de jeunes gens, les Rosati, qui se réunissent chaque été pour boire, chanter et dire des vers. Il chantait faux? Possible, mais il ne devait pas être le seul. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de voir en lui en ce moment ni le monstre naissant de la légende, ni le messie marqué du sceau divin que nous décrit son biographe M. Hamel. S'il fallait le définir, on ne pourrait mieux faire que de reprendre les renseignements de passeport : front moyen, figure moyenne, talent quelconque, vie ordinaire, petits besoins, petit tempérament. Que l'on compare cette jeunesse étriquée et propre à la jeunesse orageuse de Mirabeau : celui-ci bouillonnant de passion, hors de la mesure commune, allant d'aventures en scandales, celui-là incolore, semblable à tout le monde, fort en thème tombé dans la procédure.

Si l'on veut comprendre Robespierre, il ne faut pas le voir dans la société ordinaire, où rien ne le désigne, où il n'a rien pour briller et où, en dépit de son travail et de ses connaissances, il a peu de chance de se pousser à un rang distingué. Michelet, qui presque toujours le représente comme un clérical masqué, a en deux phrases donné la seule explication plausible de sa prodigieuse ascension : « *Il faut*, dit-il, *l'étudier, le juger dans le milieu qui lui fut propre. Robespierre doit se prendre dans l'inquisition jacobine.* »

Mot profond qui donne la clef de tout : Robespierre est

l'homme de club par excellence. Tout ce qui le dessert dans la vie réelle lui devient au club un gage de succès. Il a l'esprit peu fécond, peu d'idées, peu d'invention? Il est au niveau de son auditoire, il ne l'effraie pas, il n'excite pas sa jalousie. Sa personnalité est faible, indistincte? Il se fond dans la personnalité collective, il se plie sans effort à la discipline démocratique. Sa situation sociale est presque nulle? Le club est fondé sur l'égalité de tous ses membres et il supporte mal les supériorités extérieures de rang et d'argent. Ses affaires l'occupent peu? Il n'en sera que plus assidu aux séances. Il a peu vécu, son expérience des hommes et des choses est bornée? Le club est une société artificielle construite au rebours de la société véritable. Il a l'intelligence formaliste, sans grande prise sur le réel? Au club, l'action ne compte pas, mais la parole.

En 1783, après le procès du paratonnerre, Robespierre est admis à l'académie d'Arras et, six mois plus tard, couronné par celle de Metz. Comme toutes les académies provinciales du dix-huitième siècle, l'académie d'Arras était gagnée aux doctrines les plus avancées. Fondée en 1738, elle était devenue un centre de propagande philosophique et un laboratoire de « libre-pensée ». Robespierre fait là son apprentissage de militant Il s'y exerce à ce que les francs-maçons appellent *l'art royal* : la manipulation de l'opinion, des élections et des scrutins. Il y apprend à jouer de la passivité des uns et de l'inattention des autres et surtout, suprême talent des meneurs populaires, à entraîner un à un chaque individu en lui faisant croire qu'il va se trouver isolé des autres.

En 1789, les loges et les académies se transforment tout naturellement en comités électoraux : Robespierre mène la campagne, il est élu.

Là encore, ses admirateurs et ses ennemis ne semblent également se tromper lorsqu'à propos de chacune de ses interventions dans les débats de la Constituante, ils alignent, les uns : les épithètes élogieuses que lui décernent certains journaux, les autres : les interruptions et les plaisanteries que les membres de la droite ne manquent pas de lui décocher. Cela n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce que Robespierre fait aux Jacobins.

Pénétré de Rousseau, pétri de la doctrine du Contrat social, exercé par six ans de répétition au maniement des

cabales, il a compris, senti, deviné que la loi des mouvements révolutionnaires est : « *Pas d'ennemi à gauche.* » Il a compris, senti, deviné que plus le gouvernement sera faible, plus les sociétés seront fortes. Il ne s'est pas trompé de terrain : il manœuvre sur celui qu'il sait solide. Cet homme médiocre a le sens, ou si l'on veut, le génie de la Révolution et de son mécanisme.

En 1789, il est royaliste. Après la fuite de Varennes, il demande le remplacement du roi par les moyens constitutionnels. Il est républicain sous la Législative, montagnard sous la Convention. Il va au communisme du même pas que le club. Pas trop vite, pas trop lentement. « *Clootz*, dira-t-il, *a toujours été en deçà ou au delà de la Révolution.* » Et ailleurs : « *Rien ne ressemble plus à l'apôtre du fédéralisme que le prédicateur intempestif de l'indivisibilité.* » Lui, il est orthodoxe, de l'orthodoxie du jour. Ses interventions à l'Assemblée n'ont point d'autre signification. Alors que Mirabeau, Duport, Lameth et bien d'autres s'usent à la poursuite d'ambitions personnelles, il ne monte à la tribune que pour rappeler la Loi et les Prophètes. Il proteste contre l'établissement d'un cens électoral. Il combat les conseils de guerre. Il défend les marins qui se sont mutinés à Toulon, les soldats qui se sont mutinés à Nancy. Qu'on l'applaudisse ou qu'on le hue : peu importe. Il ne parle pas pour l'assemblée, mais pour la clientèle jacobine. Aussi le club fait-il sa gloire. Le 1er avril 1790 il en est nommé président. En juin 1791, il est chargé de préparer le programme pour les prochaines élections. En juillet 1791, après le massacre du Champ-de-Mars et la scission des Feuillants, il est un des rares députés qui restent fidèles à la société mère et il contribue à lui rallier les sociétés des départements : service qui ne s'oublie pas.

Tous les grands révolutionnaires plongent de quelque manière dans la vie. Marat a une maîtresse, Billaud-Varenne est amoureux de sa femme. Fouché a une petite fille qu'il adore. Hanriot aime le vin. Danton est marié et a des enfants. Saint-Just lui-même a eu une adolescence assez mouvementée. Robespierre n'aime rien : ni l'argent, ni les femmes, ni l'aventure, ni la bonne chère. Il vit très modestement chez le menuisier Duplay, au milieu d'une cour de commères et de sots. On lui a prêté une amourette avec Éléonore Duplay, une longue fille commune, aux traits gros et aux

lèvres épaisses, mais cette histoire ne repose sur aucun fondement. L'univers de Robespierre tient dans l'enceinte surchauffée des Jacobins. Il est livré corps et âme à toutes les passions qui l'agitent, sans qu'aucun sentiment extérieur n'en vienne contrarier la marche. On lui a offert des fonctions actives : la présidence du tribunal de Versailles, un siège d'accusateur public près du tribunal criminel de la Seine. Il a refusé la première et donné sa démission avant d'avoir exercé la seconde. Il habite un monde artificiel dont il ne veut pas sortir et qu'il finit par prendre pour le monde véritable.

Sa sincérité est absolue : « *Il ira loin*, avait prophétisé Mirabeau, *car il croit tout ce qu'il dit.* » Et cela est effrayant car cela suppose une déformation si complète de la personnalité que nous avons peine à le concevoir. « *Si dans les seuls malheurs qui puissent ébranler une âme telle que la tienne*, écrit-il à Danton le 15 février 1793, après la mort de sa première femme, *la certitude d'avoir un ami tendre et dévoué peut t'offrir quelque consolation, je te la présente. Je t'aime plus que jamais et jusqu'à la mort. Dans ce moment je suis toi-même...* » Quatorze mois après, l'ami tendre et dévoué poussait Danton sous le rasoir national : « *Danton, le plus dangereux des ennemis de la patrie, s'il n'en avait été le plus lâche...* » Hypocrisie? Non pas. Danton a cessé de marcher du bon pas : rien ne compte plus.

Robespierre fait corps avec le jacobinisme. Comme lui, il est ombrageux et sombre. Comme lui, il a le délire de la persécution. Comme lui, il voit partout des embûches, des complots, des précipices. Comme lui, il est inhumain et violent. Mais, à mesure que les Jacobins s'épurent, leur niveau moral et intellectuel s'abaisse et Robespierre grandit d'autant. Il est honnête, correct et propre de sa personne. Il ne tripote pas dans les fournitures, il ne profite pas des événements pour s'enrichir. Il mène une vie simple et digne : cela suffit pour qu'il soit porté au pinacle. Ajoutons à cela, chez lui : le souci de soigner son personnage et une certaine habileté théâtrale ; chez les autres : un besoin pressant de s'abriter derrière un homme insoupçonnable, le voilà sacré : *Incorruptible.*

Le mot est bien trouvé. Robespierre est incorruptible. Mais Robespierre n'est plus l'homme insignifiant qu'il était. C'est la doctrine révolutionnaire en action.

De là, découle son rôle particulier au sein du Comité. Il ne s'intéresse pas au détail des affaires. Il a abandonné à d'autres la guerre, la marine, la correspondance avec les départements. Il ne va jamais en mission. Sa tâche est de défendre les Jacobins et d'en protéger l'unité.

*
* *

Danton a failli rentrer au Comité en septembre. Il a refusé, ne s'y sentant pas en force. Mais à la Convention où il demeure simple député, son nom, son passé, son éloquence font de lui, bon gré mal gré, le successeur désigné de l'équipe en place. Les mécontents se groupent derrière lui et le poussent en avant. Tient-il personnellement à reprendre le pouvoir? J'en douterais volontiers. Il se dit « *saoul des honneurs* », malade, écœuré. M. Madelin le croit neurasthénique. En tout cas, il est arrivé au moment où l'on songe au repos. Remarié avec une jeune fille royaliste qui a fait bénir leur union par un prêtre réfractaire, il se cantonne dans un bonheur domestique et, muni d'un congé en règle, se retire à Arcis où il demeure cinq semaines, du 13 octobre au 18 novembre.

A Paris, on organise le gouvernement révolutionnaire, on guillotine la reine, Philippe d'Orléans, Bailly, Manuel, Houchard, les Girondins. A Arcis, Danton chasse, pêche, visite ses prés et ses bois. Un jour, comme il était en partie chez de vieux camarades, son neveu Mergez parut, accourant de Paris : « *Vos amis vous invitent à revenir le plus promptement possible. Robespierre et les siens réunissent leurs efforts contre vous.* » Danton haussa les épaules : « *En veulent-ils à ma vie? Ils n'oseraient pas!* » Et comme Mergez insistait : « *Va dire à Robespierre*, cria-t-il, *que je serai assez tôt pour l'écraser lui et les siens!* » Enfin, il fallut partir.

Des dantonistes avaient peu de chance de triompher dans les clubs. Ils ne pouvaient guère agir qu'à la Convention qui, avilie et terrorisée, gardait le droit de renouveler les Comités et le leur faisait sentir de temps en temps. Mais pour ébranler la masse silencieuse du Marais, il fallait au préalable opérer de grands changements dans les esprits. En définitive, tout se trouvait donc subordonné au succès d'une campagne de presse, à laquelle il fut décidé

de donner comme thème : « Plus de guerre ! Plus de guillotine ! »

Les Indulgents, c'est le nom qu'on va leur appliquer, n'avaient qu'un seul journal : *le Rougyff*, assez plate réplique du *Père Duchène*. Camille Desmoulins lança, le 15 décembre, *le Vieux Cordelier*. Le premier numéro était rempli de professions de foi révolutionnaires et d'éloges au Comité, sans qu'on y vît clairement où l'auteur voulait en venir. Personne pourtant ne s'y trompa. Dès le second numéro, sa pensée s'éclairait : Marat est allé au point extrême du « patriotisme ». Au delà, il n'y a plus que « *des déserts et des sauvages, des glaces ou des volcans* ». Le numéro trois ne laissait plus place à l'équivoque. Sous prétexte de traduire Tacite et d'énumérer après lui tous les suspects au temps des empereurs, Camille faisait le tableau transparent des suspects de la République. Dans le numéro quatre, enfin, à travers ses indécences et ses gamineries ordinaires, il laisse éclater le grand mot : « *Je pense bien différemment de ceux qui vous disent qu'il faut laisser la Terreur à l'ordre du jour. Je suis certain, au contraire, que la liberté serait consolidée et l'Europe vaincue, si vous aviez un Comité de clémence.* » Le mot est lâche. Il essaiera ensuite de l'expliquer, de l'affaiblir, de le diminuer. Mais le cri des cœurs lui a répondu et la France en est remuée...

Tout cela, néanmoins, était plus bruyant que dangereux. Desmoulins avait du talent et de la facilité mais ce n'était qu'un galopin vicieux. Danton, redoutable dans ses bons jours, retombait après chaque sortie dans une torpeur qui le rendait incapable d'efforts pour de longs moments. Leurs amis n'étaient point organisés et si leurs plans éveillaient, en secret, de nombreuses sympathies, on trouvait beaucoup plus de gens disposés à les applaudir qu'à les aider.

* * *

Autrement redoutables étaient les hébertistes. Après avoir imposé de haute lutte leur programme social au Comité, ils s'étaient trouvés, du fait même de leur victoire, quelque peu désemparés, n'ayant plus rien à proposer à leur clientèle que le gouvernement ne lui offrît déjà ; mais ils ne tardèrent pas à se ressaisir.

La Convention avait commencé à discuter en octobre

l'établissement d'un nouveau calendrier qui assignait pour point de départ à *l'ère des Français*, le 22 septembre 1792. L'an I allait du 22 septembre 1792 au 21 septembre 1793 à minuit ; l'an II du 22 septembre 1793 au 21 septembre 1794 ; l'an III du 22 septembre 94 au 21 septembre 95 et ainsi de suite. Chaque année devait être divisée en douze mois, chaque mois en trois décades, chaque décade en dix jours. Les cinq jours qui ne s'encadraient pas dans la supputation nouvelle étaient groupés à la fin de l'année sous le nom de jours complémentaires, ou *sans-culottides* : « *A quoi sert votre calendrier?* » avait demandé Grégoire au rapporteur Romme. « *A supprimer le dimanche*, » avait répondu celui-ci. Supprimer le dimanche, les saints, les églises, la religion, le clergé et Dieu : tel fut le nouveau programme hébertiste.

L'Église réfractaire était abattue, mais l'Église constitutionnelle subsistait. Tant que le clergé orthodoxe avait paru menaçant, le clergé constitutionnel avait été comblé des faveurs du gouvernement ; mais dès que le premier eut été dispersé, ce fut le tour du second de représenter le fanatisme et la réaction. Entre les anciens curés et les nouveaux, disait-on, la différence est-elle si grande? Sans doute les seconds sont élus et ont prêté le serment de fidélité, mais n'enseignent-ils pas les mêmes dogmes que leurs prédécesseurs? Ne célèbrent-ils pas les mêmes cérémonies, dans les mêmes lieux, au milieu de la même pompe, dans les mêmes somptueux vêtements, entourés des mêmes ornements d'or et d'argent.

Le tribunal révolutionnaire n'a-t-il pas été contraint de condamner à mort trois prêtres assermentés : l'un pour avoir mal parlé de la Convention, l'autre pour avoir célébré le 15 août la procession du vœu de Louis XIII, le troisième pour avoir dit que Louis Capet était mort en martyr et persisté à chanter le *Domine salvum fac regem* au lieu du *Domine salvam fac rempublicam?*

Oui, il est grand temps d'abattre cette « *caste orgueilleuse* », ces « *cultes superstitieux et hypocrites* », ces « *druides rebelles* » voués à « *une vie outrageante pour la nature* ».

Déjà, dans la Nièvre, le représentant Fouché a ordonné aux prêtres de se marier, interdit le port du costume religieux hors des églises, présidé à la destruction des croix, statues et autres « *enseignes* » qui se dressaient sur les routes, places et lieux publics et, enfin, fait graver sur

les portes des cimetières l'inscription célèbre : *La mort est un sommeil éternel*, ce qui revenait à fermer par décision de police le paradis, le purgatoire et l'enfer. Dans la Somme, le représentant Dumont a proclamé que les prêtres étaient des « *arlequins et des pierrots vêtus de noir* », soumis à une police spéciale « *tout prêtre, suisse, bedeau et autre de cette espèce* », fourré les ecclésiastiques âgés dans une maison d'arrêt et réservé la cathédrale d'Amiens aux fêtes civiques.

Le procureur-syndic de la Commune parisienne, Chaumette, était si hostile à tout ce qui gardait trace de religion, qu'il avait changé ses prénoms de Pierre-Gaspard, contre celui d'Anaxagoras. Lorsqu'il vit que le mouvement de déchristianisation réussissait en province au delà de toute espérance, il se hâta de mettre Paris au niveau des départements les plus éclairés. Le 16 octobre, la Commune interdit tout exercice extérieur du culte ; le 23, elle ordonna l'enlèvement des croix et des effigies religieuses ; le 6 novembre, elle somma l'archevêque Gobel de se rendre à l'hôtel de ville pour y abjurer la religion catholique.

Gobel résista. Il déclara qu'il ne connaissait pas d'erreur dans sa religion et qu'il s'y tiendrait « collé » : « *Fais comme tu veux*, lui répliqua Hébert, *mais si demain tu n'as pas abjuré, toi et tes calotins vous serez tous massacrés.* » Finalement on transigea. La Commune admit que Gobel ne reniât point explicitement ses croyances. Gobel consentit à abdiquer ses fonctions épiscopales.

Au jour dit, il se présenta à l'hôtel de ville suivi de ses vicaires et d'un petit troupeau de prêtres apeurés. Chaumette accueillit le cortège par un discours philosophique et l'on se mit en marche vers le Louvre, suivi de quelques jeunes gens déguisés, porteurs de ciboires, de mitres et de chasubles. A la hauteur du Pont-Neuf, la procession fut accueillie par les cris de : « *A bas la calotte!* » Chaumette s'interposa : « *Non mes amis*, dit-il aux passants, *ce sont de vertueux ecclésiastiques qui vont se déprêtriser à la Convention!* » Ce fut alors un concert de cris, d'applaudissements et de grasses plaisanteries qui ne cessa plus jusqu'à l'entrée des Tuileries. Là, Gobel dut encore entendre deux ou trois discours à la gloire du culte de l'avenir : le culte de la Raison ; puis il fut invité à lire sa soumission et à déposer sur le bureau sa croix pastorale et son anneau. Quand il se fut

exécuté, les ecclésiastiques qui l'avaient accompagné l'imitèrent et aussi ceux qui siégeaient comme députés sur les bancs de l'Assemblée : entre autres Lindet, évêque de l'Eure, et Gay-Vernon, évêque de Haute-Savoie, sans compter un ministre protestant, Julien (de Toulouse), qui renia l'Évangile comme les autres le catholicisme. Un seul refusa : Grégoire, évêque de Loir-et-Cher.

L'affaire paraissant bien engagée, Chaumette se hâta d'organiser une nouvelle manifestation. En trois jours, tout fut prêt et, le 10 novembre, la Raison fit son entrée à Notre-Dame. Tous les défilés révolutionnaires se ressemblent et celui-ci n'est guère différent des autres. En tête, les autorités du département et de la Commune ; derrière, des musiciens et des chanteurs et, pour clore la marche, des jeunes filles vêtues de blanc avec des ceintures tricolores. A l'intérieur de la cathédrale on a édifié une montagne en carton, que couronne un temple grec et que des draperies relient aux bas côtés. Tout autour, des flambeaux et des bustes : Voltaire, Rousseau, Franklin. Il y eut des discours, des chants, de la musique. Les jeunes filles montèrent sur la montagne et du temple sortit une artiste de l'Opéra qui figurait la Raison.

La Convention avait feint d'ignorer la cérémonie. Chaumette alla la quérir à domicile. Musiciens, chanteurs et vestales pénétrèrent à sa suite dans l'enceinte législative. Il annonça que le fanatisme n'avait pu supporter l'éclat de la lumière ; le président Laloy terrassa en paroles l'hydre de la superstition ; Thuriot demanda que le culte nouveau fût célébré une seconde fois et l'on repartit en fanfare pour Notre-Dame. Derechef, le flambeau de la vérité illumina les ténèbres. Les trompettes firent résonner les voûtes. Les blanches jeunes filles escaladèrent la montagne en carton. La Raison ressortit du Temple. Chaumette célébra la nature, la justice et la vérité et l'on se sépara un peu las.

Les jours suivants furent remplis de mascarades analogues : défilés de gardes nationaux en surplis, transport à la Convention des trésors des sacristies, exposition des ci-devant reliquaires aux archives, incinération des reliques, banquet civique à Saint-Eustache, bal à Saint-Gervais... etc.. Enfin, le 23 novembre, la Commune arrêta que les églises et les temples des différents cultes existant à Paris seraient fermés sur-le-champ. Quiconque en solliciterait l'ouverture

serait arrêté comme suspect, et les prêtres rendus responsables des troubles qui pourraient survenir à cette occasion.

A mesure qu'elle se développait, la campagne hébertiste prenait un caractère d'anarchie qui inquiétait et irritait Robespierre. Sa religion était fort vague et il n'éprouvait pour l'Église constitutionnelle aucun attachement particulier, mais il se rendait bien compte que pour être solide et durable, l'entreprise de socialisation des biens et des personnes devrait, à bref délai, s'étendre aux idées morales et religieuses. Il rêvait d'une religion civile incorporée à l'État, servie par lui et garantissant sa morale. L'athéisme crapuleux de Chaumette ruinait son projet et découronnait par avance l'œuvre de la Révolution, en la réduisant au plus bas matérialisme. Crime contre l'esprit qu'accompagnait un crime plus grave encore.

Quatre hébertistes : Proli, secrétaire d'Hérault de Séchelles, Desfieux, Perreyra et Dubuisson, tous trois membres du Comité de correspondance des Jacobins, c'est-à-dire chargés de la liaison avec les sociétés de province, avaient imaginé de créer à l'intérieur des anciens clubs un nouveau réseau de sociétés populaires qui obéissaient à un comité central, siégeant à l'hôtel de ville. Les sans-culottes les plus décidés et les plus énergiques se trouvaient ainsi soustraits à l'influence des comités et soumis à l'impulsion secrète de quelques meneurs. C'est ce que nous appelons, de nos jours, le noyautage. L'État jacobin rongé et manœuvré par le dedans, était menacé de tomber à la merci de la minorité hébertiste, exactement comme l'État constitutionnel, rongé et manœuvré par le dedans était tombé à la merci de la minorité jacobine.

Le Comité de Salut public fut sauvé des deux périls dantoniste et hébertiste par une série de scandales qui, éclatant opportunément, lui permirent d'abattre à la fois ses adversaires de droite et ses adversaires de gauche.

*
* *

Jusqu'à la fermeture de la Bourse, la plus importante des compagnies par actions, la compagnie des Indes, avait été l'objet d'attaques nombreuses de la part des députés qui l'accusaient de fraudes fiscales et d'intrigues souterraines

contre l'assignat. Les plus véhéments des accusateurs siégeaient sur les bancs de la Montagne, parmi les amis de Danton : Fabre d'Églantine, qui avait été son secrétaire au ministère de la Justice, Delaunay (d'Angers), Thuriot, Julien (de Toulouse), Delacroix (d'Eure-et-Loir) et l'ex-capucin Chabot. Ces vertueux représentants étaient mus par des considérations qui n'étaient point précisément désintéressées. Leur jeu très simple consistait à faire tomber les actions de la Compagnie à 5 ou 600 livres par des matières spoliatrices, afin d'en acheter le plus grand nombre possible à ce prix et à les relever ensuite à 4 ou 5 000 livres par des motions rassurantes. Lorsque la suppression des sociétés anonymes fut décrétée en août, la manœuvre ne s'arrêta pas pour cela. Les marchandises et les magasins de la Compagnie furent placés sous scellés, mais le soin d'en fixer les modalités de liquidation remis à une commission de sept membres où trônaient Delaunay et Chabot. Pendant un mois, la commission souffla le froid et le chaud. Enfin, le 8 octobre, parut le décret définitif, qui, chose étrange, n'était point conforme à celui du 24 août. La Compagnie était autorisée à réaliser elle-même son actif sous la lointaine surveillance de quelques commissaires nationaux : cet arrangement avantageux avait coûté 500 000 livres au Conseil d'administration. Chabot en reçut 100 000 pour sa seule part.

Les profiteurs de l'affaire espéraient que leur complaisance intéressée passerait inaperçue. Mais l'un d'eux, Fabre d'Églantine, était, avec Danton, harcelé journellement par les hébertistes qui les représentaient l'un et l'autre comme des endormeurs et des brissotins, complices masqués des fédéralistes et des aristocrates. Chabot et Julien, d'autre part, avaient fort mauvaise réputation. Un mois auparavant, le Comité de Salut public les avait fait exclure du Comité de Sûreté générale parce qu'ils avaient couvert de leur protection le munitionnaire d'Espagnac, accusé lui-même de fraudes sur les marchés militaires. Pour se mettre à couvert et écarter de lui tout soupçon, Fabre se fit dénonciateur.

Le 9 ou 10 octobre, il demanda à être entendu par Robespierre et Saint-Just, assisté des principaux membres du Comité de Sûreté générale : Lebas, Panis, Vadier, Amar, David, et deux autres. Fabre expliqua que la République

était menacée par une grande conspiration dont les chefs étaient Proli, Desfieux, Pereyra, Dubuisson, Chabot et Julien. Selon lui, ces hommes étaient les agents de l'étranger et ils étaient payés pour désorganiser la Révolution. Leurs sentiments patriotiques outranciers n'étaient qu'un masque dont ils couvraient leur besogne de provocation et d'espionnage.

Robespierre et Saint-Just prêtèrent la plus grande attention aux révélations de Fabre. En juillet, on avait, par hasard, découvert à Lille, les papiers d'un émissaire anglais, d'où il résultait que Pitt avait distribué des fonds considérables pour préparer la destruction des arsenaux et des établissements militaires de plusieurs places fortes. Tout ce que disait Fabre allait dans le même sens et présentait les caractères de la plus grande vraisemblance. Sur le moment, néanmoins, le Comité dut se contenter d'ouvrir une enquête : Proli et Desfieux, arrêtés le 12, avaient aussitôt invoqué la protection de Collot et d'Hérault et il avait fallu les remettre en liberté sur-le-champ.

L'affaire n'en resta pas là. Collot et Hérault partirent en mission, l'un à Lyon, l'autre en Alsace, et les accusateurs eurent le champ libre. Violemment pris à parti aux Jacobins par le président du département Dufourny, Chabot crut faire un coup de maître en rééditant la parade de Fabre. Au milieu de novembre, il livra à Robespierre d'abord, au Comité de Sûreté générale ensuite, les noms de ses principaux complices et les détails de la machination. La liquidation de la Compagnie des Indes n'avait été qu'un épisode d'une entreprise plus vaste de chantage et de spéculation, qui avait englobé *la Caisse d'Escompte*, *la Compagnie des assurances incendie et vie* et *la Compagnie des eaux*. De plus, à en croire Chabot, les hébertistes avaient été les instruments d'un aventurier royaliste, le baron de Batz, qui s'était servi d'eux pour pousser la Convention à des mesures maladroites afin de soulever contre elle l'opinion publique. Chabot jurait qu'il n'était entré dans le double complot que pour mieux le dénoncer. A l'appui de ses dires, il remettait au Comité les 100 000 livres qu'il avait reçues. Le député Basire confirma sa déposition.

Fabre d'Églantine avait livré Proli, Desfieux, Pereyra, Dubuisson, Julien et Chabot. Chabot livrait Delaunay et Basire. Mais Proli était le cousin germain de Clootz ;

Clootz, l'ami des banquiers hollandais Van den Yver et le principal théoricien de l'athéisme. Par Proli, on remontait à Hérault. Par Desfieux, à Hébert. Par Clootz, à Chaumette et par Julien à d'Espagnac. D'autre part, Fabre prétendait que Vincent, secrétaire général de la Guerre, faisait le trafic des sursis d'appel. Mais le général de l'armée révolutionnaire, Ronsin, était la créature de Vincent et tous deux les amis d'Hébert. Batz recevait, dans sa maison de Charonne, Basire, Dufourny, et le procureur-syndic Lullier. Chabot était le beau-frère de deux juifs autrichiens, Junius et Emmanuel Frey, dont la maison de banque était demeurée ouverte quand les autres étaient sous séquestre. Les Frey dénoncèrent un agent espagnol, Guzman, qui avait été membre du Comité insurrectionnel du 31 mai. Delaunay fournit la preuve que l'intègre Fabre était partie prenante dans l'affaire de la Compagnie des Indes. Mais Fabre, c'était Danton. Et Danton, c'étaient tous ceux qui avaient tripoté avec lui et pour commencer Desmoulins, son chef de cabinet lors des dilapidations du ministère de la Justice après le 10 Août, et Delacroix, son collègue lors du pillage de la Belgique. Par la dénonciation de Fabre, Robespierre tenait l'extrémité de la chaîne. En tirant, il allait amener à Fouquier-Tinville les plus gros personnages de la Convention fraternellement unis aux plus belles canailles.

« *Deux factions*, disait-il le 8 janvier aux Jacobins, *sont dirigées par le parti étranger... Ceux qui sont d'un génie ardent et d'un caractère exagéré proposent des mesures ultra-révolutionnaires; ceux qui sont d'un esprit plus doux et plus modéré proposent des moyens infra-révolutionnaires. Ils se combattent entre eux, mais, que l'un ou l'autre soit victorieux, peu leur importe; comme l'un ou l'autre système doit également perdre la République, ils obtiennent un résultat certain : la dissolution de la Convention nationale.* »

On arrêta d'abord le menu fretin : ce fut l'affaire des mois de novembre et de décembre. Dans la nuit du 12 au 13 janvier, Fabre était appréhendé à son tour. Danton qui se préparait à parler pour lui à la Convention était cloué à sa place par une phrase de Billaud-Varenne et n'osait plus ouvrir la bouche. Desmoulins rétractait ses précédents articles du *Vieux Cordelier* et comme, quelques jours après, il réclamait de son côté contre l'incarcération de son beau-

père Duplessis, Danton lui donnait publiquement tort : « *Pas de privilèges, une révolution ne peut se faire que géométriquement!* » La déroute.

Les hébertistes étaient plus coriaces. Ronsin et Vincent arrêtés eux aussi avaient dû être libérés sous la pression de leurs amis et ils ne cachaient pas leur intention de tirer une vengeance éclatante du Comité. Avant d'aller plus loin, Robespierre jugea prudent de mettre de son côté les bandes sans-culottes. La loi de ventôse qui distribuait les biens des suspects aux « patriotes indigents » lui en fournit le moyen. Lorsque les hébertistes voulurent, quelques jours plus tard, provoquer une journée, leurs appels tombèrent dans le vide.

Le 14 et le 15 mars, Hébert, Clootz, Vincent, Proli, Dubuisson, Pereira, Desfieux, Ronsin étaient arrêtés. Jugés du 21 au 23. Guillotinés le 24.

Le 30, c'était le tour de Danton, de Delacroix et de Desmoulins. Fouquier-Tinville leur adjoignait Hérault, Guzman, d'Espagnac, Chabot, Basire, Delaunay, les frères Frey. Procès du 2 au 5 avril. Guillotinés le 5.

Une conspiration des prisons fabriquée par la police servit de prétexte à une nouvelle fournée : Chaumette, Gobel, la veuve d'Hébert, Lucile Desmoulins, deux généraux, en tout dix-sept personnes (13 avril).

Les sociétés populaires organisées par Proli furent supprimées, l'armée révolutionnaire de Ronsin dissoute, les autorités parisiennes épurées, vingt et un représentants en mission rappelés : il ne restait rien des factions.

Tandis que Saint-Just mettait au point un projet d'instruction publique qui permettait à l'État de s'emparer des enfants dès leur plus jeune âge, Robespierre jugea que le moment était venu d'élever la religion républicaine sur les ruines des anciennes superstitions.

Le 7 juin, il prononçait à la Convention un discours très étudié sur les rapports des idées morales et des principes républicains. Le fondement de la société, disait-il, en substance, c'est la morale. La morale est vaine si elle n'est accompagnée de sanctions. Nulle sanction n'est plus efficace que la sanction d'une divinité qui supplée aux erreurs et aux insuffisances de l'autorité humaine. Mais s'il n'y a point de divinité? Peu importe. Tout ce qui est utile au monde et bon dans la pratique est la vérité. En conséquence de quoi,

la Convention adopta sans plus tarder un catéchisme en quinze articles.

L'article 1er reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Les articles 2 et 3 énumèrent les devoirs envers l'Être suprême, à savoir : la haine des tyrans, la punition des traîtres, la fraternité et la pratique de la justice. Les articles 4 à 10 institueront des fêtes qui rappelleront l'homme « *à la pensée de la divinité et à la dignité de son être* ». Ces fêtes sont : le 14 juillet, le 10 août, le 21 janvier et le 31 mai, plus trente-six fêtes décadaires à la gloire de l'Être suprême, de la République, de la Justice, de la Pudeur, de la Frugalité, du Stoïcisme, de la Foi conjugale, etc... Les autres articles maintiennent la liberté des cultes, mais punissent selon la rigueur des lois « *les rassemblements aristocratiques* » et les « *prédications fanatiques* ». La première fête est fixée au 20 prairial, qui se trouve être le dimanche de la Pentecôte (8 juin).

Ce fut assez ridicule. Devant le pavillon central des Tuileries, que couronnait un colossal bonnet rouge, s'élevait jusqu'à la hauteur du premier étage un amphithéâtre de verdure chargé de fleurs, de vases, de drapeaux et de statues. En bas une statue de l'athéisme en étoupe, à l'intérieur de laquelle nichait une Sagesse incombustible. Au Champ-de-Mars, l'inévitable et symbolique Montagne pourvue de tous ses accessoires : une colonne de cinquante pieds, une grotte, des sentiers abrupts, quatre tombeaux étrusques, une pyramide, des candélabres, un temple grec et un autel.

Tout avait été réglé par David et le programme des réjouissances répandu à des milliers d'exemplaires. À cinq heures du matin, rassemblement des quarante-huit sections qui répètent une dernière fois l'hymne de Méhul que les professeurs du Conservatoire leur ont seriné pendant trois jours. A huit heures, départ pour les Tuileries, au pas cadencé et en rang, les citoyennes en blanc, les citoyens porteurs de branches de chêne et les enfants avec des corbeilles de fleurs. A dix heures, salve d'artillerie, musique, arrivée à la Convention. Robespierre, élu président pour la circonstance, s'installe sur un fauteuil isolé et lit un court sermon que lui a préparé un vieux curé. Les chœurs de l'Opéra soutenus par les sectionnaires entonnent l'hymne : *Père de l'univers, suprême intelligence...* Robespierre descend de son perchoir, met le feu à l'athéisme en étoupe

et la Sagesse incombustible apparaît barbouillée de suie.

Départ pour le Champ-de-Mars en procession : les sections par ordre alphabétique, trois musiques militaires, cent tambours, un char de la Liberté traîné par huit bœufs, les députés une gerbe de fleurs à la main, Robespierre en frac bleu, bien en évidence, vingt pas en avant des autres. On fit le tour de la Montagne, les députés et les chœurs grimpèrent par les sentiers escarpés. On rechanta : *Père de l'univers, suprême intelligence...* Au dernier couplet une formidable canonnade éclata, les enfants répandirent des fleurs, les sans-culottes des deux sexes s'embrassèrent. C'était fini. La Convention rentra encore aux Tuileries et les citoyens qui avaient des assignats se dispersèrent dans les guinguettes.

*
* *

La fête de l'Être suprême avait été l'apothéose de Robespierre. Porte-drapeau de la Révolution, il en était passé le maître. Chaque jour lui apportait des lettres d'adoration... « *Admirable Robespierre, flambeau, colonne, pierre angulaire de la République...* » — « *Je veux rassasier mes yeux et mon cœur de tes traits...* » — « *Protecteur des patriotes, génie incorruptible, montagnard éclairé qui voit tout, prévoit tout, déjoue tout...* » — « *Tu es ma divinité suprême, je te regarde comme mon ange tutélaire...* » A l'étranger on ne disait plus : la République, on disait : Robespierre : « *Les armées de Robespierre...* » — « *La flotte de Robespierre...* »

A force de respirer cet encens qui lui arrivait par larges bouffées, Robespierre était devenu d'une vanité maladive, ne pardonnant pas un froissement d'amour-propre et s'irritant des plus légers soupçons. Mais comme il avait le caractère faible, il s'imaginait désarmer les critiques en faisant sans cesse son apologie. Ses collègues du Comité en étaient venus à ne plus pouvoir le supporter. Entre Carnot d'une part, Saint-Just et lui de l'autre, les disputes étaient si fréquentes et si bruyantes qu'elles provoquaient des attroupements sous les fenêtres du pavillon de Flore.

L'irritation n'était pas moindre parmi les conventionnels. Les uns avaient jugé grotesque le défilé du 20 prairial et ne pardonnaient pas à Robespierre de les avoir mêlés à cette bouffonnerie ; les autres l'accusaient à mots couverts d'aspirer à la dictature. Les membres du Comité de Sûreté

générale dénonçaient ses empiétements : n'avait-il pas organisé, sous la direction de son compatriote Herman, un bureau de police secrète directement rattaché au Comité de Salut public? Enfin, et surtout, les proconsuls rentrés récemment de province : Fouché, Fréron, Barras et Tallien qui sentaient planer sur eux une menace constante et se demandaient si leurs prévarications n'allaient point, à leur tour, les conduire à la guillotine. La loi de prairial qui portait que les députés pouvaient être désormais traduits au tribunal sans que la Convention ait été consultée, réunit toutes les haines éparses. Une semaine se passa en conciliabules angoissés. Cinquante députés ne couchaient plus dans leur lit et ne se montraient à l'Assemblée qu'en passant, terrifiés quand, par hasard, Robespierre les regardait : « *Il va se figurer que je pense quelque chose,* » balbutiait l'un d'eux qui avait cru être remarqué.

Un membre du Comité de Sûreté générale, le vieux Vadier, qui était voltairien dans l'âme et qui, au fond de lui-même, considérait Robespierre comme un vulgaire calotin, imagina alors de mêler le nom de l'Incorruptible à une extravagante bouffonnerie qui venait d'être découverte par deux de ses agents. Une vieille folle du nom de Catherine Théot réunissait dans son logement de la rue Contrescarpe une petite bande d'illuminés, à qui elle annonçait l'arrivée prochaine du Messie. Catherine avait un directeur de conscience, dom Gerle, à peu près aussi détraqué qu'elle. Ce dom Gerle avait été membre de la Constituante et Robespierre lui avait donné jadis un certificat de civisme. Dans son rapport à la Convention, Vadier assaisonna avec art toute cette histoire et à travers ses réticences et ses calembredaines on entrevoyait que le Messie annoncé par Catherine était Robespierre en personne. Vadier était un pitre. La Convention, à l'écouter, rit de tout son cœur. Robespierre sentit qu'à travers « *la Mère de Dieu* » c'était lui qui était visé et il eut la sottise d'accuser le coup, en contraignant le soir même Fouquier-Tinville à lui remettre le dossier Théot.

Le lendemain, le tribunal révolutionnaire jugea une fournée de cinquante accusés parmi lesquels figurait une Mme de Saint-Amaranthe qui tenait un tripot au Palais-Royal. Un certain amiral qui avait tiré un coup de pistolet sur Collot d'Herbois, une petite ouvrière, Nicole, qui avait donné à manger à un ci-devant et une jeune fille de vingt

ans, Cécile Renault, que l'on avait arrêtée à la porte de Robespierre et qui était poursuivie pour tentative d'assassinat parce qu'on avait trouvé sur elle deux petits couteaux de poche. Les cinquante-quatre furent guillotinés. Cécile Renault, couverte du voile rouge des parricides, avait l'air d'un enfant. Quand la Nicole fut liée sur la planche à bascule, on l'entendit qui demandait très doucement : « *Suis-je bien ainsi, monsieur le bourreau?...* » Il y eut dans la foule une stupeur immense. Personne ne protesta à haute voix, mais le bruit courut, lancé par on ne sait qui, que cette horrible exécution n'était qu'une vengeance d'amoureux. Au reste le frère de Robespierre, le jeune Augustin, dit Bonbon, fréquentait chez Mme de Saint-Amaranthe et de ce côté aussi, il y avait quelque chose de louche...

Robespierre avait voulu faire de la police. Il devait sentir que sur ce terrain il n'était point de taille.

La Révolution est à bout de course. Hommes, biens, idées, religion, tout a été jeté au creuset. Le temps n'est plus de démolir, mais de gouverner. Si Robespierre avait été un homme d'État, il se serait jeté à la besogne et aurait pris les difficultés à bras le corps. Mais Robespierre n'était plus qu'un prophète abandonné par l'Esprit. Ayant soufflé à tous les vents les maximes du *Contrat social*, n'ayant plus rien à enseigner, il s'affaissa comme une outre vide. Il redevint ce qu'il était : un petit avocat d'Arras.

Tandis que Fouché, Tallien, travaillent jour et nuit à sa perte, tandis que les fils de la conjuration se nouent sous ses yeux, il joue à l'enfant gâté, il boude, il se plaint. Pendant un mois il ne met plus les pieds au Comité. Il fait bien exclure des Jacobins Fouché et Dubois-Crancé, mais le 23, à l'instigation de Barère, il se prête à une réconciliation plâtrée avec Vadier, à qui il cède son bureau de police. Puis tout à coup, le 26, il arrive à la Convention et, sans avoir prévenu Saint-Just ni Couthon, il prononce un discours de la dernière maladresse : « *J'ai besoin d'épancher mon cœur, vous avez besoin d'entendre la vérité... Les affaires politiques reprennent une marche perfide et alarmante; le système combiné des Hébert et de Fabre d'Eglantine est poursuivi maintenant avec une audace inouïe. Les contre-révolutionnaires sont protégés... Le patriotisme et la probité sont proscrits...* » Passant ensuite des généralités aux individus, il attaque, sans les nommer, tous ceux qu'il imagine lui être opposés,

et qu'il précipite du même coup dans les bras de Fouché, Barrère d'abord : « *On vous parle beaucoup de nos victoires. Racontées avec moins de pompe, elles paraîtraient plus grandes.* » Carnot : « *On a semé la division parmi les généraux, l'aristocratie militaire est protégée; les généraux fidèles sont persécutés, l'administration militaire s'enveloppe d'une autorité suspecte.* » Cambon : « *Un système raisonnable de finances est à créer; celui qui règne aujourd'hui est mesquin, prodigue, tracassier, dévorant...* » Billaud, Collot et les communistes : « *Les conspirateurs nous ont précipités, malgré nous, dans des mesures violentes, et réduit la République à la plus affreuse disette...* » Vadier, Amar et les membres de la police : « *Il existe une conspiration contre la liberté publique... elle a des complices dans le Comité de Sûreté générale et dans les bureaux de ce Comité...* » Enfin, conclusion : « *Punir les traîtres, renouveler les bureaux du Comité de Sûreté générale, épurer ce Comité lui-même..., épurer le Comité de Salut public..., écraser les factions...* »

L'effet fut énorme. La Convention eut le sentiment qu'un gouffre s'ouvrait à ses pieds. Vadier, Cambon, Billaud, Fréron, vingt autres somment Robespierre de préciser ses accusations. Des noms ! La liste ! Qui au Comité de Salut public? Qui au Comité de Sûreté générale? « *Quand on se vante d'avoir le courage de la vertu*, crie Charlier, *il faut avoir celui de la vérité. Nommez ceux que vous accusez!* » Robespierre ne comprend pas qu'en en nommant dix, il en rassurerait trois cents. Il ne veut pas « *blanchir tel ou tel* » et comme on le presse : « *Je persiste dans ce que j'ai dit.* » La Convention refuse de voter l'impression de son discours et le soir, tandis qu'il va se faire acclamer aux Jacobins, Fouché et Tallien négocient en hâte avec le Marais et le gagnent.

La journée du lendemain se décompose en deux : une séance à la Convention et un soulèvement de la Commune. La séance de la Convention dura près de cinq heures : cinq heures de menaces, d'invectives et de hurlements, au bout de quoi Robespierre, qui n'a pu placer un mot, est décrété d'accusation avec Saint-Just, Couthon, Robespierre jeune et Lebas, du Comité de Sûreté générale. Dumas, président du tribunal révolutionnaire, est cueilli sur son siège à l'audience et Hanriot, complètement ivre, vient se faire prendre bêtement dans les locaux du Comité. Vers six heures, l'Incorrup-

tible et son état-major sont expédiés au Luxembourg et à la Force.

Au même moment, la Commune se déclare en insurrection. Le maire Fleuriot-Lescot et le vice-président Coffinhal délivrent les prisonniers et les emmènent un à un à l'hôtel de ville tandis qu'Hanriot, avec deux cents canonniers, fait mine de bloquer les Tuileries. Un geste de Robespierre et la Convention est perdue. Robespierre ne fait pas ce geste. Il parle, une heure, deux heures, trois heures... Les groupes, rassemblés place de Grève, s'agitent incertains et inquiets... A minuit et demi, les émissaires de la Convention proclament aux carrefours la mise hors la loi du tyran et de ses complices, de la Commune et de ceux qui répondront à son appel. La mise hors la loi ! La mort sans jugement ! Une pluie diluvienne s'étant mise à tomber, les sectionnaires en profitent pour se disperser. Barras, suivi de quelques gendarmes et d'une poignée de partisans, envahit en trombe l'Hôtel de Ville. Lebas se fait sauter la cervelle. Robespierre se tire un coup de pistolet et se brise la mâchoire. Son frère se jette par une fenêtre et se casse la jambe en tombant. Saint-Just se laisse prendre sans résistance. Quelques heures après, on découvre Couthon faisant le mort au bas d'un escalier et Hanriot blessé dans une cour.

Robespierre et vingt et un complices furent conduits à la guillotine le lendemain 28 juillet (10 thermidor), à cinq heures du soir. Robespierre monta le vingtième, Fleuriot le dernier. Le 29, soixante-dix membres de la Commune furent décapités et douze encore le 30.

Depuis la Fédération, on n'avait vu pareille allégresse. La joie populaire déferlait en un formidable tumulte de rires, de cris, de lazzis et de chansons.

Quand les municipaux passèrent liés dans leurs charrettes, un rugissement s'éleva de la foule : *A bas le maximum!*

La Révolution communiste était morte.

PIERRE GAXOTTE.

Le Sens profond du problème alsacien

On se tromperait sur l'essence du problème alsacien, on s'égarerait dans la recherche de la solution, si on le regardait comme un problème local, fût-ce en l'attribuant à des influences extérieures plus ou moins déguisées.

Le problème alsacien ressortit, d'abord, au problème français. Il présente tous les aspects de celui-ci ; on y retrouve tous ses éléments, compliqués, il est vrai, de quelques autres, qui sont spécifiquement alsaciens. Il n'y a pas de lieu où l'on puisse sentir d'une manière plus aiguë toutes les difficultés présentes de notre vie nationale, où s'affirme davantage la constance de certaines vérités, singulièrement obscurcies au regard du plus grand nombre des Français. L'Alsace a été unie durant plus de deux siècles à la France. De notre défaite de 1871 à notre victoire de 1918, elle a subi le « joug allemand ». Dans une unanimité pratiquement absolue, elle a supporté celui-ci longtemps avec une impatience souvent indocile, ensuite avec une profonde indifférence à l'égard des choses de la « Grande Allemagne ». Si un bon nombre de ses fils en sont venus à ressentir aujourd'hui un « joug français », et si quelques-uns d'entre eux pensent que l'Allemagne puisse être la garante et la protectrice de son « alsacianité », c'est un paradoxe que la propagande allemande ne suffit pas à expliquer, quelles que

soient son habileté et ses ressources. Il y a autre chose. L'Alsace n'est pas allemande, elle n'a jamais voulu et ne veut pas le devenir ; elle est alsacienne et entend le demeurer : il n'eût dépendu que de nous de l'y aider, pour son profit et pour le nôtre.

Oublions la littérature, et l'imagerie. Elles ont fait beaucoup de bien, et plus de mal encore. Barrès, Bazin, Hansi, Zislin, et la flûte charmeuse de Mme de Noailles elle-même ont égaré bien des jugements, faussé bien des vues, préparé bien des déceptions. Entre l'autonomisme actuel des Ricklin et des Bulach, et celui que formulait un abbé Wetterlé, sous la botte allemande, il y a une filiation de fait et de pensée. Par la force des choses, et par le jeu même de l'équilibre, non moins que pour des raisons de sentiment, l'autonomisme alsacien a été antiallemand sous le régime allemand ; s'il est devenu (on peut le dire pour ses tenants extrêmes) antifrançais, c'est pour une large part à la politique française qu'il le faut attribuer. Il a cheminé, certes, et s'est développé ; il s'est cristallisé, pourrait-on dire ; il a trouvé un encouragement et comme une justification juridique dans certaines des idées qui ont inspiré les négociateurs du traité de Versailles, la protection des minorités nationales, en premier lieu ; il a pu dévier dans ses applications, s'égarer même quant aux affinités qui devaient déterminer celles-ci. On ne voit pas que, dans son essence, il ait perdu son caractère fondamental et sa raison d'être initiale. On a pu dire, pour en sourire et s'en rassurer, qu'il était une création d'intellectuels. Cela est vrai jusqu'à un certain point, en tant qu'il a pris une forme politique, reçu une charte et une organisation qui sont, du reste, à bien des égards, artificielles. Il n'eût pas atteint son actuel degré de développement s'il n'eût exploité, exalté des sentiments et on peut dire des instincts qui étaient dans l'Alsace en puissance.

Il est assez curieux, d'ailleurs, de constater que certains facteurs de fait ont eu, sur le sol de l'Alsace, des conséquences dont on trouverait maints autres exemples sur la carte politique de l'Europe. Nous lisons, dans une petite brochure publiée pendant la guerre, par MM. Ernest Lavisse et Christian Pfister, sur *la Question d'Alsace-Lorraine*, ces lignes profondément vraies : « On exagérerait à peine, si l'on disait que c'est la France qui, en amalgamant les divers

éléments qu'elle y a trouvés, et en y ajoutant l'influence de son propre génie, a créé cet être politique qu'on appelle l'Alsace. » Elle l'a créé en 1648 ; d'une poussière de prévôtés, de seigneuries et de villes libres, elle a fait une province dont le ciment ethnique et linguistique a formé rapidement un tout homogène. On peut dire que l'Allemagne, en 1871, a créé *l'Alsace-Lorraine*, moins en arrachant à la France cette province et ce morceau de province qu'en les réduisant à un isolement qui devait leur donner la conscience d'un être commun. Cinquante et quelques années n'auront pas suffi à donner à cette création le sentiment d'une unité que viennent du reste contrarier des différences d'abord ethniques. Et si le génie allemand a tenté d'y marquer son empreinte, ses réussites se sont à peu près bornées aux choses de la civilisation matérielle. Il n'en a fait un tout que d'une manière temporaire. Ni dans le domaine de la culture, ni dans celui du sentiment, ni enfin dans celui de l'identité politique, l'annexion non plus n'a été réalisée.

Mais quand on voit les autonomistes d'aujourd'hui s'attacher à décider du sort de l'Alsace-Lorraine ressuscitée, il faut convenir qu'à défaut d'une idée proprement politique, ils peuvent s'appuyer sur un assez grand nombre d'habitudes communes, d'intérêts convergents et de souvenirs partagés pour ne pas devoir uniquement recourir aux artifices de l'idéologie. Il y a cent raisons de penser que leur projet, outre qu'il est extrêmement dangereux pour la France, n'est pas réalisable en l'état présent de l'Europe. Il n'en est pas moins vrai qu'on touche ici la valeur de certains facteurs qu'on aurait le plus grand tort de rejeter par *a priori* si l'on veut éclairer les difficultés dont l'Alsace est présentement le théâtre et l'enjeu.

Il n'y a pas, il n'y a plus d'Alsace-Lorraine. Il y a l'Alsace. Nous ne croyons pas qu'elle soit près de devenir un État ; elle est peut-être en puissance une nation ; elle est, en tout cas, quelque chose de réel, de concret, de défini, avec sa personnalité, son caractère, ses traditions et ses besoins. Des hommes qui se font les avocats de notre régime centralisateur exploitent volontiers cet argument que la monarchie française était, elle aussi, fortement centralisée. Il lui fallait faire la France, d'abord ; mais il est certain qu'elle l'a faite sans hâte, attendant du temps et d'une politique sagement réaliste les résultats qui se fussent refusés à la

violence ou à l'impatience. Louis XIV annexant l'Alsace, Napoléon l'enrichissant, se gardèrent de la brusquer et de la blesser. C'est encore dans la brochure de MM. Lavisse et Pfister que nous lisons ceci : « Les habitants purent conserver leurs coutumes, leurs habitudes, leur dialecte ; l'allemand fut enseigné dans les écoles comme par le passé ; le gouvernement ne songea point à imposer notre langue. » Grand exemple et sage conseil dont les siècles n'eussent point dû affaiblir la portée et que l'Empereur, succédant à la République « une et indivisible », ne dédaigna point de suivre. On rougit d'avoir à rappeler sa formule : « Laissez ces braves gens parler leur langue, ils sabrent en français. » L'unité française? Nous sommes autant que personne sensible à ce qui la pourrait atteindre. Il faut poser pourtant que si on la regarde comme le but unique de toutes les activités individuelles, corporatives et provinciales qui s'y rencontrent, on substitue à ce qui devrait être le but ce qui n'en est que le moyen et la garantie.

Il y a l'Alsace. Nous ne nous dissimulons pas quels germes de discorde a jetés en son sein une politique qui porte en elle, parce qu'ils sont sa raison d'être, tous les facteurs de destruction qui peuvent menacer l'ordre et jusqu'à l'existence de la société. Divisée et déjà atteinte, elle reste l'Alsace, c'est-à-dire une province qui n'est pas réductible aux autres, qui a besoin, pour durer et progresser, d'un climat moral qui lui convienne. La question d'Alsace est indéniablement susceptible d'incidences européennes ; elle pose la question toute pratique de l'administration et de ses méthodes ; elle pose le problème de l'État, de son autorité, de ses prérogatives. On peut dire qu'en dernière analyse, au fond du douloureux problème qui nous occupe, il y a un aspect nouveau du conflit fratricide qui met aux prises, depuis plus d'un siècle, une France fille aînée de l'Église et une France fille de la Révolution. On a appelé le malaise alsacien un « accès de fixation ». Ingénieux, mais erroné. C'est une poussée ganglionnaire ; c'est, à l'origine, la réaction d'un corps sain devant le mal qui le contamine.

Problème français, avons-nous dit. La question de l'État ne se pose pas pour la France « de l'intérieur » avec une acuité moindre. Si elle prend en Alsace un relief plus accusé, c'est parce que l'habitude de nos maux a atténué nos réflexes, inhibé notre faculté de réaction. Quand on voit le mal,

ici, qu'on mesure sa progression et ses ravages, on ne peut pas ne pas frémir. Et si, cessant d'isoler le phénomène alsacien, on le regarde à côté de tant d'autres maux qui nous rongent, énervant l'autorité, stérilisant nos efforts, affaiblissant l'esprit civique et le sens national, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la résistance de notre organisme ou de la sérénité de tant de Français endormis dans une trompeuse quiétude.

Il faut revenir aux idées mères, aux vérités éternelles. Il faut redire que les sociétés qui se partagent l'homme n'ont pas d'autre objet que de lui permettre d'atteindre sa fin. Nous demeurons sur le plan humain ; il y a la famille, dont il est inséparable, le village, la province, la nation. Ces sociétés ne s'intègrent l'une dans l'autre, jusqu'à la plus élevée, que pour atteindre elles-mêmes leurs fins respectives. Et les droits de chacune d'elles, limités par le bien commun qui établit entre elles un équilibre bienfaisant fondé sur une discipline nécessaire, sont d'autant plus forts qu'elle est plus proche de l'homme. Les droits de la famille, comme son existence, les droits de la province, comme son existence, sont antérieurs à ceux de l'État. Un chrétien sait cela dès le petit catéchisme. C'est par analogie, mais ce n'est que par extension, que le quatrième commandement définit aussi les devoirs envers la patrie, comme envers tous les supérieurs. L'État est une société de familles, de corporations et de provinces ; il n'a de raison d'être que parce qu'il garantit leur continuité et l'exercice de leurs droits, dans un ordre qu'il est chargé de maintenir, dans une justice qu'il lui appartient d'assurer. A proportion où il s'eloigne de son rôle, il s'affaiblit, il affaiblit, il égare et épuise des forces qu'il a d'autant plus le devoir de ménager qu'il en est tout ensemble le gardien et le comptable. Quand il veut établir entre les citoyens une égalité, entre les provinces une identité qui nient en fait les buts et les conditions de la vie et les enseignements de l'expérience, les provinces et les citoyens s'insurgent.

Veut-on considérer, comme un exemple d'autant plus significatif qu'on discerne ici quelques-uns des efforts les plus persévérants de notre État, la question de l'école? Le maître d'école n'est pas autre chose qu'un délégué des parents. Et si la liberté n'est pas un vain mot, c'est le droit strict des parents de vouloir que leurs enfants reçoivent un

enseignement et une formation qui correspondent à leurs propres certitudes spirituelles. On n'exclut pas la plus large tolérance. Mais on conçoit que des parents catholiques, des parents protestants, ou des parents israélites désirent et aient le droit d'envoyer respectivement leurs enfants dans une école confessionnelle catholique, protestante ou israélite ; on conçoit même que des parents libres penseurs désirent et aient le droit d'envoyer leurs enfants dans une école où la libre pensée, qu'on peut regarder comme une confession, soit la règle. Que l'État exerce en toutes ces écoles un droit de regard, qu'il contrôle si rien ne vient enseigner aux citoyens de demain la subversion contre la patrie ou contre la société, il le peut et le doit, certes. Ce n'est pas de la religion qui rend à César ce qui appartient à César qu'il peut craindre quoi que ce soit. Mais il sort de sa fonction, il devient proprement un tyran, quand il veut, lui, sous le prétexte du reste irrecevable de former des hommes, préparer des électeurs en enseignant aux enfants une morale qui ne peut pas être neutre, effectivement, sans être areligieuse ou antireligieuse. Cet exemple prend ici une valeur qui n'est pas qu'abstraction. La question de l'école s'est posée en Alsace, et notre État s'y est trompé, comme il s'est trompé à propos des droits religieux, à propos du problème linguistique, à propos de l'administration, à propos du fonctionnement et du règlement des affaires locales et provinciales. Les Alsaciens l'ont vu abuser et mésuser d'une autorité qu'il détournait de son objet véritable. Ils sont républicains, peut-être, mais ils ont vu que nous n'avions qu'un seul mot, nous, pour désigner le service de la chose publique et l'industrie de nos politiciens démagogues. Ils ont vu que notre république n'était pas une forme de gouvernement, qu'elle reposait sur un dogme, et en vivait, dût la France en mourir ; ils l'ont découverte hostile foncièrement à toute religion et à toute métaphysique, parce qu'elle s'est fait à elle-même une métaphysique de l'expérimentalisme le plus borné et le plus inhumain ; ils ont compris qu'elle était une parodie de religion et une caricature de ce qu'ils respectent.

Il s'est passé, alors, ce qui se passe devant de telles erreurs et de tels abus, en tout lieu où les forces vraies demeurent intactes. L'Alsace en tant que peuple, les Alsaciens en tant qu'hommes, se sont rapprochés des sources naturelles de toute vie, des conditions indispensables de

l'ordre et de la durée. Leur action a d'abord été réaction. Dépouillée de tout ce qui la surcharge et trop souvent la vicie, elle demeure une manifestation de l'instinct de conservation. Elle enseigne que la nature ne se violente pas impunément, qu'elle est toujours la plus forte, et qu'elle se venge. Elle rappelle que le Droit ne naît pas des codes et de textes, qu'il est immanent, éternel, antérieur aux lois, supérieur aux votes. Elle prouve enfin que la vie des peuples est conditionnée par des inégalités, disons des différences, inévitables, mais nécessaires et bienfaisantes. A l'État d'équilibrer les antagonismes des classes, des métiers et des provinces, de concilier et de compenser leurs dissemblances. S'il est incapable d'établir cette harmonie, non seulement il les laisse subsister, mais il les entretient, les accentue, les exaspère. Il crée et, en définitive, nourrit tous les particularismes et toutes les anarchies.

Quelque intérêt qu'on pût accorder à ces vues de philosophie politique, elles seraient bien vaines ici si on n'essayait d'en dégager des espoirs de salut et des moyens de guérison.

*
* *

L'Alsace est désenchantée, sur certains points révoltée. Elle a fait des comparaisons, et les a faites dans les conditions qui nous étaient le moins favorables. On a beaucoup parlé de « lune de miel » terminée. Cela ne dit qu'une partie de la vérité. L'Alsace est semblable à une femme encore jeune qui, après avoir été contrainte à un mariage de raison, a été ravie par l'idéal fiancé de sa jeunesse. Mais le temps a passé, le charme se dissipe, le caractère et les défauts de l'élu vieilli s'accusent chaque jour davantage. La déception se précise. Et l'amoureuse blessée est amenée à admettre que le mari sévère et rustre qu'elle subissait avait bien des qualités de sérieux, de méthode et d'équilibre qui manquent à son brillant successeur. Elle l'analyse et s'analyse, elle oublie jusqu'à son bonheur d'hier, et si elle s'en souvient parfois encore, c'est pour trouver, par une sorte d'illusion à rebours, que la joie de la délivrance y avait plus de part que la joie du rêve réalisé.

Et maintenant, il faut recoudre...

Sur le plan des choses pratiques, il n'y a peut-être de fautes irréparables que celles qui se sont inspirées d'une

erreur de pensée que l'on ne voudrait point reconnaître. C'est assez dire que la clef du problème alsacien est à Paris, que c'est Paris seul qui, ayant commis le mal, peut, s'il en prend conscience, le réparer, que c'est à Paris, enfin, plus qu'à Strasbourg, ou à Colmar, que l'on a travaillé pour le roi de Prusse. On ne l'a pas fait exprès, peut-être. Ce n'est pas exprès non plus que l'on désarme la France, que l'on se prête à toutes les suggestions de nos anciens alliés ou de nos anciens ennemis, que l'on ruine et que l'on discrédite toutes les hiérarchies nécessaires au pays, que l'on suscite, enfin, en Alsace, en Bretagne, en Flandre, des autonomies dans lesquels les provinciaux et les provinces voient, à leur corps défendant souvent, le seul remède qui leur paraisse assez sûr.

Mais, derrière l'Alsace, il y a l'Allemagne.

Nous savons : une Alsace « médiatrice entre la France et l'Allemagne », c'est un généreux projet et un beau rêve. Il postule, quant à l'Alsace, l'amitié désintéressée de l'Allemagne. En dépit de ses protestations présentes, il semble que celle-ci éprouve plus de convoitises pour les richesses naturelles de l'Alsace que d'affection véritable pour les Alsaciens. Nous savons encore : plusieurs Alsaciens éminents, et qui n'ont entre eux aucun autre point de contact, nous ont exposé une thèse séduisante de rapprochement franco-allemand, fondé sur le terrain des intérêts économiques et inspiré de la nécessité de refaire une Europe devant l'hégémonie grandissante de l'Amérique. Mais cela postule une France forte et rajeunie. Attendons et espérons, sans négliger d'agir. L'un et l'autre de ces désirs demeurent, pour longtemps encore, du domaine de la pure spéculation.

Il faut regarder les choses comme elles sont. Deux siècles de vie française, puis un demi-siècle de séparation passé pour l'Alsace dans une atmosphère de germanisme et dans un repliement de défense, ce ne sont pas des conditions qui ont pu développer, chez tous les Alsaciens, un patriotisme français que l'on puisse comparer au patriotisme des Français des autres provinces. Nous avons eu des illusions, reconnaissons-les ; nous avons commis des fautes, réparons-les. Il reste ce fait : l'Alsace n'est pas allemande et ne veut pas l'être ; elle professe un patriotisme local très fort, très motivé ; elle demeure désireuse, dans son immense majorité, de vivre dans le cadre de la France, pour son bien et pour le nôtre,

à condition que la France, en se réformant elle-même s'il le faut, lui garantisse les conditions de vie auxquelles elle a de bonnes raisons de tenir. Nous le répétons, parce que la logique, l'histoire et on peut dire la physique européenne s'y opposent, nous ne croyons pas à la possibilité d'une Alsace libre et indépendante. Ou française, ou allemande. Entre elle et la France, il y a une sympathie foncière qui est bien la meilleure condition de l'entente. Le tout est d'établir un contrat loyal, réalisable, et de s'y tenir.

Besogne possible, et sans doute facile, pour un État qui n'eût jamais exercé que ses justes prérogatives, sans les dépasser, mais sans les négliger. Il reprendrait la politique de Louis XIV et de Napoléon ; il appliquerait, en Alsace du moins, les formules d'un fédéralisme dont on peut discuter sans doute les modalités, mais que les faits imposent. Sans doute est-il difficile de demander, à un État qui est démocratique, parce qu'il ne tient pas compte des différences entre les individus et entre les classes, d'être fédéraliste, c'est-à-dire de tenir compte des différences entre les provinces. Dût-on pourtant s'en scandaliser, nous écrivons que l'autonomisme n'est que l'aspect subjectif du fédéralisme national.

Mais nous le répétons une fois encore : problème français. Faut-il dire que, de ce point de vue, nous n'éprouvons aucune indulgence à l'endroit de la forme officielle et actuelle de l'autonomisme alsacien? Nous condamnons en elle, au nom du patriotisme français, et sans recours, le séparatisme qu'elle a longtemps couvert, et qu'elle couvrait si mal qu'il s'est récemment avoué. Nous accusons ces extrémistes — précisons : les gens de la *Zukunft*, de la *Wahrheit*, de la *Volksstimme*, et ceux qui les suivent ou les soutiennent — d'avoir travaillé contre la France. Nous accusons d'autres Alsaciens, plus nombreux, d'avoir travaillé sans la France (1). Les uns et les autres ont rompu avec la vieille et féconde tradition d'amitié française qui fait corps, pour des raisons d'histoire, de tempérament, de sentiment et d'intérêt, avec la vie même de l'Alsace. Ce sont eux, et eux seuls, qui ont véritablement trahi leur province.

Il faut agir, et sans retard. Ce n'est pas des Alsaciens, dans

(1) Comme nous accusons certains Français de travailler en Alsace à rendre la France odieuse.

l'état de trouble où nous venons de les voir, qu'il faut attendre une sérieuse contribution à la guérison du mal dont ils souffrent. Il faut pourtant, et il nous suffit, qu'ils ne remettent pas en question le fait de leur retour, l'union renouée entre l'Alsace née de la France et la France victorieuse. N'allons point jusqu'à leur demander d'éprouver un vif patriotisme français dont beaucoup des leurs donnent cependant un généreux et admirable exemple.

L'État français aura à accomplir un double effort, un effort d'intelligence, un effort, plus rude peut-être, de renoncement. « Il y a des signes dans le ciel et sur la terre... » Il doit comprendre que la situation est assez grave pour ne plus permettre aucune faute ; il doit admettre que l'Alsace se défend, comme tout le reste de la France se défendra demain, *quand nous serons plus malades*, quand l'heure des négligences et des indifférences sera passée. Il doit renoncer, surtout, à ses ambitions illégitimes ; il doit se rendre compte qu'en brimant, en compromettant tous les intérêts particuliers, il dessert l'intérêt général qu'il a pour fonction d'assurer.

Aux pouvoirs officiels s'imposent, et tout de suite, des devoirs de prophylaxie et des devoirs de reconstruction. Ils accompliraient ceux-là bien vainement s'ils omettaient d'accomplir ceux-ci. Il y a sans doute à éteindre quelques foyers de propagande antifrançaise, quelques ennemis irréductibles à reconduire à la frontière de leur choix. On ne montrerait que la violence des faibles si on se bornait à ces opérations de police. Elles sont nécessaires ; elles seraient inopérantes et dangereuses si elles aboutissaient simplement à donner des martyrs à la cause de nos adversaires. Il faut faire en sorte que cette cause perde jusqu'à sa raison d'être.

Un État fort supprimerait, certes, tout ce qui, en Alsace, est susceptible de porter atteinte à notre vie nationale. Il ferait plus. Dût-il se réformer lui-même, il prendrait les Alsaciens tels qu'ils sont : religieux, sans donner prise à leurs craintes ; régionalistes, sans justifier leur révolte ; républicains, sans provoquer leurs critiques. Il leur montrerait une France forte, tolérante et généreuse. Eux, comprendraient qu'on ne les a reconquis que pour les garder ; ils s'appuieraient sur nous, confiants, respectueux de notre nation, et notre vitalité les absorberait, réduisant jusqu'à

leurs dernières hésitations. Un État fort leur dirait, enfin : « Réglez entre vous ceux de vos problèmes qui sont essentiellement locaux, et auxquels j'avoue que je n'entends pas grand'chose. Cela vous appartient. Moi, je vous ai repris et je vous garderai. Ne craignez point l'avenir. Continuez à être des patrons et des ouvriers industrieux, des paysans aux grandes familles, des producteurs laborieux et honnêtes. Demeurez de bons Alsaciens... »

Leur devoir est là. Il ferait le sien : *c'est par ses soins que leur effort prendrait une valeur française.* S'il eût agi ainsi, dès qu'il l'eût fallu, on n'aurait jamais connu le « malaise alsacien ». Et s'il reste aujourd'hui une possibilité de le guérir, nous ne pensons point qu'elle soit ailleurs.

RAYMOND POSTAL.

Lœtitia

A Madame J.-J. Lochmann.

I

Une convalescence est une nouvelle jeunesse. L'habitude de vivre donne à la sensiblité une sorte de calus ; bien à l'abri sous ce cuir d'hippopotame, nous nous retirons peu à peu du monde charmant des émotions et nous laissons proliférer en nous intérêts et calculs : mais viennent la fièvre, la douleur, le lit, la longue inaction, ces durillons innombrables se détachent de nous et nous affrontons l'univers avec une peau tendre, fraîche, sur laquelle tout s'imprime.

Le bonheur n'a rien à voir avec telle ou telle circonstance ; il naît uniquement d'un certain état d'esprit et s'il diminue ou s'il périt, la faute en est à cette accoutumance qui amortit cruellement notre faculté de recevoir. Aussi les enfants seuls sont-ils heureux, et ceux qui ont reçu en partage ce qu'un poète a nommé si joliment « le don d'enfance ».

Je faisais ces réflexions et bien d'autres au sortir d'une maladie. J'en avais triomphé à grand'peine, et maintenant faible, absorbé par moi-même et tout sensibilisé, il me fallait de nouveau apprendre à vivre.

Mon médecin m'ordonna un changement d'air ; bien des souvenirs m'attachaient aux rives du lac Léman. Le calme de ces paysages, les plus doux peut-être du monde, mais sans mollesse, m'invitait à y finir une convalescence dont les progrès étaient trop lents ; c'était

chaque matin un désespoir nouveau à constater que je frissonnais au moindre souffle d'air, que la vue de toute nourriture me soulevait le cœur et que je me plaisais même à mon apathie.

J'arrivai à Lausanne vers le milieu d'avril. Je passai d'abord trois jours à l'hôtel, claquemuré dans ma chambre par une pluie offensante qui ne laissait nul répit à la terre. Un archer de nuages, utilisant un carquois inépuisable, se riait de ma détresse et décochait sans trêve ses flèches d'eau. Épuisé d'ennui, j'allais reprendre le train quand un dimanche matin, je vis soudain le ciel, le lac, le soleil, aussi bleus, aussi jaunes, aussi frais qu'ils le sont sur les vieilles peintures. Leur émail avait tant d'éclat, tant d'ingénuité que je cherchais malgré moi ces patientes figures que les anciens imagiers unissaient à la nature : un saint Christophe traversant l'eau, un Icare précipité à travers l'azur dans l'écume bondissante, ou même un Christ appelant à lui les pêcheurs de lottes ou d'ombles-chevaliers.

Une voiture me mena au quai d'Ouchy. Là, le miracle eut lieu; un magnolia venait de fleurir; point de feuilles encore, une profusion de ces longues coupes qui ressemblent à des lampes et qui sont blanches, traversées d'une langue ou flamme rose. Quelques-uns des meilleurs souvenirs de ma vie sont attachés à cet arbre; je l'ai toujours rencontré aux minutes émouvantes de ma destinée : celui-ci m'attendait, m'accueillait comme un ami. Je descendis de voiture; cette pourpre légère qui transparaissait à travers les pétales, il me semblait que mes yeux la transportaient jusqu'à mon sang; la force, la joie me revenaient; il courait une brise fraîche; je n'avais plus froid. J'étais seul; mille voix me parlaient; je reconnaissais celles de mes amies, qui me disaient de reprendre courage. Cet arbre était habité par des visages radieux et familiers. Je les voyais me sourire dans chaque corolle. Cette brume opaque au milieu de laquelle je vivais depuis deux mois se dissolvait enfin; je retrouvais la présence, le contact direct des choses. Douceur de vivre; colombe spirituelle qui descend sur nous et nous donne de comprendre tous les langages terrestres : j'aimerais cet arbre toute ma vie.

Tous les matins, j'allais dans un parc voisin de ma pension; jardin à l'anglaise qui se déroule autour d'une aimable maison du dix-huitième siècle, en mollasse ici verdâtre et là presque rose.

Trop faible pour marcher, je m'installais sur un banc avec ma couverture de voyage et je me donnais au monde extérieur.

Toutes ces facultés de l'attention, que j'avais laissé s'atrophier depuis longtemps au profit d'intérêts médiocres, me découvraient en renaissant une féerie. Mes sens projetaient au dehors des antennes

vibratiles qui prenaient conscience de chaque phénomène. Tout près, l'eau d'un bassin, par deux vasques en forme de coupes, s'égouttait. Je voyais le ciel, très bleu, à peine tramé d'une résille de nuages ; je devenais aussitôt léger comme lui, impondérable au point que me soulevait chaque brise ; j'écoutais l'eau ; son murmure me dispersait ; je regardais les masses rondes des arbres, la coupole de cet acacia sophora arc-bouté sur ses branches : j'avais cent ans, deux cents ans.

Ou bien, gagnant les bords d'un réservoir en demi-cercle, je suivais le vol capricieux et irrégulier d'une libellule, tantôt suspendue à un fil invisible, et tantôt faisant des visites mystérieuses aux mille cachettes de l'air, aux grottes inexplorées de l'espace. Aucun plan de diplomate, aucune préparation stratégique ne me semblaient d'autant de prix que ces allées et venues inexplicables.

Ainsi purifié par la maladie, je me retrouvais comme Adam au premier jour du paradis terrestre, baignant dans la nature, nommant chaque bête, appelant par son vrai titre, directeur d'un vrai protocole zoologique, le merle, l'hirondelle, le lapin jouant du tambour, le carabe, la cicindèle, la taupe.

Il ne manquait qu'une Ève à mon Éden.

Elle ne tarda pas à paraître.

J'avais remarqué une grande jeune femme blonde qui traversait le jardin devant moi et gagnait un bosquet voisin pour s'y réfugier, y rêver, — je ne sais quoi encore. Je savais déjà qu'elle ne s'y pendait point : elle revenait toujours. Je ne m'étais pas intéressé à elle : c'était encore trop tôt ; je n'étais pas arrivé jusqu'à la femme. Mes efforts de communion portaient sur le vent, les arbres, les géraniums, les insectes. Plus tard, si mon inconnue repassait...

Elle repassa.

Je n'aimais pas sa démarche, raide et sans grâce. Cependant, ma promeneuse paraissait belle. Un jour, je renonçais à régner sur les deux vasques, les bégonias, les nuages : je confiai ce royaume à un homme plus digne que moi, moins volage. Ma couverture sous le bras, je suivis la jeune femme. Elle s'installa sur un banc qui dominait un rond-point. Elle semblait destinée à finir là le reste de ses jours. Ce n'était pas une promeneuse quelconque qui vient respirer le grand air : c'était Didon fondant Carthage. Je montai derrière le campement de l'inconnue ; j'établis mon poste d'observation plus haut, sur une éminence. D'ailleurs, elle ne m'avait pas vu. J'eus tout le loisir de l'examiner.

Elle avait enlevé son chapeau ; elle avait des cheveux touffus et

coupés court sur une belle nuque ; blonds de ce blond épais et fauve qui a cependant un rayonnement clair et presque argenté. Le visage était long, étroit, très gaiement coloré ; le profil, d'une pureté païenne, les yeux, larges, étincelants et d'un bleu de nuit. Assez mal vêtue ou du moins sans goût, avec une indifférence visible pour les artifices de la coquetterie. Ses grandes mains blanches croisées sur un genou, elle ne faisait rien ; elle semblait attendre. Seulement, il y avait près d'elle un livre fermé : prétexte? refuge? objet de travail?

Il faisait beau ; la brise allait et venait, régulièrement, comme un *pankan*. Un papillon de cendre bleue naquit d'un trèfle rose. Un hanneton traversa l'air, allant rejoindre son Parlement. C'était un jour de paradis terrestre, de miniature persane ; je n'eusse pas été surpris qu'un tigre se roulât à nos pieds dans l'herbe neuve, qu'un paon ouvrît sous le sapin tout le parterre ébloui de sa roue aux cent spectateurs. Moi aussi, comme mon inconnue, je bâtissais une ville : là, des murs roses à créneaux, ici, une coupole de calcédoine ou de celluloïd, — matière moins ruineuse, — ailleurs, des jardins en terrasses, mesurés par des cyprès dont les galbules serviraient d'encoches. La sultane n'était pas difficile à trouver ; elle achevait mon édifice comme une couronne le toit d'une maison nouvelle. Seulement, elle n'avait rien d'oriental. Je l'eusse plus volontiers placée dans les *Eddas* que dans les *Mille et une Nuits;* il me fallait saccager ma cité, me contenter d'une hutte sauvage au bord d'un fjord, d'un village construit en sapin luisant. Là, ma robuste voisine reprenait tout son empire ; n'allait-elle pas devenir sirène, se déshabiller pour se jeter à l'eau? Je cherchais ses proportions exactes pour ne pas me tromper dans mes calculs ; je voyais très bien sous la robe ces épaules larges et bien balancées, blanches comme le sont certaines chairs de blondes, ce torse un peu long, ces jambes musclées, légèrement duveteuses et comme arrosées de pollen. Quel beau corps à poursuivre de vague en vague, d'île en île, dans l'eau glacée !

J'en étais là de ma rêverie quand la jeune femme quitta son banc et s'élança dans une allée.

Mais je ne sus pas ce jour-là pourquoi ma belle inconnue s'était si promptement évanouie et je revins reprendre sur mon banc cette féconde rêverie par laquelle je m'initiais à la nature intime des choses,

Cependant je la revis les jours suivants. Elle attendait ou elle observait sans trêve, mais sans impatience. Ses sombres yeux bleus demeuraient fixés sur un objet qui ne m'était pas encore perceptible ; elle semblait enfoncée dans une concentration d'esprit si intense que rien ne parvenait jusqu'à elle.

Dans la vacance délicieuse où je me trouvais, il ne fallait pas grand'chose pour que je devinsse amoureux ; je ne l'étais pas encore, mais je pensais à la demi-sirène comme si j'allais le devenir. Délices d'un amour naissant qui s'allie à la convalescence ! C'est une merveilleuse ouverture de tout l'être qui soudain s'éploie en éventail et, chassé de ses ténèbres, éclot au bord même de la lumière ; la vraie vie ne devrait se composer que d'heures pareilles ; elles sont à notre destinée ce que les Annonciations des primitifs sont à la peinture ; une aube si fraîche qu'un rien la voile ou la flétrit, un enfantement de révélation et de candeur dans un monde aussi pur que la première neige de l'année.

Quand j'ouvrais ma fenêtre, au matin, quand je regardais au-dessous de moi le ciel liquide formé par le lac entre des pentes rocheuses à peine plus solides que lui ; quand je macérais dans ma baignoire ; quand je me barbouillais le visage de savon Gibbs ; quand le croquais le premier croissant du jour, déjà doré et craquant comme une feuille d'automne, tous ces actes avaient pour moi l'importance sacrée qu'ils devraient avoir dans toute existence bien remplie. Aucun ne m'était indifférent. Pour un peu, j'eusse dit : « Quelle invention sublime qu'un appareil à douches ! Que c'est beau un homme qui se rase ! Quelle vertu n'y a-t-il pas dans un café au lait bien chaud ! » Je me méprisais d'avoir pu vivre autrefois dans l'oubli ou la négligence de ces graves plaisirs qui font l'humble prix des journées.

C'était qu'au milieu de tout cela je voyais flotter un visage au profil droit et aux cheveux d'un or à la fois bruni et argenté ; un visage qui surexcitait mon imagination à la manière d'un stimulant lyrique et qui faisait à chaque menu épisode de ma vie un arrière-plan de lumière, — cet arrière-plan où notre rêverie mêle et confond le souvenir de nos premières amours avec l'embrasement du Walhall, la nostalgie des villes inconnues avec la pensée des livres préférés.

A peine dehors, je volais à Mon-Repos et j'attendais ma promeneuse.

Pendant des heures, je l'observais sans que rien de son attitude se modifiât. Un jour cependant, elle oublia un livre sur son banc. C'était un recueil de poésies allemandes ; il avait pour titre *Der Ewige Frühling;* son auteur s'appelait Walter Graul. Je ne sais pas l'allemand ; je portai le livre au concierge du jardin. Le lendemain, je le revis sous le bras de la jeune femme.

Enfin un nouveau promeneur parut dans le jardin ; je m'intéressai aussitôt à lui comme je m'intéressais à tout ce qui regardait mon domaine. Il était d'une taille si élevée qu'il en était presque ridicule ;

avec cela, maigre, anguleux, dégingandé, se balançant légèrement sur les hanches, comme s'il était situé si haut qu'il en éprouvât un certain vertige. Il tenait son chapeau à la main ; je vis qu'il était roux, d'un roux foncé et presque flamboyant ; ses cheveux à la Titus lui faisaient une calotte épaisse. Il avait un grand nez busqué, les joues creuses, le menton à la fois effilé et ferme, l'expression distraite. Il alla s'asseoir dans un coin et tira de sa poche un carnet sur lequel il se mit à écrire. Dans un coin, ma belle inconnue, à demi cachée, fixait sur lui un regard intense : je compris tout. L'homme qu'elle attendait depuis des semaines était enfin arrivé.

L'air était doux comme un soir dans une église. Un écureuil noir, assis sur une branche, nous bombardait de noisettes creuses ; il avait l'air à la fois d'un gentil démon et d'un esprit de velours. Tout était beau, tranquille, reposant. J'assistais à mon désastre : toute mon amoureuse flotte en proie à une terrible bonace s'éparpillait à tous les horizons ; nouveau Philippe IV, je voyais disparaître mon Armada. Ma convalescence était compromise. De nouveau, je devrais me lever, me baigner, me raser avec cet ennui morbide qui caractérise les actes de l'homme normal ; mon café au lait serait froid, mes croissants auraient une odeur de beurre rance. Le serpent s'était introduit dans mon paradis, sous la forme d'un homme, — d'autrui, en un mot. Je n'avais plus qu'à me retirer ou à lui déclarer la guerre : il n'y a pas pour l'être humain d'autre alternative.

Il me restait cependant le dernier bien qui me soit accordé quand tout manque : la curiosité. Le voyageur survit peut-être au désespéré. Je me cramponnai farouchement à mon écueil ; je voulais savoir ce qui allait advenir.

Il advint qu'au bout de deux jours mon rival reparut, mais qu'il n'était plus seul. Une femme lui donnait le bras, une femme un peu masculine d'aspect, avec de beaux traits réguliers qui se fanaient déjà. Elle l'écoutait amoureusement ; il parlait avec fièvre, sans la regarder. Il semblait aussi bien s'adresser aux pawlonias ou aux sapins qu'à cette personne éprise et qui levait sur lui des yeux de donatrice. Ils s'assirent non loin de nous, c'est-à-dire de la jeune femme blonde et de moi, respectivement installés à nos postes d'observation. Mon ennemi faisait peu de gestes en parlant ; il avait le regard tendu devant lui comme si ce qu'il disait dût suivre aussitôt la ligne d'un fil télégraphique et qu'il fût chargé d'en suivre le déroulement jusqu'au bout de l'horizon. Un moment, sa compagne se baissa brusquement et lui baisa la main.

Je regardai ma bien-aimée ; immobile, défaite, de grosses larmes coulaient sur ses joues pâles. Elle ne les essuyait pas, elle ne savait

même pas qu'elle pleurait, ni qu'elle fût en public ; elle considérait sa défaite comme j'enregistrais la mienne ; mais j'eus tout lieu de croire que son désastre comportait plus de pertes véritables que le mien.

Je n'y pus tenir ; je me glissai jusqu'à son banc.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dis-je.

Elle me regarda avec colère, faillit fuir, me gifler, appeler au secours. Je compris qu'il me fallait parler, parler à tout prix, l'étourdir avec des mots.

— J'ai le droit de vous poser cette question. Je suis votre ami. Vous ne me connaissez pas, direz-vous. Ça ne fait rien. On ne connaît pas toujours ses amis. Sans quoi, la vie serait trop monotone. Je vous vois ici depuis plusieurs jours. Je vous aime beaucoup. C'est moi qui ai retrouvé ici et qui vous ait fait rendre par le concierge le volume de Walter Graul. Vous l'admirez beaucoup, n'est-ce pas? Moi aussi : c'est un grand poète.

Je ne le connaissais même pas de nom, mais il était avant tout nécessaire d'inspirer confiance à la belle affligée.

— Taisez-vous, me dit-elle. Walter Graul est devant vous ; regardez-le !

C'était le grand jeune homme sans âge dont une femme baisait la main ! Je commençais à comprendre bien des choses.

Mais mon inspiration en fut interrompue.

— Pourquoi me parlez-vous? dit la jeune fille.

— Parce que vous pleurez. Si vous vous étiez jetée à l'eau, aurais-je pu voir un tel spectacle sans essayer de vous sauver? Vous avez du chagrin ; j'accours comme un bon terre-neuve pour vous consoler. A quel titre? A titre d'ami, je vous le répète. Vous pouvez avoir confiance en moi. Si je vous ennuie, dites-le-moi, je disparaîtrais à tout jamais, je reprendrais le chemin de Sirius dont j'arrive et dont je porte toujours la clef sur moi. Pour une fois que j'en sors, je vois pleurer une jeune fille. C'est bien ma chance ! Mais il vaut mieux que je reste auprès de vous. Qu'en aurait dit Walter Graul, s'il vous avait vue pleurer en le regardant? Il faut cacher aux hommes le chagrin qu'il vous font : sans quoi, on finit toujours par être leur victime.

— C'est bien vrai, dit la jeune fille naïvement. Mais comment savez-vous que j'ai eu chagrin à cause de Walter Graul?

— On sait tout à Sirius.

Elle m'envisagea, mi-plaisante, mi-fâchée : j'étais déjà absous.

— Vous êtes Français, je le vois, me dit-elle. Avez-vous déjà rencontré Walter Graul à Paris? Il y passe tous les hivers.

— Je ne l'ai pas encore vu, mais j'ai des amis qui sont les siens.

J'avais dit cela au hasard pour que le tribunal ne revînt pas sur son acquittement, mais la chose était vraie et je l'ignorais encore. Je ne devais l'apprendre que par la suite.

— Saviez-vous qu'il aimât cette femme qui l'accompagne à présent? L'an dernier, il était seul, toujours seul. Je l'attendais ici, comme en ce moment : personne ne me le dérobait.

— Alors, balbutiai-je, il vous a abandonnée?

— Abandonnée?

Son visage s'empourpra de colère.

— Pour qui me prenez-vous? Je ne lui ai jamais parlé. Je le suivais ici, dans ce jardin, je le regardais travailler, rêver, prendre des notes. Je lisais ses vers, les lettres de jeunesse que ses amis ont publiées : j'étais heureuse. Il me semblait qu'il m'appartenait un peu, qu'un jour il me verrait, qu'il me parlerait, et qu'alors commencerait la vie nouvelle. N'avez-vous jamais pensé, vous, monsieur, à ce que serait la vie nouvelle? Tout à coup, il n'y aurait plus de passé : ce serait une grande fête blanche avec des sentiments qu'on n'aurait jamais éprouvés jusque-là.

La vie nouvelle? Depuis ma convalescence, c'était justement celle-là que j'attendais. La vie nouvelle? Aimer à la fois les femmes les plus belles, comme si, à elles toutes, elles n'en fissent qu'une, déesse à cent visages radieux ; avoir comme amis ces hommes au destin d'aigle que l'on regrette si fort de ne pas avoir connus quand après leur mort on apprend par un indifférent combien on était fait pour les aimer et les comprendre ; voir chaque paysage comme ces golfes de miel ou ces architectures démesurées qui se forment quand vous dormez ; être enfin un enfant qui naît au monde et en avoir pleinement conscience?

Mais le visage de ma nouvelle amie s'assombrissait de nouveau ; Walter Graul, familièrement, avait passé le bras autour de sa compagne.

— Venez, dis-je. Allons-nous-en. Vous habitez loin d'ici?

— A deux pas. Avenue des Mousquines.

Elle se leva sans protester, ni s'étonner que je l'accompagnasse. Elle m'apprit en chemin son nom : Lœtitia Errante. Son père, veuf, s'était remarié à l'institutrice de sa fille. Elle ne pouvait vivre avec cette femme qui la haïssait. Elle avait quitté Genève où ils habitaient et suivait à Lausanne les cours de piano du Conservatoire. D'un oncle mort jeune, elle tenait une petite fortune qui lui assurait l'indépendance. Son père était Vénitien, sa mère, Bernoise. Elle sentait en elle deux races, deux ennemis, deux rêves.

— Walter Graul, ajouta-t-elle, ne me touche peut-être autant que parce qu'il participe aussi à deux civilisations : il est né à Wurtzbourg, mais sa mère était Arlésienne. Quand je lis ses lettres, je crois m'entendre penser tout haut. Me croyez-vous amoureuse de lui? Ce que j'éprouve est plus profond que l'amour. C'est comme si on disait qu'Électre est devenue amoureuse d'Oreste quand elle l'a rencontré pour la première fois : non, elle l'a reconnu. Comment ne serais-je pas irritée de voir Walter Graul avec une femme quelconque quand il y a moi... *moi!*

— Il l'ignore.

— Il l'ignore, en effet, dit Lœtitia avec désespoir. Comment aurais-je jamais pu lui faire comprendre qui je suis? Il m'aurait prise pour une aventurière quelconque si j'avais tenté de me révéler à lui.

— Il fallait lui écrire.

— Je ne sais pas écrire. Et puis où trouver le courage de se dévoiler ainsi? C'est un crime contre la pudeur. Et je crois que chez beaucoup de femmes aujourd'hui la pudeur morale augmente à mesure qu'on leur ôte le goût de la pudeur physique.

Une rue gaie comme une venelle de village montait entre des villas et des jardins, des grilles et des lilas. De grands toits plats, à l'italienne, coiffaient des façades peintes.

— Venez voir le paysage que l'on a de mon balcon, dit Mlle Errante.

Elle avait évidemment l'habitude de fréquenter beaucoup d'hommes, et très familièrement. Et je lui inspirais d'autant plus confiance que j'avais atteint cet âge auquel venait d'arriver Dante quand lui fut révélée la *Citta dolente.* Je me disais en suivant la jeune fille dans l'escalier d'une pension-famille (comme on dit en Suisse), que les garçons qui nous ont succédé dans les faveurs de la jeunesse ont une vie plus facile et plus heureuse que la nôtre. Mais je me reprenais aussitôt après : ce n'est pas la facilité qui fait le plaisir ; bien au contraire ; l'agrément ne naît que par contraste et ce qui nous est donné à profusion n'a plus de prix. Cette émotion grave et légère à la fois que j'éprouvais en pénétrant dans la chambre de Lœtitia, ses compagnons habituels l'éprouvaient-ils? J'eusse juré que non.

C'était une chambre très simple avec un divan qui devait servir de lit, des meubles ripolinés et un piano dans un angle ; aux murs, le portrait d'une femme triste qui ressemblait à Lœtitia, une grande reproduction des *Pèlerins d'Emmaüs*, de Rembrandt (j'ai su depuis que Walter Graul avait écrit un poème sur ce tableau), et bien

entendu, deux ou trois portraits de l'écrivain, arrachés à un volume ou découpés dans une revue.

Mais ce qui emplissait cette chambre, c'était le lac. Il montait des profondeurs, il dressait ses étages bleus, ses étages d'argent, entre les montants de la fenêtre ; on le voyait tout entier ; on voyait les montagnes de Savoie avec leurs falaises qui se tournent vers le soleil, avec leurs grands replis de pâturages, avec leurs brusques cassures de neige ; on voyait aussi les Alpes valaisanes, dominées par une rangée de burgs héroïques, où descendaient à la fois les dieux de la lumière et les dieux du Septentrion.

Tout cela vous aspirait comme un formidable réflecteur, vous arrachait à vos occupations spirituelles et entrait en nous à la façon de ces musiques si puissantes qu'elles détruisent le bruit que fait notre âme.

— J'ai pris l'habitude, dit Lœtitia, de vivre de ce paysage comme je vis de la pensée de Walter Graul. Il y a peut-être des gens qui vivent plus simplement ; je les envie ; moi, quand je me remue, je déplace beaucoup de choses. Graul a écrit quelque part, — tenez, dans une de ses lettres de Rome : « Je ne peux même plus prendre un train sans que Dieu en soit informé : c'est devenu chez moi un vice ; chacun de mes actes le compromet. » Avez-vous jamais lu ses admirables lettres? Non? Asseyez-vous là : je vais essayer de vous en traduire une page.

Je comprenais pourquoi Lœtitia m'avait entraîné jusqu'ici : c'était pour me parler de Walter Graul ; puisque j'avais découvert son secret, j'étais devenu son ami le plus intime. Quand je lui disais tout à l'heure que je l'étais, ce n'était pas vrai et j'étais fier de mentir ainsi ; maintenant que je le devenais, cela m'irritait de l'être et je me rappelais à temps que j'étais amoureux de Lœtitia afin de mieux souffrir de cette confiance.

Elle avait saisi un livre sur une étagère, un livre à reliure bariolée, qui, à force d'être manié par elle, avait pris cet humble aspect d'objet que les livres se défendent longtemps de revêtir. Elle s'était assise en face de moi, les jambes croisées, les genoux découverts. La lumière qui venait du dehors brouillait les limites de sa chevelure, qui se confondait avec les eaux du lac, avec les rochers, qui devenait plante marine, fougère, saxifrage ; il se faisait en elle une circulation mystérieuse de fluides terrestres et lacustres. J'avais vraiment affaire à quelque émissaire des choses qui se trament entre ciel et terre afin d'éblouir les humains.

Elle lisait maintenant, se reprenant sans cesse, cherchant ses mots, un texte subtil dont elle m'a copié plus tard la traduction que j'en donne ici :

« Depuis mon arrivée dans cette ville de carnaval (il s'agissait de Munich), où chaque monument est masqué ou travesti, porte tantôt un costume grec et tantôt un manteau florentin, où les sapins seuls gardent leur livrée nationale, ma seule préoccupation est ma vie future... »

— Il avait alors vingt-deux ans, déclara Lœtitia.

« Je me demande quelquefois s'il y a une vie future, si nous ne rencontrons pas toujours la vie présente. Cette vie future se présente à moi sous les traits d'une femme ; pas sous ceux de l'amour, notez-le bien. Cette femme n'est pas fatalement l'amour. Elle incarne à mes yeux une sorte d'accomplissement. C'est l'image même de la Destinée. Pour Achille, cette Destinée a été l'épée qu'il a découverte au milieu des parures des femmes ; pour Milton, la cécité et avec elle, la seconde vue. Mais pour moi, la clef de tout ne peut être qu'une femme, parce que cette sensibilité que j'ai héritée de ma mère ne saurait se passer d'un tel truchement. Ma mission sur la terre n'est pas de souffrir ; ni même d'aimer ; elle est de révéler. Mais une telle révélation ne sera possible que si j'arrive moi-même à vivre dans un état d'esprit exceptionnel, un état d'esprit orphique. Si faible soit-elle, mon expérience me dit qu'il me faut laisser agir en moi ces courants souterrains qui m'attachent à l'universel. Or, livré à moi-même, je fais comme chacun de nous, je radote et rumine la morne avoine des récriminations personnelles. Il faut que j'abdique pour me retrouver. Une zone sensible entre le moi et le non-moi m'est indispensable : c'est-à-dire une grande amitié. J'ai essayé déjà de plusieurs hommes ; mais avec eux, mon cerveau seul est utilisé et peut-être quelque chose de mes larges dons de sympathie. Non, je dois vivre plus pleinement dans cette atmosphère de songerie millénaire, d'amour à mille masques, de tendresse et d'intimité avec la nature que représente une femme. Tout cela n'est pas fatalement lié à la passion de forme classique. Ce que j'appelle l'amitié ne l'exclut en rien. L'amour en particulier est un des éléments indispensables de la vie poétique ; l'amour n'est pas ici synonyme de sensualité. Son rôle consiste à faire subir à un être toutes les métamorphoses qu'il comporte et à l'unir dans votre esprit aux diverses ambitions du désir exalté.

« Ainsi donc ma vie future, pour atteindre à son complet aboutissement, ne pourra se passer de la chimère féminine, en tant que celle-ci demeurera un moyen de connaissance et non ce but ridicule que les hommes moyens lui attribuent. Je la place au milieu de mon existence comme un miroir qui double, réfracte ou isole les images. Seulement il faut, pour tenir ce rôle, une créature assez rare ; c'est-

à-dire essentiellement plastique, et qui ne vienne pas sur le devant de la scène en déménager le créateur. Il me faut une vision centrale du monde, et non pas une compagne, ni une ménagère ; comprenez-moi bien, un motif, une arabesque.

« Je ne suis nullement quelqu'un qui cherche un tel être ; il ne peut survenir que par hasard, et je le reconnaîtrai d'abord au fait que sa rencontre sera exceptionnelle. Si je dois partir d'elle pour exécuter une série de prodiges, le point initial de l'aventure ne saurait être lui-même que prodigieux. Je n'attends rien à ce point de vue de ma vie de Munich et je sens que le Maxilianeum ou les Propylées ne seront jamais le cadre de cette confrontation ; ce qui est par soi-même déjà un théâtre ne pourrait être un décor de la vie ; il faut une simplicité plus grande pour atteindre à l'unique.

« Je travaille donc tout le jour à des travaux d'érudition et je passe mes soirées avec de jeunes artistes et écrivains. Il y a ici un peintre...

— Le reste n'est plus intéressant, dit Lœtitia, interrompant la lecture.

Lorsque je quittai Lœtitia, j'avais retrouvé le meilleur et le plus secret de tous les êtres qui composent mon individu : celui qu'il ne m'est donné d'approcher qu'en d'intimes et de fugitives minutes et qui m'apparaît toujours pour me conduire au seuil du grand royaume de poésie.

Lœtitia ne répandait pas seulement sur moi cette lumière mystérieuse qui émanait d'elle ; elle me guidait vers ceux dont le rôle a été de frapper le monde avec ces éclairs qui l'illuminent en le déchirant. Comme dans les rêves que l'on fait en septembre et au cours desquels nous subissons les plus diverses métamorphoses, mille images naissaient de la sienne ; ses regards couraient devant moi, entrelaçant dans des réseaux d'eau pure, d'autres regards plus magnétiques qui avaient l'air d'appartenir à une seconde Lœtitia ; ses gestes, toujours très rapprochés de son torse, inventaient pour mon esprit un langage aussi musical que celui des papillons qui dessinent des arpèges de couleur sur les portées de l'air ; enfin ses grandes jambes libres et pures, me rendaient les espaces qu'elles avaient parcourus et que je ne me représentais que tissus d'herbes et de fleurs, comme les mystiques campagnes des frères Van Eyck. C'était le bonheur.

Le bonheur, c'est d'entrevoir, d'attendre, de devenir. Les hommes veulent se rassasier de leurs joies jusqu'à ce qu'ils les vomissent. Moi, j'aime à être séparé des miennes par un arc-en-ciel...

J'avais éprouvé auprès de Lœtitia une sorte de miraculeux pressentiment ; je ne peux donner d'autre nom à ce sentiment d'une approche inconnue. Mais cette émotion à peine discernable ne m'arrivait pas seule ; elle ébranlait légèrement une couche de ma mémoire où se tenaient étroitement unies des émotions qui me semblaient du même ordre et qui ne l'étaient certainement qu'à mes yeux : toutes celles qui ont en commun un même pouvoir d'indéfinissable. Ainsi je retrouvais à la fois le souvenir du premier baiser que m'ait donné une femme, — et dont aucun autre depuis ne m'a rendu l'équivalent, — et la tendresse qui me vient au cœur quand je vois à certain moment de l'année qu'un arbre se met à jaunir. La lumière spéciale qui voilait Sienne, le soir où je lui dis adieu ; le déchirement de la solitude ; le caractère incantatoire de divers morceaux de Swinburne et de Rimbaud ; quelques souvenirs si purs qu'on les détruit en les touchant ; ces fleurs qui nous font penser que nos bien-aimées auront un jour leurs visages, tout ce qui commence et ce qui finit, tout ce qui n'a ni nom, ni limite, voilà les éléments spirituels qui se reformaient en moi : aspiration lyrique où notre roi se confond et se détruit.

Comment définir la forme d'exaltation où je m'égarai peu à peu? Ma tête était devenue si légère que mes idées s'en envolaient de toutes parts comme si leurs racines n'y pussent jeter des crampons. Lœtitia, par sa seule présence, m'avait donné une clef magique : toutes les portes qui m'étaient closes, je les ouvrais. Était-ce l'amour? Non, mais le pouvoir d'aller au delà de l'amour dans un domaine dont il forme l'entrée, dont il semble occuper toutes les avenues et où tout nous éloigne de lui à mesure qu'on y avance. Je songeais malgré moi au bonheur de saint Christophe courbant le dos pour éprouver le poids du Christ enfant ; à la jubilation d'Atlas sentant contre sa nuque battre le cœur du monde. Je n'eusse pas été surpris qu'un Ange, pour me parler, fût sorti d'un buisson, que Keats apparût pour me dire : « Personne ne m'a aimé autant que toi, je le sais ! » J'étais le frère de tout ce qui avait vécu, de tout ce qui naîtraît. Qu'il était dur de ne pouvoir expier les fautes de Néron, baiser en pleurant les pieds de sainte Thérèse ! J'aurais voulu lire tous les livres ; acheter tous les objets ; respirer toutes les fleurs ; caresser toutes les bêtes. O création, merci !

A peine mon bonheur était-il moins vif que je courais consulter dans son antre ma mémoire, cette sorcière. Elle jetait au foyer près de s'éteindre, je ne sais quels fagots. De sulfureuses vapeurs m'entouraient. C'était encore Lœtitia et son univers enchanté. Une langueur cruelle et suave se répandait hors de ses yeux d'enfant.

Que n'aurais-je donné pour baiser cette bouche ! Il me venait cependant devant elle d'autres pensées que celles que nous inspirent les lèvres des femmes. Je croyais que la paix reposait sur elles. Vous voyez que ma folie était bien sérieuse Tout en moi se faisait adoration, mystère, passage d'ondines, fantômes !

Ainsi se formait en moi cet état de transe qu'attendent fiévreusement les poètes et qui est illumination, mais aussi douleur extasiée. De grands pans du monde tombaient à mes yeux, dont chacun m'avait dérobé une ouverture sur l'infini. Je ne pouvais plus concevoir que le bonheur : c'était trop de lumière. Un incident douloureux me ramena au contrôle des faits. Marchant sans but, je m'étais égaré dans un jardin plongeant. Un enfant bec-de-lièvre sortit d'une haie pour me rendre à l'humain. Il m'interpella en bredouillant et prononça des phrases si obscures qu'elles ressemblaient à des oracles. Cet infirme delphique me conduisait en courant dans des méandres herbeux. Il espérait tout d'une petite fille qui le devait découvrir. Je voyais l'homme dans son pauvre labyrinthe, attendant d'Ève qu'elle lui enseignât l'art d'échapper au destin, alors qu'elle-même est le destin !

— Connaissais-tu déjà ce jardin? demandais-je à l'enfant.

— Je n'y suis jamais venu.

Et il ajoutait aussitôt :

— C'est derrière cet arbre-là que vit le corbeau blanc !

Il marchait en dansant : son sourire était une grimace. Pâle et difforme, il combattait ma joie surhumaine. Était-il une larve que je devais métamorphoser en papillon ou l'esprit de négation qui arrête l'homme au seuil du Paradis?

— Qui es-tu? Qui es-tu? lui disais-je.

— La petite fille est perdue, répondait-il en pleurant.

Au moment d'atteindre le grand secret, je retombais à ma misère. De telles heures ne recommencent pas. Lœtitia me rendrait-elle ce bonheur que j'avais connu par elle? L'enfant m'avait quitté. Le soir s'étendait vers moi.

Je retrouvais ma sécheresse, mes inutiles douleurs, mes misérables frontières : qu'il y avait peu d'amour dans tout cela, peu d'actes réels, peu de communion ! Je tentai d'adresser à Lœtitia un dernier appel... Mais celle qui m'apparut était une jeune fille quelconque, déplorablement quelconque, recevant d'autrui toute sa lumière, ne produisant par soi-même qu'une irritabilité vaniteuse. La grâce m'abandonnait : nous ne pouvons pas demeurer longtemps suspendus au-dessus de notre propre gouffre. Mais une nouvelle aurore ne terminerait-elle pas cette sempiternelle nuit qui m'étouffait de nouveau?

Lœtitia et moi nous devions nous revoir les jours suivants ; le lendemain, elle m'envoyait un mot hâtif pour me dire que son père était gravement malade et qu'elle partait pour le soigner. Je lui demandai de me donner de ses nouvelles, mais elle ne me répondit pas. J'appris par la suite que M. Errante avait choisi pour mourir le moment où cela me dérangeait le plus. J'attendis en vain le retour de Lœtitia.

Au bout d'une semaine, je commençai de m'ennuyer. La santé est un grand fournisseur d'ennui ; quand on est malade, on a si peu de force que tout ce qui nous arrive, si faible soit-il, suffit à nous occuper. Quand on a recouvré ses forces, on sent en soi une énergie si dispendieuse et si tourmentée qu'elle demande à tort et à travers un aliment. J'avais quitté la vie végétative pour un état de contemplation ; puis les choses, les douces choses, que j'aurais voulu aimer toute ma vie, s'étaient lentement écartées ; Ève m'était apparue, il est vrai, pour fuir aussitôt.

Je n'avais plus désormais colloque qu'avec le Serpent.

— Hé ! Hé ! me sifflait-il de sa voix pleine à la fois de goguenardise et de commisération, te voilà, me semble-t-il, bien démuni. L'enfant te pose un lapin, — si toutefois j'ose m'exprimer ainsi, mon cher maître, car tes habitudes cérémonieuses d'esprit ne tolèrent qu'avec peine les familiarités déplacées. Hélas ! tu le sais, je n'ai jamais bien connu des belles manières que leurs manquements !

— Pourquoi viens-tu me harceler ici? Cet insidieux printemps me donne déjà bien assez de mal à combattre. Je ne t'ai pas invité à nous tenir compagnie à tous deux.

— Je suis toujours là quand l'homme est seul, — et aussi quand il n'est pas seul. En somme, je suis toujours là. Heureusement. Pauvre esclave, que serais-tu sans moi? Je te donne toutes mes idées.

— Pas toutes.

— Tu as raison. Pas toutes. Il t'en vient quelques-unes spontanément, c'est-à-dire par imitation des imbéciles qui t'entourent. Ce sont les idées du caméléon. Quand une nuance universelle s'impose à toi, tu prends sa couleur pour ne pas te faire remarquer et tu appelles cela ton devoir. Je te trouve prodigieusement bouffon.

— Je savais déjà que je l'étais.

— Allons ! tant mieux. Tu es donc un peu moins bête que les autres. C'est ton amertume, ce soir, qui m'a suscité. Tu étais heureux dans ton paradis de nigaud convalescent, une femme a passé et te voilà vaguement furieux et tout décontenancé. Que lui voulais-tu, en somme, à cette Lœtitia?

— Rien.

— Rien ! Hé ! Hé ! Voilà qui est bientôt dit ! Veux-tu que j'attire

ton attention sur les pensées secrètes auxquelles tu te complais?

— Tais-toi.

— Tu es de plus en plus comique. Tu penses à cela tout le temps et, si j'attire par gentillesse pour toi je ranime tes inquiétudes, tu fais le pudibond, le délicat. Tartuffe!

— Ah! laisse-moi en paix! Lœtitia m'est indifférente, mais j'anime en réalité un fantôme voluptueux qui est elle et qui n'est pas elle et qui est fait de mon désir. Il y a en elle quelque chose qui m'a troublé, je l'avoue; mais une autre femme me le rendra demain, car cela vient de moi seul.

— Que t'importe de savoir d'où cela vient? Tu as déjà fait plus d'une expérience, tu as tenté d'aimer bien des choses belles ou vilaines, intelligentes ou sottes, tu as même cru t'éprendre de la culture et donner à ta vie le savoir comme but. Folies que tout cela! L'homme n'aime profondément qu'une certaine émotion qui lui est strictement personnelle : une émotion qu'il a entrevue dans son enfance, ébauchée dans la jeunesse, poursuivie dans l'âge mûr et hors de quoi tout lui est indifférent, que cette émotion vienne du cœur ou des sens, de l'intelligence ou de la vanité, ou de ces sourdes passions qui font tressaillir l'être entier et qui sont inexplicables à tout autre qu'à moi. J'ai senti ton frémissement quand tu t'es approché de Lœtitia; j'accourus à ton appel secret. Et tu prétends ne pas m'avoir invité? Ah! quel banquet ton imagination, avec mon aide, ne t'offre-t-elle pas?

Je me bouchais les oreilles pour ne rien entendre, mais c'était du plus profond de moi-même que le serpent sifflait sans repos.

Et la voix reprenait avec son sifflement impitoyable :

— Eh bien, laissons-la cette Lœtitia, puisque tu affirmes ne pas t'intéresser à elle et parlons un peu de ton avenir. Te voilà guéri : tu n'as donc plus rien à faire à Lausanne. Mais à Paris quelle sera ta nouvelle vie, celle que tu envisageais pendant ces heureux jours de ta convalescence? Le souvenir des choses que tu accomplissais naguère n'a rien de particulièrement excitant pour ton imagination. Il te faudrait un élément nouveau, n'est-ce pas? Mais lequel? Tu ne trouves pas? Ah! comme tu vas t'ennuyer! C'est le sort commun de l'homme; il ne sort du désir que pour tomber dans l'ennui et ne se guérit de l'ennui que par le désir. Si tu renonces à Lœtitia, il te faudra inventer un autre stratagème...

— Mais Lœtitia aime Walter Graul...

— Oui. Non. On ne sait pas. D'ailleurs, il ne s'agit pas de savoir si Lœtitia t'aimera ou non, il s'agit de la désirer. Au surplus, ai-je besoin de t'apprendre qu'une femme accepte parfois beaucoup de

choses d'un homme sans cesser pour cela d'en aimer un autre. D'ailleurs, je ne suis pas ici pour te prêcher la vertu, ni la sagesse, mais mon rôle au contraire est de susciter en toi des forces contradictoires et des raisons à la fois de vivre et de désespérer. En ce moment, tu as le choix : ou Lœtitia ou l'ennui. Que préfères-tu?

Je revoyais Lœtitia adossée au rempart formé de divers bleus étagés que lui faisait le lac, ses cheveux caressés par la lumière mêlaient à leur or je ne sais quel sel subtil; elle tenait dans sa main son genou et se balançait lentement dans son fauteuil.

— Je partirai pour Paris dès demain, criai-je avec une rage subite.

Le serpent cessa de me persécuter.

Je devais prendre le train à onze heures vingt, ou plutôt, comme on dit aujourd'hui, à vingt-trois heures vingt. Jamais le printemps n'avait été plus jeune. A la fin de l'après-midi, j'allai une dernière fois sur la promenade d'Ouchy. Ce lac que j'avais vu grimper comme un espalier derrière le dos de Lœtitia était redescendu à mon niveau ; plat et long, il étalait une surface laiteuse qui ressemblait à une liqueur plutôt qu'à de l'eau. Il était à la fois immatériel et dense ; une voile latine qui cherchait en vain le vent y devenait énorme entre le ciel et lui ; elle suspendait dans l'air une immense page blanche sur laquelle on s'attendait à tout instant à voir paraître des lettres ou les diverses fantasmagories d'un film. En face de moi, ces montagnes de Savoie à qui j'avais vu autant de formes différentes qu'à un troupeau de nuages avaient perdu leurs contours ; elles flottaient comme des dunes couleur de sable dans un demi-brouillard opiacé. Tout semblait fondu, glissant, corruptible, hormis les fleurs. Celles-ci prodiguaient cette matière dure et résistante que le monde semblait avoir abdiqué : le quartz rose, l'améthyste, la calcédoine, l'ambre ou le cuivre avaient fourni leur densité pour donner ces arêtes, cette pesanteur à ces roses, à ces lilas, à ces glycines, à ces forsytias que je voyais jaillir de chaque jardin comme un véritable étalage de pierres dures. Et le soleil rose qui s'en allait se concentrait amoureusement sur elles comme pour chercher un dernier exemple de vigueur dans ce monde où tout devenait brume et pulvérulence.

Je marchais avec inquiétude, respirant l'air vif et une certaine odeur de marécage. Il me semblait de même que dans un esprit, que de vains regrets et une aspiration obscure dissolvaient peu à peu, la seule image vive, nette, fertile en excitation spirituelle et en vertu, que je découvrisse encore fût celle de la miroitante et disparue — Lœtitia !

EDMOND JALOUX.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

TRIPLE ALERTE

Trois alertes simultanées : c'est un record. Et des alertes de première classe. Dans l'espace de vingt-quatre heures, nous avons vu éclater la mort soudaine de M. Jean Bratiano, la publication du traité d'alliance italo-albanais et la sommation des Soviets à la Pologne à propos de la Lithuanie. Les optimistes les plus robustes n'ont pu se défendre d'un sursaut d'inquiétude.

Un premier résultat immédiat a été obtenu : le renvoi de la discussion sur le désarmement à des temps plus propices. La commission préparatoire s'est réunie le 30 novembre à Genève, dans des dispositions si moroses que les pitreries de M. Litvinof n'ont même pas pu la dérider. Vite elle s'est empressée de passer la main à un comité de la sécurité, lequel n'a eu lui-même de cesse qu'il ne se fût déchargé sur trois rapporteurs choisis parmi les petites puissances : un Grec, un Hollandais et un Suédois. Il y avait, vraiment, trop d'électricité dans l'air. Le porte-parole des Serbes, M. Markovitch, ne parlait-il pas de passer au crible les fameux pactes qui se sont multipliés dans ces dernières années pour dissimuler ou exploiter l'impuissance de la S. D. N.? La proposition était plus embarrassante que le retour aux idylles des forêts vierges, préconisé par les Soviets.

L'Allemagne ne pouvait négliger une si belle occasion de rappeler que si on commençait la discussion des accords internationaux dangereux pour l'apaisement, la première révision à entreprendre est celle du traité de Versailles, prévue par les négociateurs eux-mêmes.

Elle a trouvé moyen d'affirmer sa solidarité avec les Soviets, de réclamer une fois de plus le désarmement des autres puissances et de mériter un prix de sagesse en se ralliant à la proposition d'ajournement. Le service n'a d'ailleurs pas été gratuit. Les Allemands n'ont rien obtenu de moins que l'escamotage des garanties de sécurité. Toute la question était d'assurer que l'examen du désarmement ne serait pas repris avant la réalisation de garanties effectives de sécurité. Or, il est acquis dès maintenant que l'affaire reviendra sur le tapis le 15 mars, quels que soient les résultats obtenus par le comité de sécurité convoqué pour le 25 février seulement. Bien mieux, on a promis que la grande conférence du désarmement s'assemblerait avant la fin de 1928. Une fois de plus, on n'a sauvé le présent qu'en compromettant l'avenir. A vrai dire celui-ci dépend des événements plus que des bavardages. Et les événements ne ménagent pas les rappels à la prudence.

L'alerte roumaine relève de ce que les uns appellent : Destin et les autres Providence. Les conséquences de la disparition prématurée de M. Jean Bratiano dépendent avant tout des Roumains. Pourtant sur cette incertitude, se greffent toutes les répercussions possibles des combinaisons internationales les plus variées : Petite Entente, alliance polono-roumaine, pactes franco et italo-roumain. Autour de la monarchie danubienne on entrevoit la revendication de la Bessarabie par la Russie, les espoirs de révision de la frontière hongroise et tous les troubles de l'instabilité balkanique. Comment s'étonner dès lors du frisson qui a passé quand on a vu s'effondrer l'homme fort qui avait espéré vivre au moins assez pour permettre aux passions de s'apaiser et aux inexpériences de s'instruire?

Sans doute, il faut faire confiance au patriotisme des Roumains. Pas de mal qui n'apporte son remède. Si la disparition d'un chef d'une valeur éprouvée bouleverse tous les calculs d'avenir, elle supprime un élément de division, en même temps qu'elle touche les sensibilités par le spectacle émouvant du trône d'un enfant de cinq ans, menacé d'être entraîné à la dérive.

L'artisan d'une grande œuvre n'a pas à redouter le silence de la tombe. Les réalisations demeurent et aussi les exemples. La Roumanie doublée, l'unité nationale fortement scellée, une solution hardie d'un grand problème social, tout cela parleraà la postérité, tandis que se seront tues depuis longtemps les critiques qui auront perdu leur raison d'être. Alors se dégagera la vraie figure, si différente des caricatures dont les plus injustes peut-être ont été tracées par les hommes de chez nous qui auraient dû le mieux connaître : Jean Bratiano. Ce fils d'un révolutionnaire élevé dans l'intimité de Michelet et de Quinet,

qui a appris à l'École polytechnique et à l'École des ponts et chaussées un amour de la France jamais démenti, était-il autre chose qu'un radical à poigne? Un radical patriote et monarchiste, sans doute, mais un radical dont l'autoritarisme s'abritait derrière le suffrage universel et dont la ploutocratie se couvrait du partage des terres. Il est resté dans la pure tradition radicale qui ne s'est jamais flattée de beaucoup d'égards pour les libertés des autres. On peut compter sur ses successeurs, quels qu'ils soient, pour continuer la manière et peut-être pas dans ce qu'elle a de meilleur. Puissent-ils ne pas trop faire regretter l'efficacité d'une rudesse bienfaisante qui paralysait au moins les dissensions intestines.

La mort a réalisé la partie la plus simple de la tâche des adversaires de M. Jean Bratiano. C'est le moment de prouver que l'on est capable de faire aussi bien sinon mieux que lui. Les héritiers du grand chef libéral sont restés fidèles à son enseignement. Leur premier mouvement a été de renouveler le geste de conciliation qu'ils avaient déjà tenté au bord de la tombe du roi Ferdinand. Ils ont offert de sacrifier leur prépondérance à l'union sacrée. Ils ont proposé le partage du pouvoir. Quelle meilleure occasion pour les masses du parti paysan d'apprendre l'école du gouvernement sous les ordres d'un état-major éprouvé. En refusant, l'opposition se prépare peut-être une victoire, mais une victoire qui n'ira pas sans luttes avec des complications qui peuvent aller jusqu'à une réouverture de la question dynastique.

Nous n'avons pas à nous occuper de ces querelles, mais nous devons en prévoir les contre-coups. N'est-ce pas le cas ou jamais de garder les mains libres dans les Balkans. Les avons-nous? A Paris on dit oui. A Rome on dit non. Et à Belgrade on dit : qui vivra verra.

Ne parlons pas du texte du pacte franco-serbe. Il est d'un modèle connu, bourré d'équivoques. Il cherche à ménager les portes de sortie sans doute plus qu'à préciser les engagements. C'est exactement ce qu'il faut pour préparer les malentendus. La combinaison n'en crée pas moins des solidarités dont la preuve ne s'est pas fait attendre. Le gouvernement français avait manifesté le désir de publier le texte tout de suite pour en finir d'une seule fois avec les polémiques. Les Serbes ont réclamé et obtenu un retard de trois semaines. Pourquoi? Uniquement pour permettre à leur ministre des Affaires étrangères de prononcer à la Skoupchtina un discours conciliant qui a eu de la peine à passer et qui n'aurait sans doute pas passé du tout si le rapprochement du texte avait montré combien reste imprécis le concours sur lequel on prétend appuyer une politique de balance de forces.

C'est à cela en effet qu'aboutit toute la manœuvre, en dépit de la réserve des mots. Et il ne peut pas en être autrement. La situation est d'une simplicité élémentaire.

Deux puissances sont riveraines de l'Adriatique. Deux puissances ont à tenir compte de l'instabilité des Balkans. C'est-à-dire que chacune redoute que l'autre cherche à en tirer avantage contre elle. Une tierce puissance considère cette rivalité avec inquiétude. Tant qu'elle reste arbitre indépendant, rien à dire. Du moment qu'elle se lie à l'une des parties, peu importe qu'elle prétende garder les mains libres, l'autre partie considère qu'il y a rupture d'équilibre. Naturellement elle cherche du renfort. Et comme on la raille de la faiblesse de l'appui qu'elle trouve, elle annonce qu'elle se chargera de trouver de nouveaux appuis. Et voilà le jeu des surenchères lancé.

C'est exactement ce qui s'est passé dans ces dernières semaines. Dès la conclusion du pacte du 11 novembre, l'Italie a déclaré nettement que l'équilibre dans l'Adriatique et les Balkans était compromis. Dès le 22 novembre elle a riposté par le traité d'alliance avec l'Albanie. Ce traité a provoqué en France des commentaires assez contradictoires. Ceux-là mêmes qui l'ont considéré comme une simple superfétation du pacte de Tirana, ont en même temps dénoncé les possibilités d'agression en germe dans une alliance fort élastique.

La vérité est que la situation est aussi exactement retournée du côté de l'Italie que du côté serbe. Avant le pacte du 11 novembre, la France avait la possibilité de subordonner son action à une politique d'entente des riverains de l'Adriatique. Après le pacte, elle est devenue solidaire d'un de ces riverains. De même, avant le 22 novembre, le pacte de Tirana avait l'allure d'une garantie d'indépendance et de l'intégrité de l'Albanie. Limitée à deux puissances de force très inégale, cette garantie a l'allure d'un protectorat. Par l'adhésion d'une tierce puissance également intéressée, la combinaison pouvait ramener à la formule d'équilibre qui pendant vingt ans a contenu les rivalités de Vienne et de Rome. Cette voie de redressement se trouve coupée par un traité d'alliance qui ne prévoit pas seulement la défense commune contre une agression, mais l'action commune dans l'éventualité d'une simple menace de guerre. Cette fois, c'est bien le barrage en travers de l'Adriatique. C'est la certitude de complications graves au premier trouble dans les Balkans. Nous en avons eu deux avant-goûts ce printemps. Or, dans les deux cas, on n'a pu se tirer d'affaire qu'en écartant la S. D. N. Et c'est derrière la Ligue de Genève que le pacte franco-serbe prétend s'abriter. Quel gâchis !

Il a bien fallu s'en rendre compte au quai d'Orsay. D'autant que

les Anglais ont crié casse-cou et très fort. L'honnête M. Chamberlain a été d'autant plus impressionné que les Italiens ont fait la sourde oreille quand il leur a demandé de retenir l'alliance du 22 novembre. Pour tardif que soit le réveil de la clairvoyance britannique, il peut être efficace, car Londres a le moyen de se faire entendre à Rome et à Paris. On l'a bien vu quand M. Briand a lancé à la Chambre une invite qui aurait peut-être gagné à ne pas être formulée à la cantonade. La signature d'un petit accord franco-italien est un geste plus efficace. Il y a évidemment un désir de remonter la pente.

Il ne faut pas nous dissimuler que la chose est assez malaisée. Entre la France et l'Italie, il y a des malentendus plus difficiles à régler que des litiges précis. Il y a des préjugés d'un autre âge, des oppositions de tempérament, des différences de vitalité. Il y a toutes les contradictions entre une politique dynamique et une politique statique. Va-t-on chercher encore une fois à jeter sur le fossé une équivoque à la manière de Locarno? Il serait infiniment plus sage de considérer que la seule solution rationnelle est une entente directe entre Italiens et Slaves. Si cette entente se fait, la pointe du pacte franco-serbe est émoussée. Dans le cas contraire, nous ne pouvons nous rapprocher de l'Italie sans nous donner au moins l'apparence de faire de la contre-assurance. Pas de jeu plus dangereux. Bismarck lui-même, qui n'était pas un bébé, y a compromis son œuvre. Pas de doute : la guerre de 1914 est sortie de la brouille entre la Russie et l'Allemagne qui a été elle-même la suite du double jeu de Bismarck repris par un mauvais élève.

Aujourd'hui, c'est un bon disciple de Bismarck que nous avons devant nous, c'est-à-dire un homme qui se garde bien des deux côtés, mais en prenant bien soin de ne pas se compromettre. Voilà peut-être le côté le plus piquant de l'alerte lithuanienne.

Il convient de laisser à l'Allemagne le principal rôle dans cette affaire. La Lithuanie n'a-t-elle pas été ressuscitée par elle? Toute la difficulté ne vient-elle pas du fait que les Alliés victorieux n'ont rien trouvé de mieux que de maintenir, sans aucune modification, le plan esquissé par les Allemands eux-mêmes en prévision de leur succès. Les États baltes, la Lithuanie, l'Ukraine, autant de marches avancées qui devaient rejoindre par la Hongrie le bloc germanique de l'Europe centrale pour bien encercler la Pologne. L'effondrement de 1918 a modifié la situation. Elle a laissé la Lithuanie en l'air. Pourquoi n'a-t-on pas eu dès ce moment l'idée de la rattacher à la Pologne? Tout indiquait cette solution, et la tradition d'un passé qui a duré de 1386 à 1795, et la disproportion des forces, et l'incer-

titude des frontières. Ce n'était certes pas plus difficile que de marier des Tchèques et des Slovaques. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait?

Les Anglais, dont les yeux se sont aussi ouverts de ce côté, peuvent le demander à M. Lloyd George. A lui la principale responsabilité de toutes les compromissions imaginées au préjudice de la Pologne qui laissent une situation si troublante dans l'Est européen. Le partage de la Silésie, le plébiscite de la Prusse orientale, la combinaison équivoque de Dantzig, tout ce qui permet aux Allemands d'entretenir des espoirs de révision et tout ce qui leur permet de combiner leurs manœuvres avec les Soviets est dû à l'inspiration de certains hommes d'État qui ne croyaient pas à l'avenir de la Pologne.

Il a fallu que les Anglais fussent amenés à rompre avec Moscou pour qu'ils se rendissent compte des intrigues qui ne pouvaient manquer de se nouer autour de l'isolement de la Lithuanie. La clairvoyance est tardive. Elle a permis à Vilna, qui devait être le trait d'union entre les Lithuaniens et les Polonais, de devenir une pomme de discorde. Là encore la responsabilité est aux grandes puissances. Non contentes de se détourner de la solution logique, elles n'ont même pas été capables de fixer immédiatement la frontière des deux États, en tenant compte de la répartition des forces et des intérêts essentiels. Pour Vilna comme pour Fiume, elles ont rendu nécessaire le coup de force et ont dû se contenter de l'enregistrer. Cela n'a pas atténué les rancœurs des victimes de l'opération et cela n'a pas augmenté le prestige des arbitres. Il ne manquait plus, pour achever le discrédit, que de permettre à une petite nation de deux millions d'âmes de s'opiniâtrer dans une hostilité hargneuse, d'autant plus absurde qu'elle se retourne contre elle-même, pour le seul plaisir de fournir à Berlin et à Moscou des moyens d'intrigues contre la Pologne.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Les Lithuaniens ne sont pas arrivés à forcer la patience des Polonais, et à provoquer une riposte qui, si légitime fût-elle, leur aurait permis de crier à l'agression. Tout ce qu'ils ont pu faire a été de transporter le litige devant la S. D. N. Celle-ci pourra chercher tant qu'elle voudra. Il n'y a qu'une seule solution vraiment efficace et pratique. C'est l'entente entre la Pologne et la Lithuanie. Aura-t-on l'énergie de l'imposer?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

M. TRISTAN DERÈME ET SES ÉLÉGIES

Jamais peut-être, depuis Stendhal, personne ne s'est caché sous autant de pseudonymes que M. Tristan Derème. Si nous en croyons la bibliographie dressée récemment par M. Henri Martineau, il a signé tout à tour Philippe Huc, qui est son vrai nom; Philippe Raubert, puis Rymbert, avant de s'arrêter à Tristan Derème, qui est devenu pour lui un second état civil, et en attendant d'inventer le personnage de M. Théodore Decalandre qui lui sert à préfacer lui-même ses propres livres. Encore faudrait-il tenir compte de quelques plaquettes parues sans nom d'auteur, et d'un petit livre signé X, dans la collection de l'*Alphabet des Lettres*, où, d'A à Z, vingt-cinq écrivains ont pris rang par ordre alphabétique : quand il a fallu dissimuler sous la lettre X un auteur anonyme, c'est à M. Tristan Derème qu'ont pensé naturellement les éditeurs de la collection. Il se plaît tant à poser un masque sur son visage !

On ne donnerait pas tant d'importance à ce trait de caractère de M. Tristan Derème s'il ne s'agissait pour lui que d'un jeu. Mais s'il se dérobe aussi volontiers, c'est peut-être moins pour tromper le public que par une certaine pudeur; il lui déplaît de se montrer et de parler de lui-même. Les travestis de M. Decalandre et de quelques autres personnages, ce sont les accessoires de la *fantaisie*, cette enseigne d'une école de poètes qui a pris M. Derème pour chef. Et les poètes fantaisistes font tenir dans ce mot plus de choses qu'il

n'en comprend, au sens où on l'entend couramment. La fantaisie, c'est toutes les ressources que l'art — sinon l'artifice — leur fournit pour ne pas laisser voir leur émotion, et ne faire paraître que des sourires quand ils ont des larmes au fond du cœur.

C'est pourquoi tout d'abord M. Tristan Derème a inventé tant de personnes imaginaires afin de leur prêter la prose ou les poèmes que lui-même a écrits. C'est aussi pourquoi il s'est livré si souvent, dans ses vers, à des jongleries qui l'ont fait comparer à Théodore de Banville. Les rejets les plus imprévus, les rimes les plus cocasses sont les procédés habituels de cette virtuosité, qui éclate à chaque page du recueil de la *Verdure dorée.* M. Tristan Derème y a ajouté une trouvaille de son invention : la contre-assonance, qui est une rime par les consonnes, à la place de la rime par les voyelles. La contre-assonance est-elle une conquête de l'art poétique aussi défendable que M. Tristan Derème l'a prétendu souvent? Des vers comme ceux-ci donneraient plutôt à penser que le poète a voulu faire applaudir une étourdissante acrobatie :

Nous attendions des héroïnes
Qui dormissent sous des troënes

Ou tendissent sur des terrasses
Des lis verts et des branches rousses,

Et nous aurions chanté leurs lèvres
Avec leurs fièvres dans nos livres,

Afin, défuntes nos jeunesses,
Postérité, que tu connusses

Les traits, les tresses, les détresses
Atroces de ces Béatrices.

Mais surtout ces jeux raffinés, qui ont l'agrément un peu acide des dissonances de nos musiciens modernes, cherchent, avec quelques autres divertissements, à nous donner le change. Si le poète voulait, il exhalerait, comme tant d'autres, les plaintes de son cœur. Il ne voulait pas jusqu'à maintenant. M. Tristan Derème a écrit :

Laisse les cris aux gens de théâtre et levant
Ton cœur dans la clarté d'une lune meilleure,
Goûte, comme je fais, la paix intérieure.

La paix? Ou la guerre des passions, dont nul éclat n'est trahi au dehors? En tout cas, calme ou troublée, un poète comme M. Tristan

Derème cache avec le plus grand soin cette vie intérieure. M. Henri Martineau a dit des fantaisistes : « En réalité, ce sont tous des élégiaques, des sentimentaux qui ont la haine de l'emphase et la pudeur de leurs sentiments. »

Dans *la Bride et le Cheval*, une des minces plaquettes, à tirage confidentiel, où il a éparpillé tant de trésors, M. Tristan Derème a défini les lois de cette modestie littéraire. « Il faut plus de force, sans doute, dit-il, plus de lucidité, plus de maîtrise de soi, plus enfin de toutes les qualités qui sont de l'homme, pour dominer sa douleur, et n'en montrer plus au public qu'un visage frémissant, mais qu'embellisse l'harmonie de la raison. » Puis il a comparé le génie qui n'est pas maître de ses passions à un cheval sans bride : « C'est un cheval qui part, saute, hennit, enivré par l'avoine, effrayé par un train; il se heurte aux arbres et les coups qu'il se donne ainsi le font bondir encore et courir d'une course de plus en plus désordonnée. Prenez le même cheval et lui mettez un frein, et le serrez entre vos genoux; il réussira, peut-être, à vous jeter au fossé. Mais il faut tenter de le vaincre. » Et il ajoutait, ou à peu près : le cheval fou, c'est le poète romantique, le cheval dompté, c'est le poète classique. Mais de quoi était faite la bride qu'il lui mettait au cou?

C'était une discipline que M. Derème et les jeunes poètes groupés autour de lui se flattaient d'avoir retrouvée; c'était la contrainte de l'ironie. Jean-Marc Bernard avait écrit un jour à son ami Tristan : « La jeune génération a retrouvé l'ironie, qui est une des formes de l'intelligence, puisqu'elle est le signe d'un cerveau qui juge... L'intelligence ainsi remise à sa place, qui est la première, on peut laisser agir sa sensibilité. C'est ainsi que l'ont fait les classiques. »

Est-ce bien sûr que les classiques l'aient ainsi fait? Il faudrait rappeler ici le dialogue de *Pierre et Paul*, où M. Charles Maurras refuse droit de cité à l'ironie chez les poètes. « Le poète, a-t-il dit, grimace l'ironie, quand il se voit exclu du lyrisme supérieur. Les très jeunes gens peuvent alors prendre sa fanfaronnade et sa contorsion pour quelque signe d'énergie : c'est pour l'observateur le plus lourd aveu de faiblesse. » Le petit manifeste de Jean-Marc Bernard accordait à l'intelligence une suprématie qui risquait de s'exercer aux dépens du goût, souverain arbitre en matière d'art. Par bonheur, le goût était départi aux poètes fantaisistes, autant que les dons de l'intelligence et du cœur. Il équilibre admirablement les poèmes de M. Francis Carco, si pleins d'émotion contenue. Il a permis à M. Derème de pousser jusqu'à l'extrême limite ses audaces ingénieuses. Mais le poète qui avait donné à l'une de ses plaquettes le

titre significatif d'*Ironies sentimentales* pouvait-il atteindre, sur ce mode, au lyrisme supérieur dont a parlé tout à l'heure M. Charles Maurras?

Non. L'ironie en poésie apparaît comme une réaction excessive contre les débordements du romantisme. Les meilleurs exemples qu'on en a pu citer ont été pris en plein siècle romantique, chez Heine et chez Musset. Mais elle ne discipline pas le lyrisme, elle le brise. M. Tristan Derème en convient aujourd'hui, et, pour reprendre la comparaison de la bride, cette bride-là « dompte le cheval, jusqu'au point qu'il n'ose plus lever une seule patte ». C'est un exercice remarquable; cependant si le cheval s'appelle Pégase, il est fâcheux que le poète l'ait paralysé.

Chez le poète fantaisiste, en somme, l'ironiste risquait de tuer l'élégiaque. Mais quelle règle classique avait jamais imposé à des élégiaques ces rigueurs grimaçantes? Le premier devoir pour un classique — et nos fantaisistes prétendent tous plus ou moins à ce titre — c'est de faire une œuvre conforme à son talent et d'être fidèle au genre pour lequel il est doué. Élégie, en grec, veut dire gémissement. Et Boileau a dit de la « plaintive élégie » :

Elle plaint des amants la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse;
Mais pour bien expliquer ses caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Des plaintes, des menaces, des colères, les tourments d'un cœur amoureux, jamais Boileau lui-même n'a défendu au poète d'exprimer tout cela. Fallait-il que M. Tristan Derème, par un excès de délicatesse, s'en privât toujours? Il n'avait, du reste, jamais bâillonné sa Muse si durement, qu'elle n'eût marqué ses œuvres les plus rieuses d'un accent secrètement douloureux. Mais voici qu'enfin il écrit les élégies qu'on attendait de lui. Il chante la douleur d'un cœur abandonné par celle qu'il aimait. Elle a nom Clymène et s'est embarquée pour un lointain voyage. Tristan, resté seul sur la rive, a composé le *Livre de Clymène.* C'est le plus beau qu'il ait jamais écrit.

Pour donner libre cours à son lyrisme, il nous dit qu'il a lâché un peu la bride qu'il tenait serrée depuis vingt ans au col de sa monture. Mais non. Pour changer de métaphore, disons qu'il a seulement dépouillé le costume pailleté dans lequel il exécutait des cabrioles pour nous amuser. Et peut-être, du même coup, s'est-il élevé d'un bond au-dessus de la troupe des poètes mineurs, où l'on pouvait craindre qu'il ne s'attardât trop longtemps.

Pour le reste, de quel profit lui aura été cette délicieuse école de

la fantaisie ! Il s'y est rompu à l'art des vers, et si le métier ne fait pas le poète, il n'est pas de grand poète dont l'art ne doive être parfait. Celui de M. Tristan Derème a été merveilleusement assoupli. La musique de ses vers est savante et facile à la fois. Il écrit des vers irréguliers qui font penser à La Fontaine. Citons-en quelques-uns, ce qui est encore le meilleur moyen d'en parler :

Le chemin d'ombre où passe un vieil Aragonais
Assis sur le bât jaune et rouge de sa mule,
Et voici le troëne aux blancs bouquets fanés
Et la maison que tu connais
Et la glycine et la fraîcheur du vestibule.
Ce n'est que papillons aux murs et qu'oiseaux peints
Et par la porte ouverte aux tranquilles prairies
Glisse l'oreille des lapins.

La fin du poème est plus mélodieuse encore :

Clymène, ainsi s'effacent les journées,
Et les années,
Et je songe à vos destinées,
Je ne songe qu'à vous, au navire, à la mer
Qui bat les bords inconnus de la Chine,
Et ce décor que j'imagine
Et qui me fait le cœur encore plus amer.
Il n'est plus rien, Clymène, où je puisse me plaire.
Que m'importent dans l'herbe où je suis solitaire
Aragonais, mule, grillons
Et papillons?
Et tout serait charmant et la terre fleurie
Si vous dansiez dans la prairie.

Cette science du rythme et de la rime, M. Tristan Derème ne l'a pas seulement cultivée par des exercices. Il l'a étudiée chez les maîtres. Il a lu tous les poètes, et sa mémoire est pleine de leurs vers. Il s'est amusé maintes fois à en composer des centons, et son récent recueil du *Zodiaque* est plein de ces divertissements érudits. Surtout les grands poètes lui ont appris que la poésie, à travers les âges, vit de quelques lieux communs, toujours identiques, l'amour, l'absence, la brièveté de la vie, et que les images mêmes dont on les revêt ont toutes été inventées depuis longtemps. Il faut seulement avoir le don de faire chanter sur ces vieux mots une musique qu'on n'ait pas encore entendue.

Ce don, M. Tristan Derême l'avait manifesté maintes fois avant le *Livre de Clymène*. Il avait frappé des vers d'anthologie, et aussi laissé échapper des plaintes émouvantes comme celle qu'il adressait un jour à la reine souveraine :

De mon cœur, — de ce cœur profond comme la mer
Et plus amer.

Maintenant qu'il chante, avec un plus libre abandon, les peines de ce cœur, c'est à chaque page qu'il nous offre des vers comparables aux plus beaux de la poésie lyrique :

...Un cœur abandonné qui rit à mille espoirs
Et qui, nourri d'ennui, s'enivre de fumée

...Voici ton douloureux visage qui sourit.

...Passez, beaux jours! Je n'ai que ma peine et les Muses
Qui parfois d'un sourire enchantent ma douleur.

Il faudrait citer aussi les vers de lyrisme descriptif comme :

Les novembres amers avec leurs chrysanthèmes

ou :

L'air suave animait la musique des eaux

Mais c'est toutes les élégies qu'on recopierait si on voulait pénétrer, en détaillant chaque syllabe, le mélange d'émotion et de musique qui compose ces poèmes.

Un ami de M. Tristan Derême, le poète A.-P. Garnier, lui a dédié une ballade qui a pour refrain :

Tristan est un gentil esprit.

Certes. Et c'est de lui ce que le public ignore le moins. Les lecteurs des chroniques et des impromptus qu'il prodigue aux journaux, les auditeurs de ses conférences savent de quelles brillantes improvisations est capable ce gentil, ce délicieux esprit. Mais M. Derême peut beaucoup plus. Sa gentillesse en avait laissé paraître mainte preuve, sous le rire mouillé de légers poèmes. Ses élégies nous en ont donné l'assurance. Qu'il ne réprime plus les accents d'un lyrisme élevé et profond. LaFontaine, à qui on le compare si volontiers, avait aussi commencé par des badinages. Mais après le La Fontaine des *Contes*, il y eut celui des *Fables*. Après l'aimable *Verdure dorée*, après le plaisant *Zodiaque*, il serait bien décevant que les *Elégies* de M. Tristan Derême ne fussent point ses débuts de grand lyrique.

André Rousseaux.

LES SCIENCES

LA LUMIÈRE ET LES ONDES

NEWTON — FRESNEL — LE DUC DE BROGLIE

Depuis que les hommes ont des yeux pour voir et un cerveau pour penser, ils se sont toujours posé la troublante question : qu'est-ce que la lumière? Les philosophes de toutes les écoles et de tous les pays ont copieusement disputé sur ce point, mais ces « disputes » ne comportaient que des discours : *verba, non res*. Il fallut le génie de Newton pour donner à l'esprit la première satisfaction sur la question de cette « lumière », si pleine d' « obscurités ».

L'immortel savant énonça la théorie célèbre de l'émission. Suivant lui, la lumière est une émission de petites particules matérielles, un véritable bombardement moléculaire effectué par les corps de la nature. Quand ces particules arrivent sur les autres corps, elles les éclairent ; quand elles arrivent à nos yeux, elles leur donnent la sensation de lumière ; quand elles sont renvoyées, réfléchies par les corps qu'elles ont heurtés, elles nous donnent la sensation de leurs couleurs.

Cette théorie, si nouvelle et si inattendue, provoque des enthousiasmes sans précédent. Donnée par l'auteur de la découverte de la gravitation universelle, elle fut aussitôt admise par tout le monde... ou peut s'en faut. Voltaire s'en était fait, en France, le propagateur ardent, et elle régna en souveraine dans le monde de la science jusqu'au début du dix-neuvième siècle, où le physicien Young réalisa

l'expérience cruciale des interférences, montrant, sans discussion possible contre un fait matériel, que, dans certaines conditions, « de la lumière ajoutée à de la lumière peut produire de l'obscurité ».

C'était un rude coup pour la théorie de l'émission donnée par Newton : c'était même pour elle une blessure grave, et, à cette époque, on disait même une blessure mortelle.

Alors apparut à l'horizon de la physique un astre nouveau : c'était Augustin Fresnel.

Augustin Fresnel était né à Broglie, près de Bernay, en Normandie, en 1788. Son père, architecte de valeur, avait dirigé les travaux de la restauration du château de Broglie : il se lia avec le régisseur du domaine, M. Mérimée, et épousa sa fille ; son neveu fut l'académicien si connu, Prosper Mérimée. Et, par une curieuse association d'événements, l'actuel propriétaire du château est le duc de Broglie, physicien du plus haut mérite, dont nous aurons à parler au cours de ces lignes.

Augustin Fresnel entra à l'École polytechnique à seize ans et demi et en sortit dans le corps des ponts et chaussées : il fut envoyé comme ingénieur à Nyons. Fresnel était ardent royaliste ; il fut destitué au retour de l'île d'Elbe. Mais après le désastre de Waterloo il fut réintégré dans ses fonctions qu'il devait illustrer par ses immortelles découvertes.

Fresnel s'attacha à l'étude de l'expérience de Young sur les interférences ; de cette étude allait sortir l'un des monuments les plus grandioses de la science moderne : la théorie des ondulations.

*
* *

Devant l'impuissance de la théorie de l'émission à expliquer l'expérience des interférences de la lumière, Fresnel pensa qu'il fallait aborder la question autrement.

Il pensa comparer les phénomènes lumineux aux phénomènes du son. Dans ceux-ci, le corps sonore vibre, et ses vibrations se transmettent, par l'intermédiaire de l'air, dont elles ébranlent les molécules de proche en proche, jusqu'à l'oreille qui les perçoit. Dans les phénomènes lumineux le corps éclairant vibre, lui aussi, mais avec une rapidité infiniment plus grande que le corps sonore, et les vibrations se transmettent au loin par l'intermédiaire d'un milieu hypothétique, élastique et impondérable auquel l'illustre physicien qui l'avait conçu donna le nom d'*Éther*.

L'Éther était donc le véhicule des ondes lumineuses, dont la propagation se faisait suivant le mécanisme des mouvements vibratoires

que l'on peut observer matériellement, comme celui de la houle à la surface de la mer, ou celui du son à travers les masses gazeuses de l'air. A l'aide de sa théorie ondulatoire qu'il venait d'établir de toutes pièces, Fresnel montra combien aisée était l'explication du phénomène des interférences où était venue se heurter la théorie de l'émission. Et aussi se réalisait cette amusante et ingénieuse image de Voltaire qui comparait toute théorie scientifique à une souris : « Elle passe dans neuf trous, disait-il, mais elle est arrêtée par le dixième. » C'était l'expérience des interférences qui avait été le dixième trou pour la théorie newtonienne de l'émission.

En 1817, l'Académie des sciences avait mis au concours l'étude des phénomènes de la diffraction : Fresnel rédigea à ce propos un mémoire admirable. Il démontra que les « franges », alternativement lumineuses et obscures, produites par un corps opaque, ne dépendaient que de la forme de ce corps et nullement de la substance dont il était constitué. Il étudia l'ombre d'un fil très fin, celle d'une fente étroite, celle du bord d'une lame tranchante, et donna les formules qui régissent ces phénomènes jusque dans leurs plus minutieux détails. Il montra ainsi l'accord complet de la théorie ondulatoire avec tous ces phénomènes devant lesquels la théorie de l'émission s'arrêtait sans pouvoir les expliquer.

Le savant mathématicien Poisson, newtonien convaincu, en lisant le mémoire de Fresnel, y découvrit une conséquence qui lui sembla paradoxale : en éclairant un petit disque opaque par un point lumineux, on devait observer un point éclairé au centre de l'ombre portée par ce disque. Fresnel fit l'expérience qui réussit triomphalement : c'était la victoire définitive de la théorie des ondulations.

*
* *

Fresnel devait aller plus loin encore.

Le phénomène de la double réfraction, observé dans quelques cristaux, avait montré que, dans certaines circonstances, un rayon de lumière peut se comporter de manières différentes par rapport aux divers plans que l'on peut faire passer par la ligne droite suivant laquelle il se propage : c'est ce qu'on exprime en disant que ce rayon est polarisé.

Dans la théorie des ondulations, on avait, jusque-là, comparé le mouvement des ondes lumineuses au mouvement des ondes sonores, en supposant, comme pour celles-ci, que la vibration était longitudinale, c'est-à-dire se faisait dans le sens même de la propagation du rayon lumineux. Mais les phénomènes variés et splendides offerts par

la polarisation parurent, à l'esprit de Fresnel, inconciliable avec cette conception par trop simpliste

Il eut l'audace d'affirmer la nécessité de concevoir des vibrations transversales, c'est-à-dire se faisant dans une direction perpendiculaire à celle du rayon. Cette idée parut absurde, subversive même aux savants de cette époque ; Arago lui-même, dont l'esprit si clair et si ouvert à tous les progrès s'était attaché avec ardeur aux travaux de Fresnel, Arago ne pouvait se décider à l'admettre. Elle était pourtant nécessaire si l'on voulait expliquer l'impossibilité d'interférer dans laquelle se trouvaient deux rayons polarisés à angle droit, impossibilité démontrée expérimentalement. Mais la vérité finit par s'imposer, même aux plus sceptiques, pourvu qu'ils soient de bonne foi.

Fresnel poursuivit le cours de ses travaux : on pourrait dire de ses conquêtes. Il découvrit la polarisation circulaire, donna les lois de la double réfraction, celles de la propagation de la lumière dans les milieux cristallins, et enfin celle de la réflexion et de la réfraction de la lumière polarisée. Tous ces travaux, dont un seul eût suffi à immortaliser son auteur, furent faits de 1818 à 1824. En 1823 Augustin Fresnel était élu membre de l'Académie des sciences.

A ces admirables travaux théoriques, il faut ajouter les progrès incalculables qu'il a fait faire à la technique des phares, en substituant aux miroirs paraboliques le système de lentilles « à échelons » qui réfractaient la lumière et la renvoyaient en un faisceau peu divergent. Du coup la portée des phares se trouva mutipliée par 5 : celle du phare de Cordouan passa de 12 à 60 kilomètres. Aujourd'hui que l'on a besoin de phares ultra-puissants pour l'aviation, ce sont encore les lentilles de Fresnel qui sont utilisées pour les phares ultra-puissants de deux milliards de bougies.

En établissant la théorie des ondes lumineuses, Fresnel jetait du même coup les bases de celle des ondes hertziennes, dont le mécanisme de propagation est le même ; et l'on peut dire qu'il fut le précurseur de la radioélectricité. Il mourut à Ville-d'Avray à l'âge de trente-neuf ans, en juin 1827.

*
* *

La théorie des ondulations a régné pendant presque tout le dix-neuvième siècle : elle a permis des découvertes admirables. Mais, au cours des dernières années, des découvertes troublantes sont venues, qui ont donné une sorte de regain à la théorie de l'émission de Newton.

Les phénomènes de la radioactivité, les faits étranges qui se

passent dans ce « nouveau monde » dont le Christophe Colomb incontesté et incontestable est notre illustre compatriote Henri Becquerel, ont amené les savants à modifier ou à retoucher leurs conceptions sur la lumière.

Les corps radioactifs, en effet, *émettent* réellement des particules matérielles, d'une façon tellement réelle que, par des expériences ingénieuses, délicates et précises, on a pu en photographier des cortèges. La théorie de Fresnel va-t-elle succomber à son tour et subir le retour offensif et victorieux de la théorie de l'émission qu'elle avait terrassée?

Les travaux de physiciens éminents, comme Planck et Bohr, ont montré que, si la lumière est bien formée d'ondes comme le voulait Fresnel, ces ondes sont, dans le réel, « émises » d'une façon discontinue, comme par paquets pourrait-on dire, par le corps éclairant.

On est alors conduit à rapprocher cette conception nouvelle de celle qui veut que les corps radioactifs, comme l'uranium, que les corps incandescents comme le filament des ampoules électriques, lancent continuellement autour d'eux des myriades de petits corpuscules que l'on appelle des électrons et qui sont les planètes de ces systèmes solaires en miniature que constituent les atomes des différents corps.

Comment concilier ces choses en apparence inconciliables?

Un physicien français, le duc de Broglie, vient de trouver la clef du mystère qui semblait impénétrable.

Les expériences relatives aux émissions électroniques *montrent* que la lumière a une structure granulaire ; sur ce point, Newton avait vu juste. Mais un électron n'est autre chose qu'un système d'ondes en mouvement, de sorte que les ondes continues qui se succèdent les unes aux autres, que les « paquets » d'ondulations qui constituent la lumière se trouvent être, en réalité, de petites particules matérielles. Lorsque l'électron, ainsi centre d'ondulations, est lié à un atome et n'est plus libre, il décrit, autour du noyau de celui-ci, une orbite ; alors l'onde qu'il transporte se ferme sur elle-même, devient une onde « stationnaire ». Dans ces conditions, on comprend que l'atome au repos n'émette pas de lumière.

Telle est la conception si remarquable du duc de Broglie : elle concilie — elle réconcilie pourrait-on dire — les théories de Newton et de Fresnel. Elle est simple, claire, précise : elle est française.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ANTONELLI

M. Étienne-César Antonelli est né à Valence (Espagne) le 24 août 1879; mais la fée qui veillait sur son berceau l'avait aussi promis aux destins les plus démocratiquement distingués, puisqu'il devait devenir député. Sans doute on entend bien tout de suite que ce n'est pas ce titre, si rayonnant aux yeux de tant de fidèles des institutions libres, qui l'indique à notre observation comme un sujet particulièrement rare. Ce n'est point non plus son prénom sensationnel et glorieux, qui lui vaut de sortir ainsi subitement de la pénombre discrète dont un destin judicieux l'enveloppait.

Ce n'est point davantage parce que M. Antonelli est professeur de droit. L'enseignement du droit est une profession honorable, certes, mais nous sommes blasés sur cette spécialité : à dire le vrai, les professeurs encombrent un peu le Parlement, à l'heure présente. Ceux de droit — ils sont nombreux — paraissent s'être consacrés spécialement — à l'exception de M. Joseph Barthélemy — à proclamer le droit divin du Cartel, et à dégager les principes d'économie politique dont l'apologie et la mystique nous ont conduits nous savons où. Ce n'est donc point d'appartenir à cette pléiade qui crée à M. César-Étienne Antonelli un titre à l'actualité.

Qu'est-ce donc? Cherchons.

M. Antonelli était socialiste, ou se prétendait tel. Peut-être de bonne foi. Peut-être portait-il, sous la simarre et l'épitoge du prolétaire intellectuel, une âme égoïste et hideuse de bourgeois qui s'ignorait encore,

qui eût pu s'ignorer toujours. Mais M. Antonelli, qui enseignait le droit et l'économie politique aux étudiants lyonnais, brûlait de propager sa doctrine et sa foi sur un théâtre plus vaste, dans l'arène où s'affrontent vraiment les principes, pour l'édification des masses. Il voulait être député. L'heure s'avérait favorable. A Lyon, capitale du Cartel, s'élaborait, sous les auspices d'Herriot et de Maurice Moutet, une liste où les éléments cartellistes étaient savamment dosés. Nul ne pouvait prévoir alors que M. Antonelli n'y aurait pas sa part. Le malheur, assure-t-on, voulut que M. Herriot le tînt pour un homme de peu, une quantité négligeable pour tout dire, et, qui sait? — peut-être pour un faux démocrate. M. Antonelli, en effet, est d'ailleurs distingué et ne fume point la pipe. Il est de l'école Léon Blum. Mais peut-être M. Herriot n'aime-t-il point l'école Léon Blum à Lyon? Ce n'est pas pour lui sans doute un article d'exportation. Il ferma donc à M. Antonelli les portes de sa liste et de la carrière parlementaire et prétendit le contraindre à enseigner le droit à Lyon jusqu'à extinction de ses forces naturelles et perte de la vie. M. Antonelli avait de l'ambition et de l'énergie. Il partit à la recherche d'une circonscription du Cartel qui eût besoin d'un socialiste. Il n'alla pas loin. A peine avait-il quelque peu remonté le Rhône, qu'aux portes mêmes de Genève, Jacquier et Jacques Duboin lui ouvrirent les bras. Jacquier aimait autant celui-là qu'un autre, et Duboin, qui est pratique, vénère peut-être la doctrine. Il ne savait pas qu'il venait de trouver son maître, et s'était donné le tort de juger sur l'apparence. Le Cartel eut la majorité prévue. Antonelli, sacré député, boucla sa valise, débarqua à Paris, et s'en fut au Palais-Bourbon s'asseoir sur une banquette d'extrême gauche, où le bon Édouard Herriot fut bien quinaud en le trouvant. Il fut même assez froid, pendant un temps, car il a de la rancune et de la susceptibilité, et il n'aime pas surtout que les faits lui donnent tort. Antonelli avait fait mentir le proverbe : il était parvenu sans ce bienfait des dieux qu'est l'amitié d'un grand homme. Cette singularité ne le popularisa pas tout de suite. Et puis il eut le tort de vouloir se faire une autre réclame en exposant sa doctrine dans la chaire — je voulais dire à la tribune. Il fut écouté poliment, applaudi avec quelque réserve, et, sitôt le Cartel culbuté, considéré comme périmé. Mais c'est un homme, nous le savons, qui aime à violenter le destin. Il tient à fixer l'attention.

Or, à M. Antonelli, député de la Haute-Savoie, le scrutin d'arrondissement avait joué un mauvais tour. Parlez-moi de cette bonne formation tranquille du Cartel. Mais une élection d'arrondissement, combat de gladiateurs, et enjeu de la bataille locale!

Antonelli n'avait pas d'arrondissement. Chose plus grave, il était fort peu connu dans le pays, n'ayant fait que le traverser avec sa valise, et

n'y fumant point la pipe non plus qu'il n'y buvait des pots. Pour tout dire, ce n'était point une célébrité cantonale. D'autant plus qu'en fait de circonscription, on lui laissait ce qui restait : Jacquier était installé à Thonon, et Duboin retranché à Bonneville. On décréta qu'Antonelli serait candidat à Annecy. Annecy s'épouvante d'un radical. Pensez ce qu'il fait d'un socialiste! Et d'un socialiste inconnu, qui se présente à la curiosité des foules vêtu de sa seule doctrine. Le candidat s'avisa alors que le siège de Saint-Julien-en-Genevois était vacant, lui aussi. Le bon libéral Tapponier, qui, lui, est du pays, et qui se préparait à l'affronter à Annecy, le suivit incontinent à Saint-Julien. Voilà mon Antonelli fort ennuyé. Saint-Julien est plus radical qu'Annecy, mais point davantage socialiste. Fernand David, qui a laissé des souvenirs dans le Genevois et prétend diriger l'opinion de gauche, est un bourgeois assez sectaire, mais, au demeurant, avisé et prudent. Antonelli sentait chanceler sa foi, ou du moins il commençait à se demander s'il était opportun de la professer. Toute chaire lui faisait horreur, et toute tribune lui semblait un échafaud. Il brûlait de se taire, opiniâtrement. Quand des gens lui demandaient : « Vous êtes bien du groupe et du parti de ce sacré Renaudel, qui veut prendre l'argent où il est? » il murmurait, en s'échappant, au grand dam de ses boutons : « Je ne connais pas cet homme... » Et venu entre deux trains dans un congrès socialiste, il tombe sur Vincent-Auriol qui préconisait l'impôt sur le capital et des mesures dictatoriales : « Plus bas, implore-t-il. Plus bas, sacrebleu! Voulez-vous nous faire écharper? » Vincent-Auriol s'étonnait : « Que diable, lui dit Antonelli, pour faire nombre il faut être réélu. Je vous assure qu'à Saint-Julien, on n'est pas pour l'impôt sur le capital. Qu'avez-vous besoin de crier cela sur les toits? »

Et ce fut bien pis lorsque M. Léon Blum eut annoncé, dans le Populaire, *que le parti socialiste avait comme évangile fondamental l'impôt sur le capital. Antonelli vit Tapponnier qui, ricanant, endoctrinait les paysans, et ceux-ci qui, déjà, caressaient le manche de leur fourche. Antonelli sentit qu'il n'était plus socialiste ou du moins qu'il n'était plus de ce socialisme où l'on n'est pas réélu. « Pour demeurer socialiste, tout en étant élu par des gens qui ne sont pas socialistes, il n'y a qu'à changer le socialisme », pensa-t-il en homme avisé. Et, le cerveau visité d'une lueur de génie, il écrivit à Léon Blum : « Que voulez-vous dire, cher ami, avec votre impôt sur le capital? Confondez-vous autour avec alentour, et, comme l'autre, vitesse avec précipitation? Cet impôt sur le capital, qui vous est cher, qui vous est sacré, qui est le point angulaire de notre parti, la Bible de Vincent-Auriol et la mienne, mais cet impôt-là, nous l'avons payé, nous l'avons exigé. Nous sommes quittes et les principes sont saufs. L'inflation, les superimpôts, et le plafond crevé*

d'Herriot (il n'était point fâché de leur dire cela en passant) ont été, n'en doutez point, un impôt sur le capital, et un rude. Ne nous rebattez plus présentement les oreilles d'une chose qui appartient aux heures du passé. Voulez-vous aussi nous demander le service obligatoire et la séparation de l'Église et de l'État? L'impôt sur le capital, il demeurera notre fierté. Soyons-en fiers, mais n'en parlons plus. »

Ainsi écrivit Antonelli à Léon Blum, à ce qu'il semblait, mais bien vraiment aux électeurs de Saint-Julien. Le fort est qu'il semble avoir convaincu M. Léon Blum.

Le titre de M. Antonelli à l'actualité, c'est donc d'être descendu un jour de la région sereine des idées et des théories, d'avoir répudié aussi cette littérature ennuyeuse qu'est l'économie politique, et de nous avoir donné — et sans le vouloir peut-être — une précieuse leçon, non de droit, mais de réalité parlementaire, qui n'était point dans son programme. Exactement c'est de nous avoir montré ce qu'était vraiment un socialiste, et donné, pour l'enseignement des foules, le vrai sens du socialisme devenu formule électorale et parlementaire.

★★★

Le Théâtre : *Pièces nouvelles.*

Deux compagnies irrégulières ont donné des ouvrages destinés à l'admiration des lettrés plutôt qu'au grand public. La compagnie Aide et Protection a joué, dans la salle et avec la troupe de l'Odéon, *l'An prochain*, de M. René Wisnet. Le théâtre des Jeunes Auteurs a joué, au même lieu et dans les mêmes conditions, *le Pont de l'Europe*, de M. Armand Salacrou. Ainsi l'astucieux M. Gémier tourne la difficulté ; il héberge les « compagnies littéraires » ; quand la pièce ne vaut rien et échoue, c'est pour l'amour de l'art et la défense de l'esprit. Mais si par hasard elle réussit, M. Gémier l'annexe en douceur. C'est une fameuse combinaison.

Il a ainsi gardé au répertoire l'ouvrage de M. Wisnet, qui est en effet capable d'agir sur le public, en dépit de maladresses incessantes, parce qu'elle agite un conflit naturellement dramatique, celui des Israélites qui avaient, en août 1914, des attaches de famille dans les deux camps.

M. Wisnet met en scène un juif parisien qui a voulu épouser une aristocrate française, et qui, agréé par celle qu'il aime, mais rebuté par le monde auquel elle appartient, s'est rabattu sur une de ses coreligionnaires demeurée Allemande. Tous sont installés en Palestine et croient n'être que juifs, détachés des patries où ils ont grandi. La guerre les dresse brusquement en face de l'autre, et le héros de M. Wisnet sent qu'il est devenu Français sans cesser d'être juif.

M. Donnay écrivit jadis *le Retour de Jérusalem*. Ce départ pour Jérusalem, est-ce un sujet pour le théâtre? Sans doute on tire un pathétique facile de l'instant où ce mari et cette femme se sentent ennemis en dépit du lien de la race renforcé par celui du mariage. Mais précisément ce pathétique est trop dans les faits pour qu'il puisse beaucoup toucher chez un auteur; ou il faudrait que celui-ci renforçât la part de la nature par un apport personnel de valeur singulière ; ce qui n'est pas le cas ici.

*
* *

Un pays d'Europe centrale n'a pas de roi. Un oracle désigne le vagabond qui va venir. C'est un jeune étudiant français neurasthénique, qui sur le trône joue les Hamlet, fait venir de Paris des comédiens pour jouer une pièce dont il est l'auteur, trouve dans la troupe une actrice qu'il a aimée autrefois sans le lui dire, une qui l'a aimé sans le lui avouer. Il s'obstine à poursuivre ainsi l'amour à travers le passé, et quand il s'est enfin rendu compte qu'il aime tout simplement la reine sa jeune épouse, celle-ci est tuée par une révolution. Tel est, disait Sully Prudhomme, le sort de nos illusions.

Au départ, un thème de légende, délaissé au profit d'un thème romantique, qui aboutit à un de ces solides lieux communs auxquels s'arc-boutent les chefs-d'œuvre. Étrange mixture, qui porte bien la marque du romantisme de 1927. Avant tout, un désordre intellectuel très cruel, qui fait qu'on regarde ces jeunes gens avec une profonde sympathie ; puis, une débauche, on voudrait dire une indigestion de funeste littérature ; un air de fantaisie voulu, donc sans grâce : tel est le passif. Mais à l'actif, on sent que les trois facultés maîtresses de raisonner, de sentir et d'imaginer, si elles sont sens dessus dessous chez ces jeunes gens, subsistent et semblent n'attendre que d'être redressées. L'ouvrage n'a guère de sens ni de valeur, mais l'auteur intéresse.

Une pièce maladroite sur un sujet poignant, une pièce folle d'un curieux auteur, tel est le bilan des compagnies littéraires irrégulières pendant une quinzaine.

*
* *

Dans le même temps, deux des derniers directeurs qui se piquent de ne pas être des commerçants, M. Dullin et M. Baty, montent deux ouvrages tout semblables, sur lesquels tombent exactement les mêmes très graves critiques.

M. Dullin est allé chercher *la Danse de vie* en Angleterre. On voit en cette pièce de M. Hermann Ould un aristocrate britannique qui embrasse la femme de chambre, et qui, à titre de réparation, l'entraîne avec lui à la découverte du sens de la vie. Après diverses péripéties puériles, ils constatent que l'amour seul donne un sens à la vie, et le lord épouse la femme de chambre.

A part un premier acte qui offre quelque saveur par le tableau caricaturé des mœurs familiales anglaises, l'intérêt de cette pièce repose, dans l'esprit de ceux qui ont cru devoir la révéler à la France, dans le fait qu'à certains moments l'action se dédouble, et que les personnages dialoguent avec les créations de leur propre imagination, comme l'an passé dans la pièce de M. Victor Pellerin intitulée *Têtes de rechange.*

Il en va de même dans la pièce américaine de M. Rice importée par M. Baty, *la Machine à calculer.* Il s'agit d'un employé que son patron renvoie pour le remplacer par une machine. Il a envie d'assassiner ce patron, et l'on voit se dérouler tout ce que l'employé imagine qu'il pourrait se passer s'il commettait l'assassinat. Arrêté, jugé, condamné, il arrive au ciel où on le condamne à manœuvrer une machine. Dès lors, à quoi bon se révolter? Il s'éveille et remercie servilement le patron qui le renvoie.

Certes, les mœurs industrielles d'Amérique prêtent à la plus cruelle satire. Mais M. Rice affiche, dans un programme tumultueux, des intentions démesurées, et il ne montre, comme son complice et congénère M. Ould, que de prétentieux enfantillages.

Voilà le bilan de quinzaine dans deux théâtres sérieux. M. Dullin et M. Baty, directeurs inégaux, mais honnêtes l'un et l'autre, vont chercher des ouvrages philosophiques chez les Anglo-Saxons. Ils rapportent l'un et l'autre une pièce soufflée et vide. Et l'un et l'autre donnent les mains à cette mauvaise action : faire passer sous les yeux du spectateur, matériellement représenté, ce que l'art a pour but de créer par l'évocation. Quand spectateurs, metteurs en scène et auteurs en tombent à ce point, le mal est grave.

*
* *

Troisième couple, M. Deval et M. Bourdet, tous deux auteurs habiles, inégalement.

Lorsque M. Jacques Deval débuta, la presse lui fit fête, croyant reconnaître en lui un auteur habile à parler des choses du cœur. Eût-il pu avancer dans cette voie, on l'ignore, car il n'emploie son habileté qu'à monter ces comédies qu'on peut bien appeler légères, car elles ne pèsent guère.

Ventôse, que joue la Comédie Caumartin, n'est pas beaucoup plus qu'un livret d'opérette. Premier acte, dans le salon d'un coiffeur où un garçon révolutionnaire accommode Mlle Christiane Lachenault, fille d'un riche industriel. Elle joue avec lui, lui souffle de la fumée au nez pour le vexer. Quand elle sort, il ramasse le bout de cigarette, et l'emporte : *La fleur que tu m'avais jetée...*

Second acte, chez les Lachenault, le soir de la révolution sociale. Les communistes sont maîtres de la ville, les bourgeois ont peur. Ils viennent piller l'hôtel Lachenault. Mais c'est le garçon coiffeur qui les

conduit. Il fait boucler tout le monde, et reste seul avec Christiane.

Mais cette jeune bourgeoise est crâne. Elle brave le révolutionnaire et le mate. Elle va courir avec lui toute la nuit à travers les rues où l'on se bat. Au matin, le gouvernement de M. Blum rétablit l'ordre, Christiane sauve le chef révolutionnaire et le renvoie, après cette nuit blanche et rouge. C'est tout ce que la révolution sociale inspire à un auteur bien parisien.

M. Bourdet est plus sérieux. Sa pièce, *Vient de paraître*, est surtout habile, comme tous les ouvrages de cet auteur. Mais elle n'a pas que ce mérite. Elle tente une satire des mœurs littéraires contemporaines qui aurait pu aller loin.

Le premier acte, qui est le meilleur, montre le bureau du puissant éditeur Moscat le jour où va être décerné le prix Zola. Il est convenu que c'est Maréchal qui va l'obtenir, Moscat a fait le nécessaire. Mais l'imprudent auteur trahit son éditeur, qui le lâche. Le jury, désemparé, donne le prix à l'*Eveil du cœur*, par un inconnu, Evanos.

C'est alors qu'il est beau de voir travailler Moscat. Il a négocié par le téléphone l'achat du livre et son lancement avant que l'auteur ait seulement eu le temps d'être prévenu. Toute cette partie est excellente. Quant à Evanos, c'est un humble employé de ministère, simple et modeste. Mais à peine la gloire l'a-t-il touché, il se rengorge. Il prend l'habitude de la vie facile ; Moscat paie ; à ce moment, la pièce tourne et la satire ne peut plus se soutenir qu'en chevauchant un vaudeville : Evanos est incapable d'écrire un second livre ; il n'a pas d'imagination ; dans le premier, il n'avait fait qu'ourler de littérature une aventure sentimentale très pure dont sa femme lui a fait confidence. Moscat, qui s'est fâché, l'apprend et, pour sauver le capital engagé sur Evanos, persuade la femme de celui-ci de se laisser courtiser par Maréchal afin de fournir son mari d'émotions romanesques. Cet artifice un peu fort est le point faible de la pièce.

Jacqueline se prend au piège, elle va céder à Maréchal. Moscat survient au bon moment : Maréchal va faire des bêtises, poursuivre Jacqueline, l'enlever. « Non, dit Moscat, ce n'est pas le moment. Pour compenser le prix Zola, je vais vous faire avoir le grand prix du roman. Vous n'allez pas le sacrifier à une femme. » Maréchal n'hésite pas, il choisit le prix. « A la bonne heure, dit Moscat. Vous, vous êtes un homme de lettres. »

Des années après. Evanos a dû abandonner la carrière d'écrivain, rentrer au ministère. La misère a reparu, plus douloureuse. Maréchal revient voir Jacqueline, qui tremble de peur devant la tentation ; mais non : il vient simplement lui annoncer que, de leur aventure, il a tiré un livre. Indignée, elle se plaint à un confident, il en a fait autant. Elle apprécie alors son mari : il n'a plus de talent, mais du moins il ne vend pas son cœur. Honteux, il avoue : lui aussi, il a fait un livre, qui tombe à propos pour les tirer de la gêne. Jacqueline se résigne : la littérature a définitivement tué la vie normale, et l'amour.

On pourrait épiloguer, arguer d'abord que le mari de Jacqueline a eu, cette fois, sa part de souffrance, ce qui diminue grandement sa culpabilité, et à tout le moins la déplace. On pourrait surtout dire que ce n'est pas contre l'art d'écrire en général que porte la satire de M. Bourdet, mais contre les écrivains qui suivent la carrière du romancier sans vocation. Il reste que cette pièce est de loin la meilleure du lot, bien faite, très honorable, originale, touchant un sujet curieux et non rebattu, et rachetant l'artifice central de l'intrigue par une peinture de la vanité littéraire assez savoureuse pour porter durement sans méchanceté.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *M. Bordes, préfet d'Alger, est nommé gouverneur général de l'Algérie en remplacement de M. Viollette* (19 *novembre*).

— *La ville de Mostaganem, en Algérie, est en partie détruite par une inondation* (25-26 *novembre*).

— *M. de Beaumarchais est nommé ambassadeur en Italie* (28 *novembre*).

— *Grand débat à la Chambre sur la politique étrangère. M. Briand défend le pacte « défensif » qui nous lie à la Yougo-Slavie. Il insiste sur notre désir de bonne entente avec l'Italie et affirme qu'il rencontrera M. Mussolini « sans aucun déplaisir »* (30 *novembre*).

MAROC. — *Les fillettes Arnaud, MM. Steeg et Maillet et les deux dames qui les accompagnaient, sont remis en liberté moyennant une rançon* (17 *novembre*).

— *Mort du sultan du Maroc Moulay Youssef* (17 *novembre*).

— *Le collège des ulémas proclame sultan le plus jeune de ses fils, Moulay Mohammed* (18 *novembre*).

BELGIQUE. — *Des divergences de vues sur la durée du service militaire provoquent la dissolution du cabinet d'union nationale présidé par M. Jaspar, catholique. Les socialistes, partisans du service de six mois, reprennent leur liberté* (21 *novembre*).

Chargé par le roi de former le nouveau cabinet, M. Jaspar le reconstitue, sans les socialistes, en groupant les catholiques, les démocrates-chrétiens et les libéraux (22 *novembre*).

ROUMANIE. — *Mort foudroyante de M. Bratiano, président du Conseil* (24 *novembre*).

LE PACTE ITALO-ALBANAIS. — *Signature du traité italo-albanais qui renforce les dispositions du traité de Tirana de* 1926 (22 *novembre*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXI — Octobre-Décembre 1927

Raoul ARNAUD	*La Vie turbulente de Camille Desmoulins* (fin).........	29	**13**
Charles BENOIST.......	*Les lois de la politique française.* I.................	641	**18**
Georges BERNANOS....	*L'Imposture*	385	**16**
Charles CHESNELONG.	*Poèmes*....................	561	**17**
Léon DAUDET	*Le Napus, un fléau de l'an 2227* (roman) I.........	60	**13**
—	— II........	185	**14**
—	— III.......	325	**15**
—	— fin........	463	**16**
Henri DAVIGNON	*La Boutique ou les cinq parties du monde*...........	584	**17**
Mme DOSNE............	*Souvenirs sur le roi Louis-Philippe et sur M. Thiers.*		
—	— I.	257	**15**
—	— II.	417	**16**
—	— (fin).	564	**17**
Pierre GAXOTTE	*La Terreur communiste* (1793-1794). I...............	539	**17**
—	— II...............	690	**18**
Bernard GRASSET	*Remarques sur l'action*....	278	**15**
Edmond JALOUX	*Lœtitia* (roman) I.........	724	**18**
Jean LONGNON........	*Comment La Fontaine a écrit les Fables*...............	290	**15**
François MAURIAC	*Vie de Jean Racine.* I.....	513	**17**
—	— II.....	660	**18**
Charles MAURRAS	*Suite impaire des Saisons*..	687	**18**

André MAUROIS........	*La Conversation chez la comtesse d'Albany*...........	129	**14**
Georges OUDARD et Dmitry NOVIK.....	*La Campagne de glace*.....	438	**16**
Raymond POSTAL.......	*Le sens profond du problème alsacien*................	713	**18**
Dr RÉCAMIER..........	*Souvenirs de Villamanrique*.	142	**14**
Antoine RIQUOIR	*Ramond le Pyrénéen*........	166	**14**
Édouard SCHNEIDER..	*Monte Casale*.............	9	**13**
WICKHAM STEED......	*La Conférence de la Paix*..	301	**15**
XXX..................	*La Guerre chimique : l'insuffisance de la protection contre les gaz*............	1	**13**

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

Saint-Brice........	*L'assemblée de Genève*......................	101	**13**
—	*Rappel aux réalités*........................	233	**14**
—	*L'expérience espagnole*.....................	361	**15**
—	*Le glissement à gauche*.....................	487	**16**
—	*Un saut dans l'inconnu*.....................	591	**17**
—	*Triple alerte*..............................	741	**18**
Jean Darvy.......	*Maximilien Harden*..........................	596	**17**

LES LETTRES

Robert Kemp	Les Livres nouveaux : *le Critique mort jeune; la Maison du peuple; On se bat sur mer; la Légende du gui*......................	112	**13**
—	Les Livres nouveaux : *les Hommes de la route; Maïtena; Escale; l'Homme derrière le mur; Grand-Louis l'innocent; Frères; le Dîner chez Olga*................................	605	**17**
Jean Psichari.....	Les lettres étrangères : *Kostis Palamas*.......	611	**17**
André Rousseaux..	*Le Journal et la correspondance de Dostoïevsky*.	107	**13**
— ..	*Le Prince de Ligne*.........................	239	**14**
— ..	*Un livre sur Michelet*......................	367	**15**
— ..	*Monsieur Teste*.............................	492	**16**
— ..	*Le voyage en Orient de Gérard de Nerval*......	601	**17**
— ..	*M. Tristan Desème et ses élégies*............	747	**18**

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy	*La Duchesse d'Abrantès*.....................	117	**13**
—	*Livres nouveaux sur le dix-huitième siècle et la Révolution*..............................	499	**16**

LES SCIENCES

ALPHONSE BERGET ..	*Les Univers de l'espace*....................	244	**15**
— ..	*La lumière et les ondes*	753	**18**

LES BEAUX-ARTS

ANDRÉ CŒUROY....	*La musique mécanique*....................	623	**17**
ÉMILE HENRIOT....	*Petites expositions*	373	**15**
—	*Le Salon d'Automne. — Le legs Moreau-Nélaton à la Bibliothèque nationale. — Louise Hervieu*..............................	618	**17**

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***................	*M. Christian Rakowsky*......................	123	**13**
—	*M. Jouhaux*..............................	249	**14**
—................	*M. Roulleaux-Dugage*......................	505	**16**
—................	*M. Lémery*..............................	626	**17**
—................	*M. Étienne Antonelli*......................	758	**18**
RENÉ BENJAMIN....	*Georges Ducrocq*..........................	378	**15**
***................	*La grande pitié de l'armée noire*.............	628	**17**
LUCIEN DUBECH	Le théâtre : *la Comédie italienne et la réforme du théâtre*	125	**13**
—	*On garde les mêmes*........................	253	**14**
—	*Début de saison*..........................	380	**15**
—	*Les Affranchis* et *Chantecler*	509	**16**
—	*Le cas de M. Lenormand*....................	636	**17**
—	*Pièces nouvelles*	761	**18**

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35812.





